

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIIONALES
LINGUISTIQUE
J. H. CASSINI

LI

VARAI DE L'AMOUR

DRAMO EN QUATRE ATE

*Representa en Arle i Foulié Arlatenco, lou 12 d'avoust,
e, en Avignon, au Tiatre di Varieta, lou 13 d'avoust 1894*

LA LA TRADUCIOUN FRANCESO



FRANCÉS SEGUIN, EMPRIMAIRE-EDITOUR
11, carriero de la Boucartié, 11

1896

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIONALES
LINGUISTIQUE
JULI CASSINI

LI

VARAI DE L'AMOUR

DRAMO EN QUATRE ATE

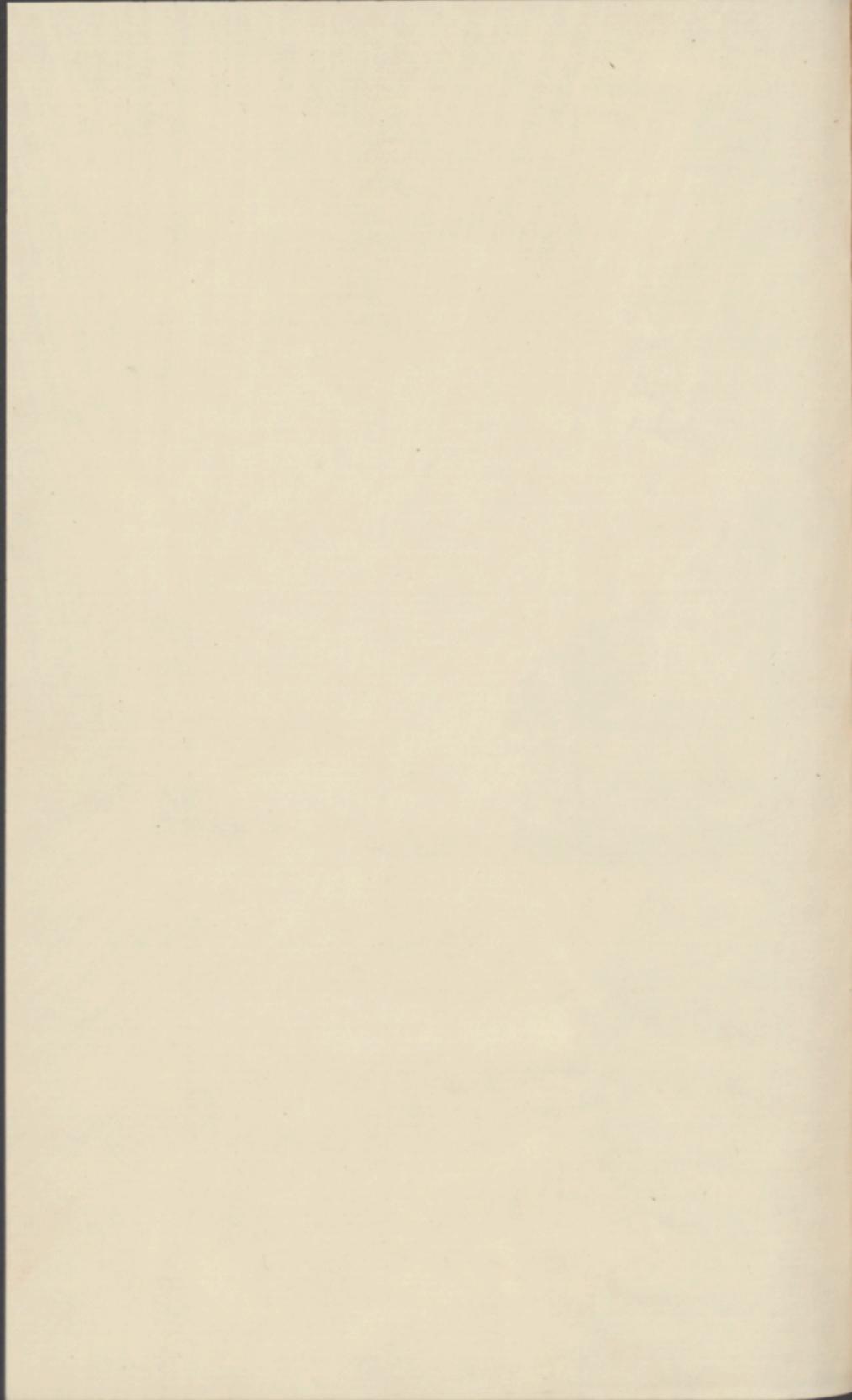
*Representa en Arle i Foulié Arlatenco, lou 12 d'avoust,
e, en Avignoun, au Tiatre di Varieta, lou 13 d'avoust 1894*

I'A LA TRADUCIOUN FRANCESO



FRANCÉS SEGUIN, EMPRIMAIRE-EDITOUR
11, carriero de la Boucarié, 11

1896



GL 1808

PPN 005825016

~~VH 2169~~
LI 04-C35
~~L 4 24~~
L. 23

UNIVERSITÉ de TOULOUSE-LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIONALES
LINGUISTIQUE

Jùli CASSINI

LI

VARAI DE L'AMOUR

DRAMO EN QUATRE ATE

*Representa en Arle i Fouliè Arlatenco, lou 12 d'avoust,
e, en Avignoun, au Tiatre di Varieta, lou 13 d'avoust 1894.*

I'A LA TRADUCIÒN FRANCESO



FRANCÉS SEGUIN, EMPRIMAIRE-EDITOUR
11, carriero de la Boucarié, 11

1896





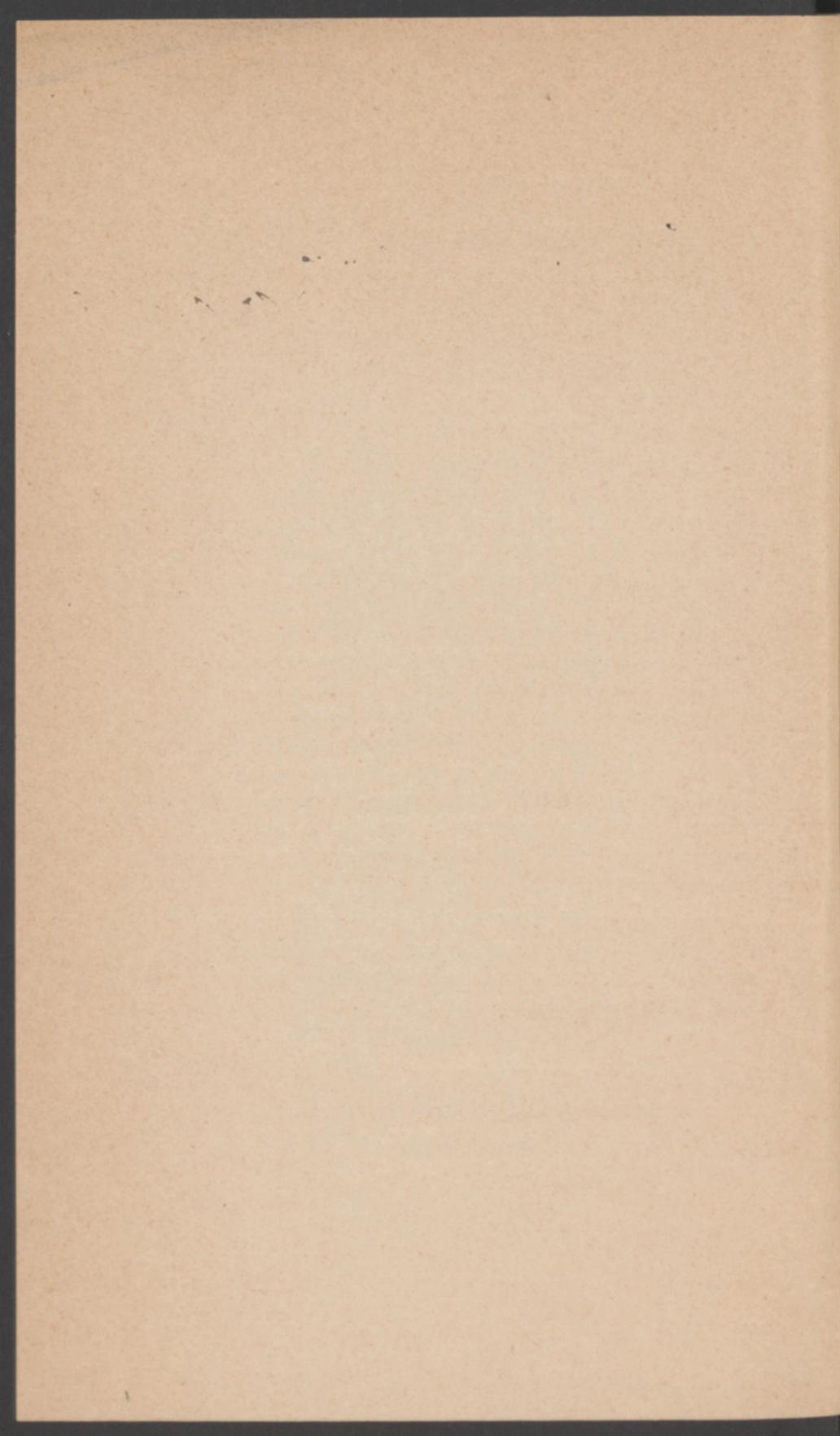
A titre de prefaço dounarai li quauqui rego que *L'Écho du Jour* publicquè sus *Li Varai de l'amour*, dins soun numerò dóu 11 d'avoust 1894 ; li veici :

« *Ce drame provençal en quatre actes, dont la première sera donnée à Arles, demain, et la suivante à Avignon, lundi, 13, au théâtre des Variétés, n'est pas un travail à thèse subtile et controversée, comme en recherchent, aujourd'hui, nos psychologues et nos auteurs guindés. C'est, tout simplement, la manifestation des enthousiasmes et des déceptions de l'amour dans ce qu'ils ont de plus humain. La langue y est claire, originale et sans prétention ; c'est bien celle qui convient aux personnages de cette œuvre qui sont des humbles. L'observation s'y montre profonde, délicate et précise, et les situations y sont toujours absolument naturelles, quoique très dramatiques. Mais ce qui domine dans cet ouvrage et le caractérise, c'est le charme de la poésie, la droiture du sentiment, et l'intensité de la passion.* »

Sabe pas se ma pèço merito aquelo lausènjo, mai ço que sabe, es qu'aquelo noto dono en plen lis idèio que voulièu faire resseni dins moun sujet. Lou legèire veira se ié siéu proun bèn arriva.

Jùli CASSINI.

Li comte rendu que la presso avignounenco publicquè après la representacioun soun reproudu à la fin dóu libre.



A mouen renouma compoize e am
lou valent letre Gaston Jourdanne
couzals remembrance.

Julie Cassini

LI

VARAI DE L'AMOUR

LI
VARAI DE L'AMOUR

DRAMO EN QUATRE ATE

PÈR JULI CASSINI

MAJOURAU DÓU FELIBRIGE

*Representa en Arle i Foulié Arlatenco, lou 12 d'avoust,
e, en Avignon, au Tiatre di Varieta, lou 13 d'avoust 1894.*

NORMO DI PERSOUNAGE

ANFOS	<i>Jouvenome de vint an, coumés.</i>
NENIO	<i>Chato de vint an, servicialo.</i>
LOU PAIRE D'ANFOS	<i>Bon proupietàri de seissanto an.</i>
CLEMÈNÇO	<i>Masiero, de vint-e-cinq an, bailo d'Agustino.</i>
AGUSTINO	<i>Chatouneto encaro mudado, fiho d'Anfos e de Nenio.</i>
FRANCÉS	<i>Ome de Clemènço, trento an.</i>
ENRI	<i>Jouvènt de vint-e-cinq an, perru- quié.</i>
REINIÉ	<i>Jouvènt de vint-e-dous an, reli- gaire.</i>

LES
TROUBLES DE L'AMOUR

DRAME EN QUATRE ACTES

PAR JULES CASSINI

MAJORAL DU FÉLIBRIGE

*Représenté à Arles, aux Folies Arlésiennes, le 12 août,
et à Avignon, au Théâtre des Variétés, le 13 août 1894.*

NOMS DES PERSONNAGES

ALPHONSE	<i>Jeune homme de vingt ans, commis.</i>
VIRGINIE	<i>Fille de vingt ans, domestique.</i>
LE PÈRE D'ALPHONSE	<i>Propriétaire aisé, soixante ans.</i>
CLÉMENCE	<i>Fermière, vingt-cinq ans, nourrice d'Augustine.</i>
AUGUSTINE	<i>Enfant encore au maillot, fille d'Alphonse et de Virginie.</i>
FRANÇOIS	<i>Paysan, mari de Clémence, trente ans.</i>
HENRY	<i>Jeune homme de vingt-cinq ans, perruquier.</i>
RENÉ	<i>Jeune homme de vingt-deux ans, relieur.</i>

ATE PROUMIÉ

Un gènt pichot escour d'oustau bourgés à la vilo. — Quàuquis aubre. — De sèti. — Vuech ouro de sero.

SCENO I

ANFOS (*dins l'escour un pau sourne.*)

Sèmblo qu'acò 's fa 'sprès pèr me mourga. Au mai me tourmente e me lagne, au mai tout se fai siau e sèmblo urous.

La niue, vanelouso, s'estènd e s'estello, lou vènt terrau que, adès, derrabavo lis aubre, aro, just brèssu li fueio, e la terro inchaiènto s'endor dins li parfum de setèmbe; enterin, la douleur fai tempèsto dins iéu.

Oh ! quento causo ! quento causo ! Me falé parti, falé quita ma Nenio, falé s'enana tant liuen e resta separa d'elo tres an !

Tres an ! Mai saran tres siècle pèr iéu, aquéli tres an ! Jamai ! oh noun, jamai n'en veirai la fin ! Poudrai ti supourta de la plus vèire ? Poudrai ti me passa

ACTE PREMIER

*Une gentille petite cour de maison bourgeoise à la ville.
Quelques arbres. — Des bancs. — Huit heures du soir.*

SCÈNE I

ALPHONSE (*dans la cour un peu obscure.*)

L'on dirait que c'est fait exprès pour me vexer. Plus je me tourmente et me plains, plus tout se fait calme et semble heureux.

La nuit, tout doucement, s'étend et s'étoile. Le vent, qui tout à l'heure soufflait rageusement, maintenant berce à peine les feuilles, et la terre indolente s'endort dans les parfums de septembre, tandis que la douleur fait comme une tempête en moi.

Ah ! quelle chose ! quelle chose ! Me falloir partir, falloir quitter ma Virginie ! falloir s'en aller si loin et rester séparé d'elle pendant trois ans.

Mais ils seront trois siècles pour moi ces trois ans ! Jamais ! oh non jamais je n'en verrai la fin ! Pourrai-je supporter de ne plus la voir ? Pourrai-je me priver de

de ié dire : T'ame ! t'ame ! Poudrai-ti viéure sêso l'embrassa e sêso si poutoun ? E dire que deman, d'aquéstis ouro, sarai à Paris, encaserna, triste, descounsoula, mourènt... Oh ! que siéu malurous !

Ah ! moun paire, qu'es un brave ome, pamens, a bèn tort de pas voulé que prengue aquelo fiho, de pas me leissa marida avans de parti. Acò m'aurié fa pacienta, pèr ço-que, d'abord, la saupriéu miéuno pèr toujours, e pièi, elo, sarié dins l'oustau à l'ounour dóu mounde e poudrié, au-mens, countènto e sêso rougi, abari elo memo nosto bello chatouno. Mai, lou brave ome ! a couta, e rên lou desmarrara d'aqui.

Sabe que crèi d'agué resoun. Sabe que crèi pas de me faire tant soufiri. Éu parlo e agis à soun poun de visto. Se dís qu'a 'no pichoto fourtuno, que siéu soulet d'enfant, e que, de ges de biais, counvèn que prengue pèr femo uno fiho de service sêso parènt e n'aguènt pèr doto.... que sa sagesso entamenado. Oh ! aquéu mot *entamenado*, que m'a tant di de fes e que m'a toujours tant fa peno, ié poudrai jamai perdouna.

Mai Nenio resto bèn de veni ! *Sort sa mostro*. Vuech ouro e miejo ! Es que sa damo se sarié mesfisado de quaucarèn ? Vaqui ! vaqui l'obro de moun paire. Liogo de nous leissa marida, de garda Nenio e la pichoto dins l'oustau, laisso l'uno gagna sa vido au service d'uno vièio renarello, e l'autro, la pichouno, en bailo dins uno granjo, alor que tóuti poudrian èstre tant countènt, tant urous !

Nenio sort plan-planet de l'oustau e vèn vitamen vers Anfos. Éu, ié cour à l'endavans. S'embrasson tendramen.

lui dire : je t'aime ! je t'aime ! Pourrai-je vivre sans l'embrasser et sans ses baisers ? Et dire que demain, à cette heure, je serai à Paris, à la caserne, triste, inconsolable, mourant ! Oh ! que je suis malheureux !

Ah ! mon père, qui est un brave homme, pourtant, a bien eu tort de ne pas me laisser marier avant de partir. Cela m'aurait fait patienter, parce que, d'abord, je la saurais à moi pour toujours, et puis, elle serait dans la maison honnêtement, et pourrait, sans rougir, élever elle-même notre belle fillette. Mais le brave homme s'est buté contre cette idée, et rien ne le fera sortir de là.

Je sais qu'il croit avoir raison. Il ne croit pas me faire tant souffrir. Il parle et agit à son point de vue. Il se dit qu'avec sa petite fortune, étant son seul enfant, il ne convient, d'aucune façon, que j'épouse une fille de service sans parents, n'ayant pour dot que sa sagesse... entamée. Oh ! ce mot *entamée*, qu'il m'a dit tant de fois et qui m'a toujours tant torturé, je ne pourrai jamais le lui pardonner.

Mais elle tarde bien à venir ! (*Il sort sa montre.*) Huit heures et demie ! Est-ce que sa maîtresse se serait doutée de quelque chose ? Voilà, voilà l'œuvre de mon père. Au lieu de nous laisser marier, de garder Virginie et la petite dans la maison, il laisse l'une gagner sa vie au service d'une vieille hargneuse, et l'autre, la petite, en nourrice dans une grange, alors que tous nous pourrions être si heureux, si contents.

(*Virginie sort avec précaution de la maison et vient rapidement vers Alphonse. Lui, court à sa rencontre. Ils s'embrassent très émus.*)

SCENO II

ANFOS

Ah ! ma bono Nenio ! que t'ame ! que t'ame !
Jamai ! oh ! jamai ! despièi que te counèisse, t'aviéu
tant escarido e tant trovado bello, ai las ! e nous
fau separa. Separa pèr tres an, es ti poussible ? Mai
dequé devendrai sènsu tu ? liuen de tu ? Ah ! sabe pas
ço que Diéu nous gardo. Sabe pas ço qu'arribara !
Mai, me sènte pas la forço de n'en prendre lou des-
sus. *Embrasso Nenio.*

NENIO

Anfos, moun bèl ami, ti paraulo me fan grand peno
e me bourroulon l'estouma ! Coume tu, soufre....
Soufre crudelamen de te vèire parti, e se te demandes
ço que devendras sènsu iéu, pos crèire que, niuech e
jour, me demande, tambèn, ço que farai sènsu tu,
iéu que n'ai que tu, iéu que t'ame tant, lou sabes, —
te n'ai douna la provo, — iéu, enfin, uno pauro fiho
souleto, sènsu paire ni maire, à la merci di gènt que
me fan travaia, e privado de toun ajudo, de ti coun-
soulacioun que me fan tout supourta, de ti poutoun
que me fan viéure e que me rëndon tant urouso,
meme dins lou malur ; car, lou sabes, parai ? sabes

SCÈNE II

ALPHONSE

Ah ! ma belle Virginie, que je t'aime ! que je t'aime ! Jamais, oh ! non, jamais, depuis que je te connais, je ne t'avais tant chérie et vue si belle, hélas ! et il faut nous séparer. Nous séparer pour trois ans, est-ce possible ? Mais que deviendrai je sans toi ? loin de toi ? Ah ! je ne sais pas ce que Dieu nous garde. Je ne sais pas ce qui arrivera, mais je ne me sens pas la force de vaincre cette épreuve. (*Il l'embrasse.*)

VIRGINIE

Alphonse, mon bel ami ! tes paroles m'oppressent et augmentent ma tristesse. Oui ! va, comme toi, je souffre... Je souffre cruellement de te voir partir, et si tu te demandes ce que tu deviendras sans moi, crois bien que, nuit et jour, je me demande aussi ce que je ferai sans toi, moi qui n'ai que toi, moi qui t'aime tant, — je t'en ai donné la preuve, — moi, enfin, une pauvre fille sans père ni mère, à la merci de ceux qui me font travailler, et privée de ton aide, de tes consolations qui me font tout supporter, de tes baisers qui me font vivre heureuse, même dans le malheur ; car, — tu le sais, n'est-ce pas ? — tu sais

qu'uno fiho troumpado a bèu èstre ounèsto, bèu èstre fidèlo e bono maire, is iue d'ou mounde n'es jamai qu'uno fiho troumpado, valènt-à-dire uno gènt de mesprés. De mai, me faudra desoungla, priva de tout, pèr pousqué paga la bailo e liga li dous bout. Pièi, fau escoundre en t'ouiti qu'avèn aquel enfant, car li gènt que prenou de serviciale li volon d'abord s'enso deco, libro e pas dins lou trop grand besou, pèr ço-qu'an toujours p'ou que soun travai se fague mau e de n'èstre d'ou siéu. Madamo, pèr la proumiero, se lou sabié, m'aurié l'eu messo à la porto, e li plaço soun raro e forço cercado ; sariéu poulido !

Ah ! moun ami ! quento passo vai èstre pèr iéu aquéu t'ems de separaciou ! Encaro, se te vesiéu plus fort, mai resigna, courajous, sarié que mié mau : mai, me tranques lou cor de ti plagnun ! Pas prou, ai las ! que more de ma propre peno... Oh ! moun Diéu ! s'es possible, s'es possible ! *Plouro.*

ANFOS

Noun ! Nenio ! ploures pas ; vole plus que ploures. Ti lagremo me soun, es vrai, de degout d'òli, mai aquéli degout d'òli t'oumbon sus moun cor qu'es un carbou de fiè, e me lou carcinon. Soufre la mort d'aqueste moumen. L'angouisso me bourrello, e me s'ente mounta la tresousour au front. Ploures plus, te dise, ploures plus. Douno me, au coutr'ari, de forço. Digo-me, digo-me mai que m'aines coume t'ame, e que toujours, toujours, nous amaren coume nous sian ama aquésti darrié tres an e coume nous aman aro,

qu'une fille-mère a beau être honnête, fidèle et bonne pour son enfant, aux yeux du monde elle n'est jamais qu'une fille trompée, c'est-à-dire un objet de mépris. De plus, il faudra que je m'arrache les ongles à travailler, me priver de tout, pour arriver à payer la nourrice et lier les deux bouts. Puis, il faut cacher à tout le monde que nous avons cette enfant, car ceux qui occupent des domestiques les veulent sans tare, libres, et non dans la gêne, parce qu'ils ont peur de voir leur travail mal fait et d'être dupés. Ainsi, si Madame savait ce qui se passe, elle m'aurait vite mise à la porte, — et les places sont rares, très recherchées, — je serais à la rue. Ah ! mon cher ami, quelle mauvaise *passé* va être pour moi ce temps de séparation. Encore si je te voyais plus fort, plus résigné, courageux, tout cela me serait moins pénible ; mais tu me perces le cœur de tes plaintes, comme si ce n'était pas assez, hélas ! que je meure de ma propre peine. Ah ! mon Dieu ! si c'est possible ! (*Elle pleure.*)

ALPHONSE

Non ! Virginie ! ne pleure pas ; je ne veux pas que tu pleures. Tes larmes me sont, il est vrai, douces comme des gouttes d'huile, mais ces gouttes d'huile tombent sur mon cœur qui est un charbon en feu, et le calcinent. Je souffre la mort en ce moment. L'angoisse me torture et je sens monter la sueur froide à mon front. Ne pleure plus, te dis-je, ne pleure plus. Dis-moi, plutôt, dis-moi encore que tu m'aimes comme je t'aime, et que toujours, toujours nous nous aimerons comme nous nous sommes aimés en ces derniers

Digo-me que m'escriéuras tóuti li jour. Iéu, de moun coustat, te trissarai un moussèu de moun cor e te lou mandarai, tambèn, tóuti li jour dins uno letro que, de-segur, bagnarai de mi lagremo. Mai, lou sènte, sènte que me sara dous de te parla, de te counsacra moun amour, ma fidelita, e, subre-tout, de ploura pèr tu. T'ai di que te dounave ma vido, eh bèn! te lou redise. O! ma Nenio, o! ma vido es tiéuno, e siéu urous de te l'agué baiado. Amo-me, vai! coume t'ame. Es tout ço que te demande. Diéu fara lou rèsto.

NENIO

Ah! sabe, sabe, moun Anfos bèn-ama, que siés tout amour e tout bounta pèr iéu. Sabe que siés un garçoun de cor e de drechiero. Sabe que, se poudiés, deman, aro meme, me prendriés pèr femo, e que, voulountié, me rendriés urouso; mai, se fau tout te dire, tres an pèr un sódard liuen de soun amigo, es long, forço long, e mai que d'un cop aquelo pensado m'ensoucito e me peno.

Me dises de t'ama coume m'ames. Ai las! n'as ti la doutanço, après tout ço que siéu estado pèr tu? Ah! se poudiés legi dins iéu, se poudiés saupre ço que ressentè d'afecioun e de tristresso, se poudiés enfin coumta tóuti li batamen de moun cor e li varai que l'agarrisson, veiriés, ah! veiriés, moun bèu, que ta Nenio rèsto pas en arrié de tu dins lou camin de l'amour, e que se tu i'as baia ta vido, elo te douno la siéuno emai soun amo.

temps, comme nous nous aimons maintenant. Dis-moi que tu m'écriras tous les jours. Moi, de mon côté, je te triturerai un morceau de mon cœur et te l'enverrai aussi, chaque jour, dans une lettre, que, sûrement, j'arroserai de mes larmes. Mais, je le sens, je sens qu'il me sera doux de te parler, de te consacrer mon amour, ma fidélité, et surtout, de pleurer pour toi. Je t'ai dit que je te donnais ma vie, eh bien ! je te le redis. Oui ! ma Virginie, oui ! ma vie est à toi, rien qu'à toi, et je suis heureux de te l'avoir donnée. Aime-moi, va ! comme je t'aime. C'est tout ce que je te demande. Dieu fera le reste.

VIRGINIE

Ah ! je sais, je sais, mon Alphonse bien aimé, que tu es tout amour et tout bonté pour moi. Je sais que tu es un garçon de cœur et de droiture. Je sais que, si tu le pouvais, demain, à l'instant même, tu m'épouserais, et que, volontiers, tu me rendrais heureuse ; mais, s'il faut que je te dise tout, trois ans loin de son amie, pour un soldat, c'est long, très long, et, plus d'une fois, cette pensée me préoccupe et m'obsède.

Tu me dis de t'aimer comme je t'aime. Hélas ! en doutes-tu, après tout ce que j'ai été pour toi ? Ah ! si tu pouvais lire en moi, si tu pouvais savoir ce que je ressens d'affection et de tristesse, si tu pouvais enfin compter toutes les pulsations de mon cœur et les troubles qui l'assiègent, tu verrais, oh ! cher Alphonse, tu verrais que ta Virginie ne se laisse pas dépasser par toi dans le chemin de l'amour, et que si tu lui as donné ta vie, elle t'a donné la sienne ainsi que son âme.

ANFOS, *en l'embrassant.*

Bello Nenio ! vènes de me rassegura. Ti bôni paraulo vènon de me remounta lou cor e sarien estado plus douço que la melico, se l'aviés pas mescla l'amarun de la mesfisènço. Creses-ti que toun Anfòs, que toun ami, fugue capable de te menti, de te leissa, de te trahi ?

NENIO, *un pau treboulado.*

Noun ! noun ! lou crese pas. Liuen d'aqui ! Se te l'ai di, n'es que pèr te moustra moun cor tau qu'es e pèr que vegues la raio de vinaigre que, de tèms en tèms, la jalousié e la cregnénço de l'aveni ié vènon escampa subre. Se te l'ai di, es, enfin, pèr-ço-qu'ai besoun de te dire ço que se passo dins iéu à tort o à resoun, e pèr que saches tóuti mi peno ; mai la souvenir de ti caresso, la pensado qu'ai de noste passat de bonur e, subre tout, l'amour que m'enebrio, embandisson liuen de iéu aquelo couisènto eigrouir.

ANFOS

O ! ma bello, o ! veguen dins noste passat delicios la joio de l'aveni. Sachen, tambèn trouva dins lou fru de noste amour, dins l'amour de nosto bello chatouno, la forço de soufri quauque tèms. Quand la veiras, fai ié tóuti li caresso que te fariéu e tóuti aquéli que me rendriés s'erian ensèn.

Fuguen plus fort, ma Nenio ! Tu que me vouliés baia de courage, agues-n'en.

ALPHONSE (*l'embrassant.*)

Belle Virginie, tu viens de me rassurer. Tes bonnes paroles soulagent mon cœur, et elles auraient été plus douces que le miel si tu n'y avais pas mêlé l'amertume de la méfiance. Crois-tu que ton Alphonse, que ton ami, soit capable de te mentir, de t'abandonner, de te trahir ?

VIRGINIE (*un peu troublée.*)

Non ! non ! je ne le crois pas. Si je te l'ai dit, ce n'est que pour te montrer mon cœur tel qu'il est, et pour que tu voies le filet de vinaigre que, de temps en temps, la jalousie ou la crainte de l'avenir viennent y verser. Si je te l'ai dit, c'est, enfin, parce que j'ai besoin de te dire tout ce qui se passe en moi, à tort ou à raison, et pour que tu saches toutes mes peines ; mais, le souvenir de tes caresses, celui de notre passé de bonheur, et, surtout, l'amour qui m'éblouit, dissipent loin de moi cette cuisante aigreur.

ALPHONSE

Oui ! ma belle, oui ! Voyons, dans notre passé délicieux, la joie de l'avenir. Sachons aussi trouver dans le fruit de notre amour, dans l'amour de notre petite fillette, la force de souffrir quelque temps.

Quand tu la verras, fais-lui toutes les caresses que je te ferais et toutes celles que tu me rendrais si nous étions ensemble.

Soyons plus forts, ma Virginie ! Toi qui voulais me donner du courage, aies-en.

Vène, que te doune, emé mis adiéu, un souveni que. de-segur, apasimara un pau nosto doulour. *Sort de la pòchi de soun courset un anèu.* Veici l'anèu de ma pauro maire, d'aquelo femo que m'amavo tant, ai las! e qu'ai amado e plourado autant que ço que t'ame e te ploure au-jour-d'uei; d'aquelo femo tèndro e bono, que n'aurié jamai supourta de me vèire tant malurous, e qu'aurié, de-segur, — pèr iéu o pèr la pichoto, — fa clina la rudesso de moun paire.

Aquel anéu, bello Nenio! es, à mis iue, autant precieus que noste amour. Aquel anèu, bello Nenio! es dous cop sacra. O! es sacra, pèr-ço qu'es lou simbèu de la vertu d'uno espouso, e pèr-ço-que te jure sus éu, en prenènt à temoui lou souveni de la santo que l'a pourta, de t'ama fidelamen enjusquo à moun darrié badai. *Bouto un geinoun au sòu.* Aquel anèu, douço Nenio! te lou doune coume un gage pieus e te lou mete au det, pèr que fugue lou liame indesligable de noste grand amour; gardo-lou, fièro e digno d'éu, enjusquo à la mort. *En s'aubourant, ié baido la man tout esmougu.*

NENIO, *pretoucado.*

E iéu, moun Anfos, te jure, sus la tendresso de ta pauro maire, sus l'innocènci de noste enfant, e sus la memòri de moun fraire, — mort tambèn, ai las! e qu'es esta lou soulet parènt qu'ai couneigu, — de n'ama que tu e de te resta fidèlo enjusquo au toubèu. *S'embrasson en senglutant.*

ANFOS

Aro, ma bello Nenio, à coustat de ma peno, sènte, mai que jamai, la douçour de noste amour, e n'en

Viens ! que je te donne, avec mes adieux, un souvenir qui, certainement, apaisera un peu notre douleur. (*Il sort de la poche de son gilet un anneau.*) Voici l'alliance de ma pauvre mère, de cette femme qui m'aimait tant et que j'ai aimée et pleurée autant que je t'aime et te pleure aujourd'hui ; de cette femme tendre et bonne qui n'aurait jamais supporté de me voir si malheureux, et qui aurait, sûrement, — pour moi ou pour notre enfant, — fait fléchir la rudesse de mon père.

Cet anneau, belle Virginie ! est autant précieux, à mes yeux, que notre amour. Cet anneau, chère Virginie ! est deux fois sacré. Oui ! il est sacré, parce qu'il est le symbole de la vertu d'une épouse, et parce que je te jure sur lui, en prenant à témoin le souvenir de la sainte qui l'a porté, de t'aimer fidèlement jusqu'à mon dernier soupir. (*Il met un genou à terre.*) Cet anneau, douce Virginie ! je te le donne comme un gage pieux et te le mets au doigt, pour qu'il soit le lien indénouable de notre grand amour ; garde-le, fière et digne de lui, jusqu'à la mort. (*Il lui baise la main tout ému et se relève.*)

VIRGINIE (*attendrie*).

Et moi, mon Alphonse, je te jure, sur la tendresse de ta pauvre mère, sur l'innocence de notre enfant et sur la mémoire de mon frère — mort aussi, hélas ! et qui a été le seul parent que j'aie connu — de n'aimer que toi et de te rester fidèle jusqu'au tombeau. (*Ils s'embrassent en sanglotant.*)

ALPHONSE

Maintenant, belle Virginie ! je sens, plus que jamais, en même temps que ma tristesse, la douceur de notre

vese touto la bèuta, car venèn de lou rèndre plus digne pèr de sarramen — que lou counsacron à la fes autant grand qu'inviolable.

Aquèu sentimen me soustendra enjusquo au bout. Vène encaro uno fes dins mi bras. N'ai plus que lou tèms de t'embrassa coume t'ame, de tóuti mi forço !
S'embrasson.

NENIO

Anfos, moun ami, comto sus iéu coume comte sus tu e escriéu me lèu ; me languisse deja de reçaupre ta proumiéro letro. Escriéu-me, tre qu'arribaras. Oh ! s'es poussible ! *S'embrasson mai en se disènt* : Adiéu ! courage ! adiéu ! adiéu !

Nenio rintro dins l'oustau. Anfos, en meme tèms, sort de l'escour, e just, coume met lou pèd à la carriero, rescontro soun paire.

SCENO III

LOU PAIRE D'ANFOS *en coulèro.*

Me n'en doutave. Vaqui vue jour que n'as pas mes li pèd à l'oustau. Parèis qu'as garda toun tèms e ta darriero minuto pèr ta ravaudiho ; es tout ço que vouliéu saupre. Aro vese lou cas que fas de iéu emai de mi counsèu. Toun paire comto plus ; ço que te dis pèr toun interès, nimai. Eh bèn ! fai ço que voudras ! Iéu, ai fa ço que deviéu pèr tu. Ma counsciènci me reprocho rèn ; soulamen, t'avertisse que n'auras jamai ges d'ajudo de moun coustat, ni moun coun-

amour, et j'en vois toute la beauté ; car nous venons de le rendre plus digne par des serments qui le consacrent aussi grand qu'inviolable.

Ce sentiment me soutiendra jusqu'au bout. Viens encore une fois dans mes bras. Je n'ai plus que le temps de t'embrasser comme je t'aime, de toutes mes forces.

VIRGINIE

Alphonse, mon ami, compte sur moi comme je compte sur toi, et écris-moi bientôt ; il me tarde déjà de recevoir ta première lettre. Ecris moi dès que tu seras arrivé. Ah ! si c'est possible ! *Ils s'embrassent très tristes, en se disant : Adieu ! courage ! adieu ! adieu !*

Virginie rentre dans la maison. Alphonse, en même temps, quitte la cour, et, à peine dans la rue, y rencontre son père.

SCÈNE III

LE PÈRE D'ALPHONSE (*en colère*).

Je m'en doutais ! Voilà huit jours que tu n'as pas mis les pieds à la maison. Il paraît que tu gardais ton temps et ta dernière minute pour ta guenille ? C'était tout ce que je voulais savoir. Maintenant, je vois le cas que tu fais de moi ainsi que de mes conseils. Ton père ne compte pour rien ; ce qu'il te dit, dans ton intérêt, non plus. Eh bien ! fais ce que tu voudras ! Moi, j'ai fait tout ce que je devais vis-à-vis de toi. Ma conscience ne me reproche rien ; seulement, je t'en avertis, tu n'auras jamais point d'aide à attendre de moi, ni mon consentement pour épouser une fille qui

sentimen pèr prendre uno fiho qu'a destourna toun cor de iéu, e que te pòu adurre en doto que sa sagesso entamenado. N'ai pas mai à te dire. Pos parti. Iéu ai lou tèms d'espera. Sara pas iéu que calarai.

ANFOS *estoumaga.*

Se la sagesso d'aquelo fiho es entamenado, es iéu que n'en siéu l'encauso : car es iéu que l'ai amado, perseguido, secutado enjusquo à ié faire perdre la tèsto. S'es estado feblo pèr iéu, l'es pas mai estado que iéu, e, de-segur, sarié uno ingratitude negro, uno injustiço abouminablo, se vesiéu dins ço qu'apelas uno fauto outro causo qu'une provo de fisanço e d'amour. Pèr iéu, que sabe tout, pèr iéu, qu'ai de cor, Nenio, en se dounant à iéu, a merita au countràri moun amour e moun estacamen enjusquo à la mort, e rèn, jamai rèn, m'empachara de n'en faire ma femo. M'a tout pres moun cor, es vrai, mai es pèr-ço que l'avès vougu. L'avès insultado, amor qu'èro estado bono pèr iéu ; l'avès mespresado pèr-ço-qu'es pauro, — coume se sabias pas que l'amour se mesuro pas à la bourso e que pòu auboura li plus bas au nivèu di plus grand. De mai, n'avès jamai rèn vougu faire pèr la pichouno, que, pamens, es innocènto, elo, e qu'es veste sang. Adounc, se vous fougne, es pèr-ço que sias esta trop dur pèr nous-autre, e ma counsciènci, tambèn, me reprocho rèn vis-à-vis de vous.

Venès de me dire, encaro un cop, que me refusavias vosto ajudo. Acò, èro de rèsto ; devès saupre que despièi long-tèms vous la demande plus. Tout ço que

a détourné ton cœur du mien, et qui ne peut t'apporter en dot que sa sagesse entamée. Je n'ai rien de plus à te dire. Tu peux partir. Quant à moi, j'ai le temps d'attendre. Ce n'est pas moi qui céderai.

ALPHONSE (*oppressé*).

Si la sagesse de cette fille est entamée, c'est moi qui en suis la cause ; car c'est moi qui l'ai aimée, poursuivie, persécutée, jusqu'à lui faire perdre la tête. Si elle a été faible pour moi, elle ne l'a pas été plus que moi-même et, véritablement, ce serait une ingratitude noire, une injustice abominable, si je voyais dans ce que vous appelez une faute, autre chose qu'une preuve de sa confiance et de son amour. Pour moi, qui sais tout ; pour moi, qui ai du cœur, Virginie, en se donnant à moi, a mérité, au contraire, mon amour et mon attachement jusqu'à la mort, et rien, jamais rien, ne m'empêchera d'en faire ma femme. Elle m'a pris tout mon cœur, cela est vrai, mais c'est parce que vous l'avez voulu. Vous l'avez insultée, parce qu'elle avait été bonne pour moi ; vous l'avez méprisée, parce qu'elle est pauvre, — comme si vous ne saviez pas que l'amour ne se mesure pas à la bourse et qu'il peut élever les plus humbles au niveau des plus grands. De plus, vous n'avez jamais rien voulu faire pour notre fillette, qui, pourtant, est innocente, elle, et qui est votre sang. Ainsi donc, si je vous délaisse, c'est parce que vous êtes trop dur pour nous tous, et ma conscience, non plus, ne me reproche rien vis-à-vis de vous.

Vous venez de me dire, encore une fois, que vous me refuseriez votre aide. Cela est de reste. Vous devez savoir que, depuis longtemps, je ne vous la

vous demande, es de respeta li miéu coume iéu vous respète. Pas mai !

LOU PAIRE (*soulenne*).

Anfos ! vos pas quita ta gueniho : siés injuste pèi iéu ; te n'en repentiras. *S'envai charpinous.*



SCENO IV



ANFOS, *mut et fièr, espèro que se fugue un pau aliuncha ;
pièi, se virant d'ou coustat de l'oustau ounte es Nenio.*

Ah ! bello amigo ! noun, vai ! noun ! t'abandouna-
rai pas. Restaras, à mis iue, l'estello, la toco de ma
vido, la resoun de moun bonur, e, de liuen coume de
près, faras boumbi moun cor enjusquo à moun darrié
jour.

LOU RIDÈU TOUMBO.



FIN D'OU PROUMIÉ ATE.

demande plus. Tout ce que je veux de vous, c'est que vous respectiez les miens comme je vous respecte, moi. Voilà tout !

LE PÈRE (*solennel*).

Alphonse ! tu ne veux pas renoncer à ton *chiffon* ? Tu es injuste envers moi ! Tu t'en repentiras ! (*Il s'en va irrité.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, *muet et fier, attend que son père se soit éloigné ; puis, se tournant du côté de la maison où est Virginie.*

Ah ! belle amie ! non ! va, non ! je ne t'abandonnerai pas. Tu resteras, à mes yeux, l'étoile, le but de ma vie, la raison de mon bonheur, et, de loin comme de près, tu feras battre mon cœur jusqu'à mon dernier jour.

LE RIDEAU TOMBE.

FIN DU PREMIER ACTE.

ATE SEGOUND

SCENO I

*Uno granjo. — D'aubre e de sebisso.
Uno taulo soutu la touno, davans la porto.*

CLEMÊNÇO, *en trinassant un brès davans la granjo.*

Fai un tèms d'estiéu. Dirias jamai que sian au mes de febré. *Parlant à Tetino mudado dins lou brès.* Saras bèn, eici, soutu la touno. Saras au bon èr e faras toun som, que ? *Pren sa courduro, s'assèto, e, bressant d'un pèd, cantourlejo :*

No-no, som-som,
Vène, vène tout-de-long !
La som-som vòu pas veni,
E Tetino vòu dourmi.

No-no, som-som...

S'arrèsto de bressa, l'enfant gouisso.

Ah ! pichoto couquino ! voudras pas dourmi, parai ? Creses que n'ague qu'acò à faire, de te bressa e de te canta ! Sarié brave d'agué quaucun que vous amusèsse

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Une grange. — Des arbres, des haies. — Une table rustique sous la tonnelle, devant la porte de l'habitation.

CLÉMENCE, *en trainant un berceau devant le seuil de la grange.*

Il fait un temps d'été. On ne dirait pas que nous sommes au mois de février. *En parlant à Augustine couchée dans le berceau.* Tu seras bien ici, sous la tonnelle. Tu seras au bon air et tu feras ton somme, hein ? *Elle prend un travail de couture, s'assied près du berceau, et, berçant du pied, elle fredonne :*

No-no, som-som
Viens, viens, tout au long !
Le som-som ne veut pas venir
Et Titine veut dormir.

No-no, som-som...

Elle cesse de bercer, l'enfant gémit.

Ah ! petite coquine ! Tu ne voudras pas t'endormir, n'est-ce pas ? Tu crois, donc, que je n'aie qu'à te bercer et à te chanter ? Ce serait charmant d'avoir que-

de-longo e de se bèn espoumpi ? Mai, à la fin, te leis-
sarei ploura, bouto ! Ah ! rises ? rises ? Mai iéu rise
pas, te lou dise dóu bon, pichoto marriasso ! Eh ! n'en
faudrié tres rên que pèr tu. Dequé vos ? M'as agou-
tado di dous coustat, siés gounflo coume un perus,
petes dins ta pèu. N'i'a pas proun ? An ! fugues bravo,
zôu ! Fai toun som e laisso-me courdura. Veses pas
que te fau un poulit camisoun brouda ? *Brèssô mai e
zounzounejo :*

No-no, som-som....

Tetino esclato dóu rire.

CLEMÊNÇO, *en flatejant l'enfantoun dins soun brès.*

Aquelo es bono ! An ! sara di que pode rên faire.
Es vist que fau que te parlon de-countûnio ; acò l'a-
grado, parai ? Ah ! s'èro pas que t'ame tant, s'èro pas
que siés nòstis escut, nosto fourtuno ? S'èro pas que
n'as res sus la terro que t'ame, que iéu e toun baile ?
O ! o ! o ! rên que iéu e toun baile que t'amon ! Ta
mair te laisso, te vèn pas vèire. Despièi quatre mes
que toun paire es parti, n'es vengudo qu'un cop, e i'a
de tèms ; pènso plus à tu. S'enchau bèn de tu ! *En la
gatihant.* De tu ! de tu ! de tu ! Toun paire nimai, e
n'en sian countènt, perqué , coume acò , pichoto
margot, saras toujours nostro.



qu'un qui vous amusât continuellement et de s'épanouir. Mais, à la fin, je te laisserai pleurer, va ! Ah ! tu ris ? tu ris ? Mais, moi je ne ris pas. Je te parle sérieusement, petite gamine ! Eh ! il en faudrait trois pour toi seule. Que veux-tu ? Tu as écoulé mes deux seins ; tu es rebondie comme une poire sauvage ; ta peau en fend. N'est-ce pas assez ? Allons ! sois sage ; zôu ! fais *nono* et laisse-moi coudre. Ne vois-tu pas que je te fais une chemisette brodée ? *Elle berce à nouveau, en fredonnant :*

*No-no, som-som...

Augustine rit aux éclats.

CLÉMENCE *désarmée, et caressant la petite dans son berceau.*

Celle-là est bonne ! Allons ! il est écrit que je ne pourrai pas travailler. Il est bien compris qu'il faut qu'on te parle sans cesse ; cela te va, n'est-ce pas ? Ah ! si ce n'était que je t'aime tant ! si ce n'était que tu es nos écus, notre fortune ! si ce n'était que tu n'as personne sur la terre qui t'aime, que moi et ton papa nourricier !... Oui ! oui ! oui ! rien que moi et ton papa nounou qui t'aimions.

Ta mère t'oublie, elle ne vient pas te voir. Depuis quatre mois que ton père est parti, elle n'est venue qu'une fois, et il y a longtemps. Elle ne pense plus à toi. Elle se soucie bien de toi ! *En la chatouillant.* De toi ! de toi ! de toi ! Ton père en fait autant et nous en sommes bien contents, parce qu'ainsi, petite margot, tu seras toujours nôtre.

SCENO II

LOU PAIRE D'ANFOS *parèis dóu cantoun de la granjo,
e, en s'avançant :*

Bon vèspre, madamo, emai à la coumpagno.

CLEMÊNÇO

Diéu vous lou doune, brave ome ! Dequé i'a pèr
voste service ?

LOU PAIRE

Moun Diéu ! Madamo, pas grand causo. Vène sou-
lamen vous demanda la permissioun de béure à voste
pous. Marche despièi miejour, ai set, e li valat de-long
di camin soun vuege. Au mes de febrié, coume sabès,
sian pancaro au tèms dis arrousage. Alor, se vous fai
rèn.... *S'avanço vers lou pous.*

CLEMÊNÇO

Mai, vole pas qu'anés béure au pous ! L'aigo sou-
leto poudrié vous faire mau. Assetas-vous un pau
aqui, mounte voudrés. Vous vau querre uno fiolo de
vin que vous desassedara mai e que vous fara mai de
bèn que l'aigo. Lou trouvarés agradiéu, anas ! Es bon,
es dóu nostre. Vai cerca la boutiho dins la granjo.

SCÈNE II

LE PÈRE D'ALPHONSE *paraît au coin de la grange,
et, en s'avançant :*

Bonsoir, Madame, ainsi qu'à votre compagnie.

CLÉMENCE

Dieu vous le donne, brave homme. Qu'y a-t-il pour votre service ?

LE PÈRE

Mon Dieu ! Madame, pas grand'chose. Je viens seulement vous demander la permission de boire à votre puits. Je marche depuis midi, j'ai soif, et les ruisseaux, le long des chemins, sont vides. Au mois de février, vous le savez, nous ne sommes pas encore au temps des arrosages. Alors, si cela ne vous dérangeait pas... *Il s'avance vers le puits.*

CLÉMENCE

Mais, je ne veux pas que vous alliez boire au puits ! L'eau pure pourrait vous indisposer. Asseyez-vous donc là, où vous voudrez. Je vais vous chercher une bouteille de vin, il vous désaltérera davantage, et vous fera plus de bien que l'eau. Vous le trouverez agréa ble, allez ! Il est bon ; c'est du nôtre. *Elle va prendre la bouteille dans la grange.*

LOU PAIRE, *espinchant l'enfant emé passioun.*

Coume es bello e coume sèmblo sa pauro grand !
me pretoco. Coume poudriéu faire pèr l'embrassa ?

CLEMÈNÇO, *arribant e pausant la boutiho em' un got
sus la taulo :*

Tenès ! brave ome ! bevès à voste aise. N'agués
cregnènço de rèn. Bevès tant qu'aurés set.

LOU PAIRE *en se vujant de vin.*

Sias trop gènto, Madamo ; me fasès grand plesi.
Acò 's pièi trop de bòn maniero. Alor, à vosto santa
emai à-n-aquelo de voste enfantounet ! *Béu.*

CLEMÈNÇO, *en meme tèms.*

Anen ! à la vostro !

LOU PAIRE, *pausant soun got.*

An bèn resoun de dire que tout es bon encò di
bòn gènt. Voste vin, galanto damo ! es autant gene-
rous que vous e fai onour au terraire que l'a proudu.

CLEMÈNÇO

Es verai que sian dins un bon bèn. l'avèn un pau de
tout, e tout es de bono meno.

LE PÈRE, *regardant avec passion l'enfant à la dérobée.*

Comme elle est belle et comme elle ressemble à sa pauvre grand-mère ! Cela me transperce. Comment pourrai-je bien m'y prendre pour l'embrasser ?

CLÉMENCE, *arrivant et déposant la bouteille et un gobelet sur la table.*

Tenez ! brave homme ! buvez à votre aise. N'ayez crainte d'abuser. Buvez tant que vous aurez soif.

LE PÈRE, *en se versant à boire.*

Vous êtes trop honnête, Madame ; vous me faites grand plaisir, et je suis confus de tant de bonnes manières. Alors, je bois à votre santé ainsi qu'à celle de votre gentil enfant. *Il boit.*

CLÉMENCE, *en même temps.*

Allons ! à la vôtre !

LE PÈRE, *en déposant son gobelet sur la table.*

On a bien raison de dire que tout est bon chez les bonnes gens. Votre vin, charmante dame, est aussi généreux que vous et fait honneur au terroir qui l'a produit.

CLÉMENCE

Il est vrai que nous sommes dans une bonne propriété. Nous y avons un peu de tout, et tout y est de bonne qualité.

LOU PAIRE

Sias dins lou vostre ?

CLEMÈNÇO

Oh ! noun ! nous-àutri sian paure, anan pèr rèndo, pensas ! Eiçò 's uno granjo, qu'emé li terro que ié soun à l'entour, vau toujours uno quingeno de milo franc. S'èro nostro, Diéu garde ! belèu nous creirian trop.

LOU PAIRE

Que voulès ! Madamo, l'on pòu pas tout agué. Avès pas un di plus bèus enfant que se posque vèire ?

CLEMÈNÇO

N'es mai pas nostre, — lou nourrisse ; — mai es coume se l'èro. Iéu l'ame mai que sa maire. Moun ome l'amo autant que iéu, e nosto plus grosso peno es de pensa qu'un jour o l'autre nous lou levaran. Ah ! brave ome, quand pènsè à-n-acò, moun sang se jalo dins mi veno. Enfin ! ié sian pancaro ; e pièi, quau saup ço que pòu arriba ?

LOU PAIRE, *en regardant l'enfant emé tendresso.*

Sabe pas s'es un drole o uno chato ; mai, de-segur, sèmblo un ange.

LE PÈRE

Vous appartient-elle ?

CLÉMENCE

Oh ! non. Nous sommes pauvres, nous ; nous sommes seulement les fermiers. Pensez donc ! ceci est une grange qui, avec les terres qui l'entourent, vaut toujours une quinzaine de mille francs. Si elle était à nous... Dieu nous en garde ! Nous en serions peut-être trop orgueilleux.

LE PÈRE

Que voulez-vous, Madame, on ne peut pas tout avoir ; n'avez-vous pas un des plus beaux enfants que l'on puisse voir ?

CLÉMENCE

Il n'est, non plus, pas à nous ; mais, c'est tout comme. J'en suis la nourrice et je l'aime plus que sa mère ne l'aime. Mon mari l'aime autant que moi, et notre plus grosse peine est de penser qu'un jour ou l'autre on nous le retirera. Ah ! brave homme ! quand je pense à cela, mon sang se glace dans mes veines. Enfin, nous n'y sommes pas encore. Et puis, qui sait ce qui peut arriver ?

LE PÈRE (*en regardant l'enfant avec tendresse.*)

Je ne sais pas si c'est un garçon ou une fille ; mais, sûrement, il est beau comme un ange.

CLEMÊNÇO

Parai ? qu'es gaiardo. Es uno chato.

LOU PAIRE

Coume ié dison ?

CLEMÊNÇO

Ié dison Agustino. Parèis qu'èro lou noum de sa grand, qu'es morto ; mai, nous-àutri, sian de gènt à la bono apoustoulico, fignoulan pas tant. Ié disèn, tout bounamen, Tetino.

LOU PAIRE

Ié dison Agustino ? me fai bèn plesi. Aquéu noum m'agrado ; es autant poulit coume elo ! Me sèmblo que si parènt dèvon souvènt la veni vèire, e que dèvon faire de foulié pèr aquelo mignoto.

CLEMÊNÇO

Pèr acò, noun. Es de gènt de liuen, forço liuen, que podon gaire veni ; mai, se fison de nous-autre, e fan bèn. *Tetino gouisso dins soun brès.*

Velaqui mai que se reviho. Fai de som de rènn ! *En bressant.* Iéu que coumtave d'ana rabaia li làni qu'ai estendu sus la sebisso darrié la granjo !

CLÉMENCE

N'est-ce pas qu'elle est bien portante ? C'est une fille.

LE PÈRE

Comment l'appelle-t-on ?

CLÉMENCE

On l'appelle Augustine. Il paraît que c'était le nom de sa grand'mère, qui est morte ; mais, nous autres, nous sommes des gens à la bonne franquette, nous nous distinguons moins. Nous l'appelons, tout bonnement, Titine.

LE PÈRE

On l'appelle Augustine ? Cela me fait bien plaisir. Ce nom me plaît ; il est aussi joli qu'elle ! Il me semble que ses parents doivent souvent venir la voir et qu'ils doivent faire des folies pour cette mignonne.

CLÉMENCE

Quant à ça, non ! Ce sont des gens de loin, très loin, qui ne peuvent pas facilement se déplacer ; mais, ils s'en rapportent à nous, et ils font bien. (*Augustine gémit dans son berceau.*)

La voilà encore qui se réveille. Elle fait des sommes d'un instant ! (*En la berçant.*) Moi qui comptais aller ramasser le linge que j'ai étendu sur la haie, derrière la grange !

LOU PAIRE, *suplicous*.

Escoutas, madamo ; se voulès, vous la gardarai e vous la bressarai bèn voulountié, dóu tèmms qu'anarés querre voste linge. Acò fara que me pausarai encaro un pau.

CLEMÈNÇO

Eh ! bèn, tenès, aproufiche vosto coumplasènço ; ié vau tout-d'un-tèmms. *En s'enanant e balançant la man à Tetino*. Adiéu ! adiéu ! te laisse ; vendrai plus... Adiéu ! adiéu ! *Viro lou cantoun de la granjo*.

SCENO V

LOU PAIRE. *Se clino sus lou brès e, precauciounous, baiso la chatouno sus lou front, pièi, tout esmougu :*

Bèl ange ! siéu toun grand. Siéu vengu vers tu, buta pèr l'istint pouderos que bramo, dins moun cor, uno afecioun soulido e franco, e pèr escampa, en te parlant, l'amarun que lou gounflo.

Toun paire, qu'amave tant, toun paire qu'èro l'espèr de moun vieiounge e que n'en devié èstre la counsoulacioun, m'oublido e me descounèis. Toun paire... enfin... n'a plus la souvenènço dóu siéu e n'a pas meme pieta de si péu blanc.

LE PÈRE (*avec empressement.*)

Ecoutez, madame ; si vous voulez, je la garderai et la bercerais bien volontiers, pendant que vous irez chercher votre linge. Cela me permettra de me reposer encore un peu.

CLÉMENCE

Eh ! bien, tenez, je profite de votre complaisance. J'y cours sur-le champ. (*En s'en allant et en balançant la main pour amuser la petite.*) Adieu ! adieu ! je te laisse ; Je ne reviendrai plus... Adieu ! adieu ! (*Elle disparaît derrière l'habitation.*)

SCÈNE V

LE PÈRE. (*Il s'incline sur le berceau avec précaution, baise l'enfant sur le front, puis, très ému :*)

Bel ange ! je suis ton grand-père Je suis venu vers toi, poussé par l'instinct puissant qui brame dans mon cœur une affection solide et franche, et pour dissiper, en te parlant, l'amertume qui l'emplit.

Ton père, que j'aimais tant, ton père qui était l'espoir de ma vieillesse et qui devait en être la consolation, m'oublie et me méconnaît ; ton père, enfin, n'a plus la souvenance du sien et n'a pas même pitié de ses cheveux blancs.

L'ai pas leissa faire à sa tèsto, es vrai; mai, èro pèr soun bèn, e lou saup. Vèn-ti à iéu de me clina lou proumié? Noun, parai? noun! Un ome de moun age, un ome qu'a travessa la vido sènso jamai manca dins si devé, sènso jamai febli dins sa digneta, pòu pas, dèu pas davala au poun de quista l'atencioun di siéu, e, subre-tout, de soun enfant. Adoune, soustendrai aquelo lucho entre moun amour de paire e moun amour-propre d'ome, — mau-grat que me fague tant souffri, — enjusquo au bout. Mai, aro que t'ai visto, o bello chatouno! sènte que voudras assoula dins iéu aquelo peno que me secuto, aquéu besoun d'ama e d'èstre ama, — qu'es lou bonur que me manco, e que, soulet, fai la vido.

O! bello enfant! sara tu qu'amarai, — sènso que toun paire lou sache, car ié vole pas douna aquéu contentamen! Sara tu que prendras sa plaço dins moun cor! Sara tu que pantaiarai de-longo! Sara tu que m'estacaras i quàuqui jour que me rèston encaro à viéure e que lis apasimaras de ti poutoun, car, de segur, toun cor de fiho sara mai sensible qu'aquéu de toun paire à mi tendresso. Ah! Diéu fague que visque proun pèr que me counègues! Diéu fague que fugues proun grando, quand mourirai, pèr coumprendre ço que sarai esta pèr tu, e pèr me barra lis iue, esmougudo pèr lou regrèt de me perdre, coume lou siéu, d'aqueste moumen, pèr ta bèuta, pèr toun innou-cènci e pèr lou plesi de t'atrouva. En esperant, o caro enfant! te baie ma benedicioun. *Ié fai un poutoun sus lou front en plourant.* Ah! rises, e iéu ploure. Mai! rise, vai, rise! Toun rire es l'aubo de toun amistanço, e

Je ne l'ai pas laissé agir à sa fantaisie, il est vrai ; mais, c'était pour son bien, et il le sait. Est ce à moi à me soumettre le premier ? Non, n'est-ce pas ? non ! Un homme de mon âge, un homme qui a traversé la vie sans jamais manquer à ses devoirs, sans jamais faiblir dans sa dignité, ne peut pas, ne doit pas descendre jusqu'à quêter l'attention des siens, surtout celle de son enfant. Ainsi donc, je soutiendrai jusqu'au bout cette lutte entre mon amour de père et mon amour-propre d'homme, malgré qu'elle me fasse tant souffrir. Mais, maintenant que je t'ai vue, ô belle enfant ! je sens que tu viendras apaiser ce chagrin qui me torture, donner satisfaction à ce besoin d'aimer et d'être aimé qui est le bonheur et qui seul fait la vie.

Oui ! belle enfant, ce sera toi que j'aimerai, sans que ton père le sache, car je ne veux pas lui procurer ce contentement ! Ce sera toi qui prendras sa place dans mon cœur ! Ce sera à toi que je songerai sans cesse ! Ce sera toi qui m'attacheras aux quelques jours qui me restent encore à vivre et qui les rendras paisibles par tes baisers, car, sûrement, ton cœur de fille sera plus sensible que celui de ton père à mes tendresses. Ah ! que Dieu fasse que je vive assez pour que tu puisses me connaître ! Dieu fasse que tu sois assez grande, quand je mourrai, pour comprendre ce que j'aurai été pour toi et pour me fermer les yeux, émue par le regret de me perdre, comme je le suis en ce moment par ta beauté, par ton innocence et par le plaisir de te retrouver. En attendant, chère enfant, je te donne ma bénédiction. *(Il lui fait un baiser sur le front en pleurant.)* Ah ! tu ris et je pleure, Mais, ris ! va ! ris !

mi lagremo soun l'eigagno que n'en faran greià li counsoulacioun ; à mens, ai ! las ! à mens que fugue uno moucarié dóu sort. Mai ! noun, douço enfant, noun ! M'amaras, tu !

SCENO VI

CLEMÈNÇO *parès au cantoun de la granjo, e, tout en s'avançant, en pourtant uno canestello de linge sus l'anco :*

N'a pas ploura ?

LOU PAIRE

Au countràri ! ez estado bèn bravo. A meme ris !

CLEMÈNÇO

Ah ! la pichoto couquino es proun riserello. *S'avançant de l'enfant.* Parai ? ma bello perlo ! Parai ? moun agneloun ! *En la gatihant.* Que ? que ? que ? *L'enfant fai cascaia soun galet dóu rire.* An ! disès-me s'es pas bello, brave ome : quau l'amarié pas ?

Ton rire est l'aveu de notre amitié et mes larmes sont la rosée qui en fera germer les consolations ; à moins, hélas ! que ce ne soit là qu'une ironie du sort. Mais, non ! douce enfant, non ! tu m'aimeras, toi !

SCÈNE VI

CLÉMENCE *paraît au détour de la grange et s'avance portant une corbeille de linge sur la hanche.*

A-t-elle pleuré ?

LE PÈRE

Au contraire ! elle a été bien gentille. Elle a même ri.

CLÉMENCE

Ah ! la petite câline ; elle est assez rieuse (*S'avancant vers l'enfant.*) N'est-ce pas ? ma belle perle ! N'est-ce pas mon petit agneau ? (*En la chatouillant.*) Hein ! hein ! hein ! (*La fillette rit aux éclats.*) Allons ! dites-moi si elle n'est pas belle, brave homme : qui ne l'aimerait pas ?

LOU PAIRE

Segur ! l'es à se faire ama pèr forço. E, se voulès que vous lou digue, me fai tant plesi de la vèire que me fai peno de m'enana. Pamens, la niue vèn ; ai encaro proun de camin à faire, e, me fau parti. Avans de vous quita, se vous fai rèn, ié farai un poutoun.

CLEMÈNÇO

Acò 's pas de refus. *Pren la chato au bras, e la clinant un pau de-vers éu.* Tenès, d'abord qu'acò vous plais, fasès-ié 'n poutoun, fasès n'i'en tant que voudrés.

LOU PAIRE *embrasso l'enfant, pièi :*

Aro, madamo, vous dise gramaci de vosto bono acuiènço, e vous souvète la santa emai à vosto bello pichouno. Se, d'asard, passave mai d'eici, i'adurriéu uno jougaio. Adessias, bono femo ! adiéu, gènto enfant !.. Me fau parti ! Adessias !

CLEMÈNÇO, *en l'acoumpagnant qu'auqui pas.*

Eh bèn, alor, brave ome ! tenès-vous gaiard e que Diéu vous acoumpagne ! *Coucho mai Tetino ; a questo gemis.*



LE PÈRE

Bien sûr ! elle l'est à se faire aimer par force. Et, s'il faut que je vous le dise, je prends tant de plaisir à la voir, qu'il m'est pénible de la quitter. Pourtant, la nuit vient ; j'ai encore pas mal de chemin à faire, et il me faut partir. Avant de vous laisser, permettez-moi, si cela ne vous fait pas de la peine, de l'embrasser.

CLÉMENCE

Cela ne se refuse pas. (*Elle prend la fillette dans ses bras et tout en la lui présentant favorablement.*) Tenez ! puisque cela vous fait plaisir, faites-lui un baiser ; faites-lui en autant que vous voudrez.

LE PÈRE (*embrasse l'enfant, puis :*)

Maintenant, madame, je vous remercie de votre bon accueil et vous souhaite une bonne santé, ainsi qu'à votre belle fillette. Si le hasard me ramenait par ici, je lui apporterais un joujou. Adieu donc, bonne femme ! adieu, charmante enfant ! Il me faut partir ! Au revoir !

CLÉMENCE (*en le reconduisant pendant quelques pas.*)

Eh ! bien, alors, brave homme, conservez-vous bien portant et que Dieu vous accompagne. (*Elle revient et couche Augustine. Celle-ci gémit.*)



SCENO VII

CLEMÊNÇO

Ha ! te vese veni, bouto ! te coumprene ! Gemisses, brassejes, sabe ço qu'acò vòu dire : vos que te pren-gue mai. E ! bèn, zóu ! tè ! vène ! *Ié pren li dos man, e, la tirant plan-plan pèr la faire dreissa.* An ! fai dau !... dau !... dau !... hopo-la ! *La tèn au bras, e, tout en se permenant.* Parèis que fau que n'i'ague d'urous, que ? Acò n'es uno de vido ! *La fai sauta.* Oh ! mai, tam-bèn, quant n'i'a de dougeno coume tu ? *Tetino ris is esclat.* Alor, digo : Ma....ma. Escouto, ma bello Tou-toun, digo : Ma... ma. *L'enfant fai brusi sa bouco en jitant d'escupagno.* Ha ! me bastisses ? fas la plueio ? Acò 's lou soucit qu' as, parai ? Te dise de dire : Ma....ma.

Tè ! dequ' espinches amoundaut ? Dequé diàussi pòu èstre que t'agrado tant ? Ha ! pichoto capouno ! Lou vese, lou vese. as destouca la bello estello que just pounchejo. Mai, es-ti poussible que ti vistoun anon deja furna tant liuen ? Iéu que la vesiéu pan-caro ! Fai ié : « Vène ! vène ! » emé ti manoto. Fai-ié : « Vène ! » L'es poulit acò, que ? Pos pas t'alassa de regarda : luisis, e tout ço que luisis t'agrado, parai, pichoto margot ? Quand saren riche, bèn riche, te

SCÈNE VII

CLÉMENCE

Ah ! je saisis ta ruse, va ! je te comprends ! Tu gémis, tu gesticules, je sais ce que cela signifie : tu veux que je te prenne encore. Eh ! bien, allons ! tiens, viens ! (*Elle lui prend les deux mains, et, tout en l'aidant à se dresser peu à peu.*) Allons ! fais grande !... Houp !... houp !... houp-là ! (*Elle la prend au bras, et, la promenant.*) Il paraît qu'il faut qu'il y ait des heureux, hein ! C'en est une de vie ! (*La faisant sauter.*) Oh ! mais aussi, combien y en a-t-il de douzaines comme toi ? (*La petite rit fort.*) Alors, dis : Ma...man. Écoute, ma belle Toutoune, dis : Ma...man. (*L'enfant fait bruire ses lèvres en jetant de la salive.*) Ah ! tu m'asperges ? tu fais la pluie ? C'est tout le souci que tu as, n'est-ce pas ? Je te dis de dire : Ma...man.

Tiens ! que regardes-tu fixement ainsi, là-haut ? Que diable peut donc être ce qui t'intrigue tant ? Ah ! petite Mimie, je le vois, je le vois, tu as aperçu la belle étoile qui paraît à peine. Mais, est ce possible, que, si jeune, ton regard aille déjà fureter si loin ? Moi, qui ne l'ava's pas encore vue... Fais-lui signe de venir avec tes petites menottes. Fais-lui : « Viens ! viens ! » C'est joli, ça, hein ? Tu ne peux pas te lasser de la regarder : ça brille, et tout ce qui brille te charme, n'est ce pas, petite Margot ? Quand nous serons riches, bien riches, nous t'achèterons des pen-

croumparen ùni pendènt en diamant que jitaran de belugo coume uno estello, que? Aqui la faras, ta fièro ! Alor, faras la plueio emai lou bèu tèms ; alor, faras crida lis ange de ço que saras bello ! Oh ! que t'ame ! *La poutouno*. E tu, se 'n-cop siés richo, bèn richo, dequé croumparas à babai ? Ié croumparas la granjo ? Ié croumparas.... Mai noun ! vai, noun ! vole rèn que me croumpes, mai que m'ames coume t'ame e que me rèndes la mita di poutoun que te fau : sarai la plus urouso femo dóu mounde...

Dequé i'a mai que te fai gau ? Siés bèn afeciounado ! Ha ! vese, es li flour d'amelié. An ! te n'en vau coupa 'n rampau, d'abord que t'agradon tant. *En ié coupant lou brout*. Aquéli flour, moun angeloun, te sèmlon e soun ti sorre. Ve ! soun rousenco coume ti bèlli gauto ; soun tèndro coume toun cor innocènt, e sènton lou nouvèu printèms coume tu sèntes aquéu de la vido. *En ié lou baiant*. Tè ! fai ié *ba*. * E dequé se dis à babai, quand vous a douna de flour ? Gramaci, babai ! gramaci ! An ! fai-me gramaci emé ta manoto. Mai ! dequé vese, iéu ? Quau es aquéu que vèn eila de-long la sebisso ? Quau es ? *Tetino sauto e brassejo*.

CLEMÊNÇO à soun ome encaro invisible.

T'a couneigu, vai ! t'a couneigu. La pode plus teni, sèmblo que vòu prendre la voulado.

* Un poutoun.



deloques en diamants, qui jetteront des étincelles comme cette belle étoile, hein ? Alors, tu la feras, la fière ! Alors tu feras la pluie et le beau temps ; alors, tu feras crier les anges, tant tu seras belle ! Oh ! que je t'aime ! (*Elle la dévore de baisers.*) Et toi, quand tu seras riche, bien riche, qu'achèteras-tu à ta nounou ? Tu lui achèteras la grange ? Tu lui achèteras... mais, non ! va, non ! je ne veux pas que tu m'achètes quoi que ce soit. Pourvu que tu m'aimes comme je t'aime et que tu me rendes la moitié des baisers que je te donne, je serai la plus heureuse femme du monde...

Qu'y a-t-il encore qui t'intrigue ? Tu es bien attentive ? Ah ! je vois : ce sont les fleurs d'amandier. Allons ! je vais t'en couper un rameau, puisque cela te plaît tant. (*En coupant le rameau.*) Ces fleurs, mon angelon, te ressemblent et sont tes sœurs. Vois ! elles sont rosées comme tes fines joues ; elles sont tendres comme ton cœur innocent, et sentent le nouveau printemps, comme tu sens celui de la vie. (*En le lui donnant.*) Tiens ! fais-leur *ba*. * Et, que dit-on à sa nounou, quand elle vous a donné des fleurs ? Merci, nounou ! merci ! Allons ! fais-moi « merci » avec ta menotte. Mais ! que vois-je, moi ? Qui est-ce qui vient là-bas, le long de la haie ? Qui est-ce ? (*La petite saute et gesticule.*)

CLÉMENCE (*à son mari, encore dans la coulisse*).

Elle t'a reconnu, va ! elle t'a reconnu. Je ne puis plus la tenir ; il semble qu'elle veuille s'envoler.

* Un baiser.



SCENO VIII

FRANCÉS *encaro dins li coulisso.*

Espèro que t'agante, espèro ! *Tetino ressauto que mai.*

Arribo sus la sceno, pren vitamen l'enfant dins li bras de sa bailo, la poutouno, pièi :

Dire qu'es tu que me fas trouva li jour tant long, pichoto naneto ! Ah ! que me languissiéu de te vèire. Mai, siés tant bello e tant bravo, parai, ma mignoto, parai ? *La poutouno mai.* An ! babai ! vai-t-en faire lou soupa, qu'es tout-aro negro niue.

CLEMÊNÇO

N'aviéu besoun, que venguèsses pèr me la teni. Me pren tout moun tèm ; pode rèn faire. *Vai dins la granjo.*

FRANCÉS, *qu'enterin s'es asseta davans la porto e que tèn l'enfant sus si geinoun :*

Ha ! pichoto jougueto ! Vos que te fague sauta,

FRANÇOIS

En effet. Pour nous arriver ainsi, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

ALPHONSE

Eh, bien ! écoutez, je vais vous tout dire : j'ai déserté. Il m'est impossible de demeurer séparé plus longtemps de Virginie ; j'en mourrais. Je ne puis pas ! Non ! je ne puis pas vivre sans elle ! L'amour me ronge sans trêve ni repos. L'éloignement, — je puis le dire, — au lieu de l'éteindre, l'a rendu, au contraire, plus ardent. J'ai voulu réfléchir, me raisonner ; mais, comme l'on dit : le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas, — et, ma foi, ç'a été lui qui a fini par prendre le dessus.

Je confesse, cependant, que j'ai commis une faute en désertant. Je sens même que cette faute, par moments, gênerait considérablement mon bonheur, si ce n'était qu'au fond de ma conscience, je sais, qu'à tort ou à raison, dominé comme je le suis par cet amour, j'étais plutôt une entrave qu'une aide pour mon pays. Baste ! maintenant, c'est fait, et voici mon projet.

Il faut que je vous dise, d'abord, que ma tante est morte, et qu'elle m'a laissé cinq mille francs en argent, que j'ai ici. (*Il montre un porte-feuille plein de billets de banque*). De plus, il y a quelques terres et une maison que je puis vendre quand je voudrai. Ainsi donc, j'ai décidé de partir avec Virginie, d'aller en Espagne et d'y vivre avec elle comme si nous étions mariés. J'ai ce qu'il faut, comme vous voyez, pour attendre les événements, sans compter l'argent que je puis gagner en travaillant dans un bureau.

De voste coustat, se vous fasié pas peno, abaririas Agustino ; sabe que sarié autant bèn qu'emé nous-autre.

CLEMÊNÇO *à soun ome.*

Que n'en penses, Francés ?

FRANCÉS

Pêse que se Moussu Anfos a 'gu tort de deserta, a resoun de crèire que nous fara plesi d'ananti la pichoto.

ANFOS, *sènso n'en voulé mai saupre.*

Alor, vous vau baia tout-d'un-tèms milo franc. Es, au-jour-d'uei, lou vint-e cinq de febré ; vous devèn just quatre mes : faren lou comte e gardarés, en avanço, lou rèsto d'aquel argént. Nenio ! la pauro fiho, m'a 'scrisouvént sa peno à prepaus d'aquéu retard, e, se n'es pas vengudo vous vèire plus souvént, es pèrço-qu'avié crento de vous dèure aquéli quatre mes. Mai, que voulès ? ni l'un ni l'autre poudian rèn vous baia, coume vous l'ai escri un parèu de cop.

CLEMÊNÇO

Ah ! Moussu Anfos ! nous àutri nous inquietavian pas d'acò, anas ! Sabian proun qu'avian afaire emé d'ounèste mounde, e Nenio a agu tort de lou prendre

SCÈNE VIII

FRANÇOIS (*encore invisible*).

Attends, que je t'attrape. Attends ! (*La petite bondit de plus belle.*)

Il arrive sur la scène, prend l'enfant, l'embrasse, puis :

Dire que c'est toi qui me fais trouver les jours si longs, petite Ninette ! Ah ! que je languissais de te voir. Mais, aussi, tu es si belle et si sage. N'est-ce pas, ma mignonne ! n'est-ce pas ? (*Il l'embrasse encore, et, s'adressant à sa femme.*) Allons ! nounou, va-t-en préparer la soupe, qu'il fait tout à l'heure nuit noire.

CLÉMENCE

J'en avais besoin que tu sois là pour me la tenir. Elle me prend tout mon temps. Je ne puis rien faire. (*Elle rentre dans la grange.*)

FRANÇOIS (*qui, en même temps, s'est assis devant la porte et qui tient Augustine sur ses genoux.*)

Ah ! petite joueuse, tu veux que je te fasse sauter,

que te fague rire, que ? An ! tèn-te bèn, faren à chivau. *Fai sauta Tetino en cantouliant :*

A galop, moun chivau,
Deman anaren à Saut,
E de Saut à Perno,
Querre de lanterno,
E de Perno à Bedouïn
Querre de co de toupin !

Pièi, sus un autre èr :

Pèr faire la galopo
Fau de soulié d'estofo.
De riban, de riban, de riban
De quatre sòu lou pan !

Tetino s'estrasso dóu rire.

CLEMÊNÇO, *assetado de l'autre coustat de la porto
en chaplant la soupo.*

Me la trigosses pas tant ! la poudriés faire boumi.

FRANCÉS

Alor, fassen à la rèsson, que ? sabe qu'acò te plais.

*En fasènt bidausso, l'enfant sus si geinoun,
e la tenènt pèr li man :*

- Tiro la rèsson. Mèste Jan !
- Tiro-la tu, que siés plus grand !
- Douno de pan à tis enfant ;
Quand saran grand, te lou rendran.
- Tiro la rèsson, Mèste Jan !
- Tiro-la tu, que siés plus grand !



que je te fasse rire, hein ? Allons ! tiens-toi bien, nous ferons « à cheval, » (*Il la fait danser sur ses genoux, en chantant :*)

A galop ! mon cheval,
Demain nous irons à Sault,
Et de Sault à Pernes,
Chercher des lanternes,
De Pernes à Bédoin
Chercher des « queues de toupins. »

Puis, sur un autre air :

Pour faire la galopade
Il faut des souliers d'étoffe,
Des rubans, des rubans, des rubans
De quatre sous le pan.

La petite s'esclaffe de rire.

CLÉMENCE (*assise de l'autre côté de la porte,
en taillant la soupe.*)

Ne me la trémousse pas ainsi, tu pourrais la faire vomir.

FRANÇOIS (*à la fillette.*)

Alors, faisons « à la scie », hein ? Je sais que cela te plait.

*En faisant basculer l'enfant sur ses genoux
et la tenant par les mains :*

- Tire la scie, Maître Jean !
- Tire-la toi qui es plus grand !
- Donne du pain à tes enfants ;
Quand ils seront grands, ils te le rendront.
- Tire la scie, Maître Jean !
- Tire-la toi qui es plus grand !



SCENO IX

ANFOS, *déguisa en marchand de telo, arribo davans la granjo coume un fouletoun, e, tout desvaria, pauso soun balot sus la taulo. Francés e Clemènço, espanta, lou regardon.*

ANFOS

Enfin ! siéu sauva ! N'agués pas pòu. Es iéu ; siéu Anfós. *Enterin a gara lou fichu que s'èro mès au côu pèr enmasca 'n pau sa figuro.*

FRANCÉS e CLEMÈNÇO, *ensèn.*

Es-ti poussible ?

ANFOS

Coume vesès, es bèn iéu ; mai. leissas-me, tout-d'un-tèms, embrassa ma tourtouro. *Pren la fiheto, e, tout esmougu, la poutouno ; pièi, la regardant emé tendressa :* Oh ! moun Diéu ! qu'es bello ! coume sèmblo ma pauro maire ! *Se seco lis iue emé lou revès de la man.*

CLEMÈNÇO, *en ié prenènt l'enfant.*

Mai ! enfin, moussu Anfós, dequé diable se passo ?

SCÈNE IX

ALPHONSE, *déguisé en colporteur, arrive devant la grange précipitamment, et, tout effaré, pose son paquet sur la table. François et Clémence le regardent surpris.*

ALPHONSE

Enfin, je suis sauvé ! N'ayez pas peur. C'est moi ; je suis Alphonse. *(En même temps il quitte un fichu qu'il s'était mis autour du cou pour masquer sa figure.)*

FRANÇOIS et CLÉMENCE *(ensemble.)*

Est-ce possible ?

ALPHONSE

Comme vous voyez, c'est bien moi. Mais, laissez-moi tout d'abord embrasser ma colombe. *(Il prend la fillette, et, tout ému, l'embrasse à plusieurs reprises ; puis, la regardant fixement avec tendresse :) Ah ! mon Dieu ! qu'elle est belle et comme elle ressemble à ma pauvre mère ! (Il essuie une larme du revers de la main.)*

CLÉMENCE *(en lui prenant l'enfant.)*

Mais ! enfin, Monsieur Alphonse, que diable se passe-t-il ?

FRANCÉS

Segur, que pèr nous arriba coume acò, fau que i'ague mai que mai.

ANFOS

E, bèn ! escoutas, vous vau tout dire : ai deserta. M'es impossible de demoura plus long-tèms separa de Nenio ; mouririéu. Pode pas ! Noun ! pode pas viéure sènselo ! L'amour me rousigo sènselo pauso ni fin. L'aliunchamen, pode lou dire, liogo de l'amoussa, l'a rendu, au countràri, que mai arderous. Ai vougu reflechi, m'arresouna. mai, coume se dis : lou cor a de resoun que la resoun coumpren pas, — e, ma fisto, es esta éu qu'a fini pèr prendre lou dessus.

Counfèsse, pamens, qu'ai fa 'no fauto en desertant. Sènte meme qu'aquelo fauto, pèr moumen, gastarié proun moun bonur, s'èro pas qu'au founs de ma counsciènci, sabe, qu'à tort o à resoun, en estènt coume siéu, ère pulèu un entramble qu'uno ajudo pèr moun país. Basto ! aro es fa, e veici moun plan.

Fau que vous digue, d'abord, que ma tanto es morto e que m'a leissa cinq milo franc d'argènt qu'ai eici. *Mostro un porto-fueio plen de bihet de banco.* De mai, i'a quàuqui terro e un oustau, que pode vèndre quand voudrai. Adounc, ai decida de parti emé Nenio, d'ana en Espagno e de ié viéure tóuti dous coume s'erian marida. Ai ço que fau, coume vesès, pèr vèire veni ; sènselo coumta l'argènt que pode gagna en intrant dins un burèu.

bien tort de s'en chagriner. Nous ne lui aurions fait que de bonnes manières, et, pour sûr, nous ne lui aurions parlé de rien. Enfin, ne causons plus de cela. Savez-vous qu'elle doit être contente de tout ce qui se passe ?

ALPHONSE

Elle n'en sait rien encore. Je me serais bien gardé de le lui écrire : une lettre peut s'égarer ; il n'en faut pas tant pour être découvert. J'ai préféré, pour plus de sécurité, faire mon coup en gardant le plus complet silence. Elle en sera bien plus agréablement surprise !

J'ai aussi voulu que tout le monde fût heureux. J'ai là, dans mon paquet, quelques objets de fantaisie pour vous ; je crois qu'ils vous plairont.

Ainsi donc, voici ce que nous allons faire. Je vais rester caché ici dans la grange. Demain matin, Clémence ira à la ville pour tout expliquer à Virginie, et, dès que nous serons bien entendus, nous filerons.

CLÉMENCE

Mais, Monsieur Alphonse, je ne pourrai y aller que dans l'après-midi, car il me faut toute la matinée pour soigner Titine et pour me repasser une jupe. Je n'ai rien de prêt et je ne veux pas me présenter dans une maison bourgeoise comme une chiffonnière.

ALPHONSE

C'est la moindre des choses ; vous n'irez que dans l'après-dîner. Pendant ce temps, je garderai Augustine et lui égrainerai tous les baisers que j'ai amassés dans mon cœur pour elle.

FRANCÉS

Souvète, Moussu Anfos, que vòsti proujèt se coumpligon. Enterin, me fau un devé de vous dire que sias eici vers d'ami e que poudès, à parti d'aro, vous counsidera coume dins vostre oustau. Adounc, anen soupa, qu'es tard, e charraren à noste aise.

Rintron dins la granjo.

LOU RIDÈU TOUMBO.

FIN DÓU SEGOUND ATE.

FRANÇOIS

Je souhaite, Monsieur Alphonse, que vos projets s'accomplissent. En attendant, je me fais un devoir de vous dire que vous êtes, ici, chez des amis, et que vous pouvez, à dater de cet instant, vous considérer comme dans votre propre maison. Nous allons d'abord souper, — car il est tard, — et nous parlerons à notre aise.

(Ils rentrent dans la grange.)

LE RIDEAU TOMBE.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ATE TRESEN

SCENO I

Un saloun.

NENIO, *un plumet à la man,*
cscoubeto li plancho, inchaiènto, cantourlejant à miejo voues .

L'amour,
Midamo,
Que bramo
Sèns plour,

Es sourd,
E n'amo
Que tramo
D'un jour.

Babiho,
Gatiho,
Countènt,

E sounjo
Messounjo
Toustèms.

Duerb la fenèstro e, se parlant à-n-elo :

O ! lou bèu tèms que fai ! Madamo a bèn rescoun-
tra pèr faire soun viage Es nascudo emé sa crespino,

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Un salon.

VIRGINIE, *un plumeau à la main,
époussette les meubles, en fredonnant, insouciant :*

L'amour,
Mes dames,
Qui brame
Sans pleurs,

Est sourd,
Et n'aime
Que trame
D'un jour.

Il babille,
Chatouille,
Content.

Et songe
Mensonge
Tout le temps

Elle ouvre une fenêtre et se parlant à elle-même.

Oh ! le beau temps qu'il fait ! Madame a bien réussi
pour faire son voyage. Elle est née pour être heu-

aquelo vièio masco ! Iéu qu'auriéu vougu que faguèsse un tèms dóu diable.

A saupre se s'entournara anieue ? Avié di que me l'escríurié. Ié dèu agué 'no letro. *En anant vèire dins la bouito à letro, darrié la porto.* Sarié bèn l'asard que s'entournèsse au-jour-d'uei. Quand part, dis qu'es pèr dous jour, pièi n'en rèsto quatre. Justamen ! n'i'a uno. *En la descachetant.* Veguen un pau aquésti alleluia de Pasco. *Legis fèrme.*

Niço, lou 25 de febré

Madamisello Nenlo,

En partènt, vous aviéu di que m'entournariéu lou vint-e-sièis. Vous escrive pèr vous dire que pode pas ; partirai d'eici que lou vint-e-sèt au matin.

Me vendrés espera à la garo. Arribarai pèr lou trin-de sièis ouro de sero.

Agués siuen de l'oustau e tenès bèn barra de pertout ; vous lou recoumande.

Trufeto :

O ! vai. O ! lou tendrai bèn barra, subre-tout quand i aura quau fau dedins...

Es egau ! Acò 's de chanço.. Mai... n'aviéu la sentido ; fai toujours ansin. Me sèmblo que vese Enri ! Se 'n-cop lou saup, n'en sara talamen countènt que vai sauta coume un cabrit... An ! fau pas trop se plagne, lou bonur nous fougno pas... au countràri ! *Se regardo dins lou mirau e s'arrenjant un pau li péu :* Ço qu'es, pamens, d'être poulido ! Soun bèn, au-mens,

De votre côté, si cela ne vous fait pas de la peine, vous élèverez Augustine ; je sais qu'elle sera aussi bien qu'avec nous.

CLÉMENCE (*s'adressant à son mari*).

Qu'en penses-tu, François ?

FRANÇOIS

Je pense que si Monsieur Alphonse a eu tort de désertier, il a raison de croire que ce serait avec grand plaisir que nous élèverions la petite....

ALPHONSE (*sans plus attendre*).

Alors, je vais vous donner immédiatement mille francs. C'est, aujourd'hui, le vingt-cinq février ; nous vous devons juste quatre mois : nous ferons le compte et vous garderez, en avance, le reste de cet argent. Virginie, la pauvre fille, m'a écrit souvent son inquiétude à propos de ce retard, et si elle n'est pas venue vous voir plus souvent, c'est parce qu'elle avait honte de vous devoir ces quatre mois. Mais, que voulez-vous ? ni l'un ni l'autre nous ne pouvions rien vous donner. Je vous l'ai écrit, d'ailleurs, une fois ou deux.

CLÉMENCE

Ah ! Monsieur Alphonse, nous autres, nous étions bien tranquilles à ce sujet, allez ! Nous savions que nous avions à faire à d'honnêtes gens, et Virginie a eu

ansin. I'aurian fa que de bôni maniero e, de-segur, i'aurian parla de rên. Enfin ! charren plus d'acò. Sabès que dèu èstre countêto de tout ço que se passo ?

ANFOS

Saup rên encaro. Me sariéu bèn garda de i'escrîeure : uno letro pòu s'esvaria, e n'en fau pas tant pèr èstre pres. Ai mai ama, pèr èstre segur, faire moun cop à la muto. Sara bèn mai countêto de la souspresso !

Tambèn ai vougu que tóuti lou fuguessian. Vous ai adu, dedins moun balot, un mouloun de besougno de fantesié que vous agradaran.

Aro, veici ço que faren. Iéu, restarai eici escoundu dins la granjo, e deman Clemènço anara à la vilo pèr tout dire à Nenio, e'm'acò, tre que saren bèn entendu, filaren.

CLEMÈNÇO

Mai, Moussu Anfos, ié poudrai ana que lou tantost, car me fau tout lou matin, pèr apatouï Tetino e pèr m'estira 'n coutihoun. N'ai rên de preste e vole pas me presenta dins un oustau ansin coume uno patiarello.

ANFOS

Acò 's la mendro di causo ; i'anarés à la vespre-nado. Iéu, d'aquéu tèms, gardarai Agustino e ié des-grunarai tóuti li poutoun qu'ai acampa dins moun cor pèr elo.

reuse, cette vieille sorcière ! Moi qui aurais voulu qu'il fût un temps de tous les diables... .

Savoir si elle rentrera ce soir ? Elle m'avait dit qu'elle m'écrirait à ce sujet. Il doit y avoir une lettre d'elle. (*En allant voir dans la boîte aux lettres, derrière la porte.*) Ce serait bien un hasard si elle revenait aujourd'hui. Quand elle part, elle dit que c'est pour deux jours, puis elle en reste quatre. Justement ! il y en a une. (*En la décachetant.*) Voyons un peu ce rado-tage. (*Elle lit à haute voix.*)

Nice, le 25 février.

Mademoiselle Virginie,

En partant, je vous avais dit que je rentrerais le vingt-six. Je vous écris pour vous informer que je ne le puis pas ; je ne partirai d'ici que le vingt-sept au matin. Vous viendrez m'attendre à la gare. J'arriverai par le train de six heures du soir.

Soignez bien la maison et tenez-la fermée ; je vous le recommande.

Moqueuse :

Oui ! allez. Oui ! je la tiendrai bien fermée, surtout quand il y aura celui qu'il me faut !

C'est égal ! C'est avoir de la chance, ça... Mais... j'en avais le pressentiment ; elle fait toujours ainsi. Il me semble que je vois Henri ! Quand il le saura, il en sera tellement content qu'il va sauter comme un chevreau. Allons ! il ne faut pas trop se plaindre, le bonheur ne nous boude pas... au contraire. (*Elle se regarde dans la glace en arrangeant un peu ses cheveux.*) Ce que c'est, pourtant d'être jolie. Ils sont bien au moins

quatre jovenome que se descrestianarien pèr iéu, se vouliéu bèn. . *En levant lou fuiet de l'agenda qu'es contro lou mirau.* S'ère abihado en damo, alor, quant n'i'aurié ? *En regardant l'agenda, un pau apensamentido.* Es lou vint-e-siéis ? Mai, se m'engane pas, èro lou vint-e-cinq que me falié escriéure à-n-Anfos. E aro qu'ai estrassa sa letro, coume vau faire pèr vèire quinte jour es qu'espèro ma responso ? Aurai fa 'no gafo. Crese bèn qu'èro aièr qu'auriéu degu i'escriéure. Aquéu bregand d'Enri, d'èstre tout lou jour dedins mi coutihoun, me lou faguè óubliada... Enfin ! ié vau manda tout-d'un tèms ! *En prenènt de papié e en s'assetant.* Ço que ! un jour de retard lou met à noun plus... Sènso coumta que, s'ère pas eisato, poudrié se douta de quaucarèn, me faire teni d'à-ment e tout saupre... Sarié capable de faire un espetacle. *Escriéu, e, à mesuro, legis ferme.*

Amo de moun amour,

Vène de passa dous jour dins l'infèr. Ère malauto, clavelado dins lou lié, e t'assegure qu'ai autant soufert dóu languimen de t'escriéure que de moun mau. Au-jour-d'uei, vau un pau miés, e, de bi i o de bro, anarai metre aquesto letro à la posto, deguèsse-ti retoumba, car, sariéu desoulado de te faire languí e de te saupre inquiet amor d'acò.

Ta letro de dimenche m'a forço fa plesi. En la legissènt plourave de bonur. Me semblavo qu'erian ensèn e que sentiéu ti poutoun aflama ; mai, aro que t'escrive, recouneísse, ai ! las ! que siés liuen e que nosto separacioun es bèn que trop vertadiero.

Fau pensa, pamens, que, quand saren marida, i'auras de tant urous que nous-autre, e qu'un tant grand

quatre, les jeunes gens qui se perdraient pour moi si je le voulais bien... (*En arrachant le feuillet de l'agenda suspendu à côté de la glace.*) Si j'étais mise en grande dame, alors, combien y en aurait-il? (*En regardant l'agenda, pensive.*) C'est le vingt-six? Mais, si je ne me trompe, c'était le vingt-cinq qu'il me fallait écrire à Alphonse. Et, maintenant que j'ai déchiré sa lettre, comment vais-je faire pour savoir quel jour il attendait ma réponse? J'aurai commis une gaffe. Il me semble fort que c'est hier que j'aurais dû lui écrire. Ce brigand d'Henri, qui est resté toute la journée autour de mes jupes, me l'a fait oublier. Enfin! je vais le faire sur-le-champ. (*En prenant du papier et en s'asseyant devant la table.*) C'est qu'un jour de retard le met au désespoir. Sans compter que si je n'étais pas exacte, il pourrait concevoir des doutes, me faire surveiller et tout apprendre... Il serait capable de faire un scandale. (*Elle écrit, et, à mesure, lit à haute voix.*)

Ame de mon amour,

Je viens de passer deux jours dans l'enfer. J'étais malade, clouée dans le lit, et je t'assure que j'ai autant souffert de ne pouvoir t'écrire que de mon mal. Aujourd'hui je vais un peu mieux, et, coûte que coûte, j'irai mettre cette lettre à la poste, dussé-je rechuter, car je serais désolée de te laisser languir et de te savoir inquiet à cause de cela.

Ta lettre de dimanche m'a comblée de joie. En la lisant, je pleurais de bonheur. Il me semblait que nous étions ensemble et que je ressentais tes baisers brûlants. Mais, maintenant que je t'écris, je reconnais, hélas! que tu es loin, et que notre séparation est bien trop réelle.

Il faut penser, pourtant, que lorsque nous serons ma-

bonur vau bèn la peno d'èstre espera quauque tèms. Tout acò, me l'escrives dins tóuti ti letro, e fau qu'à cha pau penètre dins nòsti cor, se voulèn agué proun de forço pèr ana enjusquo au bout.

Te quite, moun Anfos bèn ama ; n'en pode plus. Escriéu-me lèu-lèu.

En esperant, te fau milo poutoun, tóuti plus dous lis un que lis autre, e te garde dins mi bras, esquicha sus moun cor que t'amo pèr toujours.

TA NENIO FIDÈLO.

En s'aubourant e en metènt la letro dins un tiradou :

Aqui, sabe que sara countènt coume un rèi touto la semana. La metrai à la posto en sourtènt. *Tristo.* Paure Anfos ! se sabié la vido que tène, pamens ! N'i'aurié pas pèr agué crenço ? Quand pènse en tout acò. vese que siéu uno couquino. Tant coume m'amo ! tant coume erian ami ! Oh ! s'es poussible ! E dire que lou trompe emai pènse toujours à n'eu. Mai ! coume diàussi aquéu fenat d'Enri se ié prenguè, lou jour que me faguè faire la resquiheto ? Enfin ! me tendrai sus mi gardo .. Saupra rèn .. A counfianço, es liuen, e jamai se doutara d'uno causo ansin. D'abord, l'esperarai. Adounc, sarai de paraulo vis-à-vis d'eu ! Aquelo pensado me soulajo un pau... Dins acò, sènte encaro quaucarèn que me peso sus lou cor. Es de pas soulamen ana vèire aquelo pichouno, e, pamens, me languisse. Mai, coume faire ? Enri es sèmpre aqui ; se manque d'uno minuto, lou diable i'es. E pièi, pèr ana eila, sènso pourta 'n sòu à n-aquéli gènt. n'ause pas... Sabe plus de quinte coustat me vira. Ço que sabe, es

riés, personne ne sera heureux autant que nous, et qu'un si grand bonheur vaut bien d'être attendu quelque temps. Tout cela, tu me l'écris dans toutes tes lettres, mais il faut que, peu à peu, nos cœurs en soient pénétrés si nous voulons avoir la force d'aller jusqu'au bout.

Je te quitte, mon Alphonse bien-aimé, je n'en puis plus. Écris-moi bientôt.

En attendant, je te fais mille caresses, toutes plus douces les unes que les autres, et te garde dans mes bras, en te pressant sur mon cœur qui t'aime pour toujours.

TA VIRGINIE FIDÈLE.

En se levant et en mettant la lettre dans un tiroir :

Avec ça, je sais qu'il sera content comme un roi toute la semaine. Je la mettrai à la poste en sortant. (*Triste.*) Pauvre Alphonse ! s'il savait la vie que je mène, pourtant ! Est-ce qu'il n'y aurait pas de quoi avoir honte ? A tout bien considérer, je vois que je suis une coquine. Tant comme il m'aime ! tant comme nous étions amis ! Oh ! si c'est possible ! Et dire que je le trompe et que je pense toujours à lui. Mais ! comment diable ce matin d'Henri s'y prit-il, le jour où il me fit faire la glissade ? Enfin ! je me tiendrai sur mes gardes... Il ne saura rien... Il a confiance, il est loin, et jamais il n'aura le doute d'une pareille chose. D'abord, je l'attendrai. Donc, je serai de parole vis-à-vis de lui. Cette pensée me soulage un peu... Cependant, une chose encore m'opprime le cœur... C'est de ne pas seulement aller voir notre enfant, et pourtant je languis. Mais comment faire ? Henri est là sans cesse ; si je sors une minute, le diable y est. Puis, aller là-bas, sans porter quelque argent à ces gens, je

que siéu uno malouroso. *Plouro.....* Pamens, tout comte fa, siéu belèu uno bèsti de ploura. E quau saup ço que fai. éu ? un sódard ! Courne se dèu geina ! Coume me lou vendrié dire ! Me mando proun de bèlli letro ; mai, iéu, la proumiero, vese qu'acò costo gaire. Anen ! anen ! Nenio, fugues pas tant *couiòti* ! Pas tant de soucit, e un pau mai de plesi ; mourira que lou plus malaut. S'agis que d'èstre proun fino. Se saup rèn, es coume s'èro pas verai. E pièi, se 'n cop sian marida... eh ! bèn !.... sarai bravo.

SCENO II

ENRI, *intrans beluquet, en péu, e alisca coume un ome de soun mestié.*

Ma bello Nenio ! Poudiéu deja plus me teni de te vèire ; m'a faugu veni un pau.

NENIO

An ! vese que vos recoumença toun trin d'aièr.

ne l'ose pas. Je ne sais plus de quel côté me tourner. Ce que je sais, c'est que je suis une malheureuse. (*Elle pleure.*) Pourtant, tout compte fait, je suis peut-être une « bêtassee » de pleurer. Et qui sait ce qu'il fait, lui ? un soldat ! Comme il doit se gêner ! Comme il viendrait me le dire ! Il m'écrit bien de charmantes lettres ; mais, moi, la première, je vois que cela ne coûte guère. Allons ! allons ! Virginie, ne sois pas si nigaude. Pas tant de soucis et un peu plus de plaisir ; il ne mourra que les plus malades. Il ne s'agit que d'être assez habile. S'il ne sait rien, c'est comme si rien n'était. Puis, quand nous serons mariés... eh bien !... je serai sage.

SCÈNE II

HENRI (*entrant tout joyeux, en cheveux et coiffé comme un garçon de son métier.*)

Ma belle Virginie ! je n'ai pas pu rester plus longtemps sans te voir ; il m'a fallu venir un peu.

VIRGINIE

Allons ! je vois que tu vas recommencer à faire comme hier.

ENRI

Mai, tambèn, t'ame tant !

NENIO *en l'embrassant.*

E iéu ? Pièi. Emé tout acò, n'as ges de precaucioun. Li gènt que te veson faire qu'ana e veni, dèvon dire quaucarèn.

ENRI

Mai, res me vèi. Me fau pas tant de tèms pèr traversa la carriero, belèu !

NENIO

O ! mai aquéli que se vènon faire rasa e que t'espèron sus la porto de la boutigo, coume aièr, creses que te vegon pas sourti, quand t'envas d'eici ?

ENRI

Ho ! après tout, quinte mau i'a ? Pièi, d'abord que te vole ? D'abord que nous maridaren quand voudras ?

NENIO

Ié fai rèn. Vole pas èstre souspetado. D'un autre coustat, se Madamo lcu sabié, m'enmandarié. Sabes que n'es pas tout un pèr se bèn plaça e que nous pou-dèn pas marida 'ncaro.

ENRI

A prepaus ! t'a pas escri ?

HENRI

Mais, aussi, je t'aime tant !

VIRGINIE (*en l'embrassant.*)

Et moi ? (*Puis.*) Néanmoins, tu ne prends pas assez de précautions. Les voisins, en te voyant me faire tant de visites, doivent se douter de quelque chose d'équivoque.

HENRI

Mais personne ne me voit. Il ne me faut pas si longtemps pour traverser la rue, voyons !

VIRGINIE

Oui ! mais ceux qui viennent se faire raser et qui t'attendent sur la porte de ta boutique, — comme hier, — crois-tu qu'ils ne te voient pas sortir quand tu t'en vas ?

HENRI

Oh ! après tout, quel mal y a-t-il ? Puisque je veux t'épouser ? Puisque nous nous marierons quand tu voudras ?

VIRGINIE

N'importe ! Je ne veux pas être suspectée. D'un autre côté, si Madame venait à apprendre ma conduite, elle me chasserait. Tu sais que ce n'est pas chose facile que de trouver une bonne place et que nous ne pouvons pas nous marier encore.

HENRI

A propos ! T'a-t-elle écrit ?

NENIO

Si ! Vèn pas enjusquo à deman ; n'ère seguro. Te l'aviéu pas di ?

ENRI *l'aganto pèr la taio, l'embrasso, pièi tout escarrabiha e risoulet :*

Alor, ma bello calandro ! i'a 'ncaro de bèu jour pèr la fanfaro ?

NENIO *en risènt.*

Acò 's bèn ti mot. En tout cas, que i'ague, o noun, de bèu jour pèr la fanfaro, i'a, de-segur, encaro de bèu moumen pèr nous autre.

ENRI *countènt e brassejant.*

Acò 's bèn de tu ! ma bello. Acò 's bèn de tu ! Oh ! sus la terro ! se se pòu èstre tant urous ! Vène ! tè, vène que faguen uno polka. *L'aganto coume pèr dansa.*

NENIO *s'escapant de si bras.*

Vaqui mai uno de tis idèio. Dequé vos dansa sènso musico ?

ENRI

Es bèn di que, quand li cat ié soun pas, li rat danson ! An ! zóu !!!

NENIO *risouleto.*

Mai, lou dises dóu bon ? Oh ! moun Diéu ! que siés enfant ! que siés enfant ! Auras bèn lou tèms, vai, pèr faire tis estampèu. Pèr aro, vau miés que tournes à ta

VIRGINIE

Parfaitement ! Elle ne vient pas jusqu'à demain ; j'en étais sûre. Ne te l'avais-je pas dit ?

HENRI (*la prenant par la taille, l'embrasse ; puis, alerte et rieur.*)

Alors, ma belle calandre, il y a encore de beaux jours pour la fanfare ?

VIRGINIE (*en riant.*)

Voilà bien de tes expressions. Dans tous les cas, qu'il y ait ou non de beaux jours pour la fanfare, il y aura certainement encore de bons instants pour nous.

HENRI (*content et gesticulant.*)

Cela est bien de toi ! ma belle. Cela est bien de toi ! Oh ! sur la terre, s'il est possible d'être si heureux ! Viens ! viens ! que nous fassions une polka ! (*Il la prend comme pour danser.*)

VIRGINIE (*s'échappant de ses bras.*)

Voilà encore une de tes idées. Que peut-on danser sans musique ?

HENRI

Il est bien un proverbe qui dit que lorsque les chats n'y sont pas les rats dansent. Allons ! zou !!!

VIRGINIE (*rieuse.*)

Mais, tu le dis sérieusement ? Oh ! mon Dieu ! que tu es enfant ! que tu es enfant ! Tu auras bien le temps, va, de faire tes farces. Quant à présent, il vaut mieux que tu retournes chez toi, car, à la fin, les

boutigo, car, à la fin, li chaland te vendrien querre eici. Fuguen pas tant imprudènt lou jour, d'abord qu'auren la niue.

ENRI

As resoun, tè ! m'envau, que, coume dises, me vendrien querre eici. Mai, vau trouva lou jour long.

NENIO

E iéu ?

ENRI

Alor, encaro uno bono caranchouno.

NENIO *en l'embrassant.*

Tè ! moun bèu ! n'en vaqui dos. *Fai brusi dous pou-toun.*

ENRI *en durbènt la porto.*

Adiéu ! ma caio ! adiéu ! A n-aqueste sero. *Sort.*



SCENO III



NENIO *apensamentido e se parlant à-n-elo.*

Siéu belèu uno badalasso de lou pas prendre tout-d'un-tèms. Tant coume voudrié que nous marides-

clients viendraient te chercher ici. Ne soyons pas aussi imprudents le jour, puisque nous aurons la nuit en toute sécurité.

HENRI

Tu as raison, tiens ! je m'en vais, car, comme tu le dis, on finirait par venir me chercher ici. Mais, la journée va me paraître longue.

VIRGINIE

Et à moi ?

HENRI

Alors, encore une bonne caresse.

VIRGINIE (*l'embrassant.*)

Tiens ! mon beau ! en voilà deux. (*Elle fait claquer deux baisers.*)

HENRI (*en poussant la porte.*)

Adieu ! ma caille ! adieu ! A ce soir ! (*Il sort.*)

SCÈNE III

VIRGINIE (*pensive et se parlant à elle-même.*)

Je suis peut-être une maladroite de ne pas l'épouser tout de suite, tant comme il le voudrait, lui ! Il est

sian ! Es couifa de iéu e lou menariéu em' un fiéu de lano. De segur ié fariéu vira li cambo en l'èr. Mai, es coume iéu ; n'a pas lou sòu e acò m'enquequino proun. Pièi, en aguènt aquel enfant, coume siéu pèr faire ? Se ié dise, belèu me voudra plus pèr femo ni pèr mestresso. Se lou prene sènso ié dire e que vèngue à lou saupre, pòu me faire soufri e m'enmanda ; siéu proun entrablado. Enfin ! vese que vau miés qu'espère Anfos. Es riche, m'amo, e, em' éu, tout anara soulet dóu coustat de la pichoto. Se Enri me secuto trop pèr que nous mariden, farai coume ai fa enjusquo aro. Ié dirai que nous fau espera que nous fuguen espargna quàuqui sòu e que poudèn teni dóu moumen que sian pas trop geina pèr nous vèire. D'aquéu biais, se pòu pacienta. Pèr iéu, aro qu'ai fa la cabusseto, autant vau que nade. E pièi, à la fin, siéu pas un santibèlli. Sus la terro chascun se rènjo. Tant pis pèr aquéli que se sabon pas desembouia. Adounc, d'abord qu'ansin iéu siéu countènto, vague pèr ansin.

Se bouto mai à-n-escoubeta li noble en murmurant :

Pèr bèn viéure fau rire,
S'atrouva de lesi,
E jamai prendre au pire
Que lou plesi.

S'entènd pica tres cop à la porto.

NENIO

Intras.

« coiffé » de moi, et je le mènerais avec un fil de laine. « Pour sûr », je lui ferais faire tout ce que je voudrais. Mais, il est comme moi ; il n'a pas un sou, et cela « m'embête » considérablement. Puis, avec cette enfant, comment faire ? Si je le lui dis, peut être ne me voudra-t-il plus ni pour femme ni pour maîtresse. Si je l'épouse sans le lui apprendre et qu'il « vienne » à le savoir, il peut me faire souffrir ou me chasser. Je suis bien combattue. Enfin, je vois qu'il vaut mieux que j'attende Alphonse. Il est riche, il m'aime, et, avec lui, tout ira bien en ce qui concerne la petite. Si Henri me presse trop pour que nous nous marions, je ferai comme j'ai fait jusqu'ici. Je lui dirai qu'il nous faut attendre d'avoir économisé quelque argent, et que nous pouvons patienter ainsi, n'étant pas trop gênés pour nous voir. De cette façon cela pourra aller. Pour moi, puisque j'ai fait le plongeon, autant vaut il que je nage. Et puis, à la fin, je ne suis pas une momie ! En ce monde, chacun s'arrange. Tant pis pour ceux qui ne savent pas se débrouiller. Or donc, puisque ainsi je suis contente, va pour ainsi !

(Elle se remet à épousseter les meubles, en fredonnant :)

Pour bien vivre, il faut rire,
Se créer du loisir
Et ne jamais prendre à l'excès
Que le plaisir.

On entend frapper à la porte.

VIRGINIE

Entrez.

SCENO IV

REINIÉ

Bon-jour, Madamisello Nenio !

NENIO

Bonjour, Moussu Reinié. Es vous ?

REINIÉ

Es iéu, gènto damisello, es bèn iéu. Ai sachu qu'erias souleto e siéu vengu, pèr uno bono fes, vous durbi moun cor adoulenti. Coume sabès, i'a déjà forço tèms que souspire pèr vous e que vous ame à mourir. En-jusquo aro, quand vous ai demanda vosto man, m'avès respoundu ni o ni noun, mai, au-jour-d'uei, crese que vous deciderés. Me sèmblo que sias trop bello pèr èstre crudèlo plus long-tèms. Anen ! decidas-vous, e siéu lou plus urous dis ome.

NENIO *risènto e un pau trufeto.*

Alor, à voste dire, vous ai fa vira la tèsto ?

REINIÉ

Justamen, touto bello ; justamen !

SCÈNE IV

RENÉ

Bonjour, Mademoiselle Virginie.

VIRGINIE

Bonjour, Monsieur René. C'est vous ?

RENÉ

C'est bien moi, gento demoiselle ; c'est bien moi. J'ai appris que vous étiez seule, et je suis venu, — une fois pour toutes, — vous ouvrir mon cœur angoissé. Comme vous savez, il y a déjà fort longtemps que je soupire pour vous et que je vous aime à mourir. Jusqu'à présent, quand je vous ai demandé votre main, vous ne m'avez répondu ni oui, ni non ; mais, aujourd'hui, je crois, vous vous déciderez. Il me semble que vous êtes trop belle pour être cruelle plus longtemps. Allons ! dites oui, et je suis le plus heureux des hommes.

VIRGINIE (*alerte et un peu moqueuse.*)

Ainsi donc, à vous entendre, je vous ai fait perdre la tête ?

RENÉ

Justement, toute belle ! justement.

NENIO

Aquéli jouvenome, se li vouliás crèire ! Tóuti vous amon, tóuti soun malurous. Ah ! quénti conte ! quénti conte !

REINIÉ

Parèis que siéu pas soulet, alor, de m'entre-seca pèr vous ?

NENIO

Sabe pas se s'entre-secon, o se s'entre-secon pas ; mai, n'i'a d'àutri que lou dison. Soulamen, iéu me vole pas marida ; siéu bèn coume siéu, e lou rèste. Vous diguère, l'autre jour, que veirian acò plus tard.

REINIÉ

Escoutas, Madamisello, escoutas ! Iéu me présente à vous coume un ome leiau, e poudès, se voulès, veire dedins moun pitre coume dins un tros de cristau. Mi paraulo soun la flamo que mounto dé moun cor en fiò, e que s'escapon afeciounado de ma bouco pèr atuba lou vostre.

NENIO, *lou coupant.*

Mai, l'autre jour, me parlavias en vers. Coume vai qu'au-jour-d'uei....

REINIÉ, *sènso la leissa countunia.*

Ah ! voulès que vous parle en vers ? E bèn ! siegue.... Mai, vous, proumetès-me de m'ama.

VIRGINIE

Ces jeunes gens, si on voulait les croire, tous vous aiment, tous sont malheureux. Ah ! quelles sornettes ! quelles sornettes !

RENÉ

Il paraît que je ne suis pas le seul, alors, à me dessécher pour vous ?

VIRGINIE

Je ne sais pas s'ils se dessèchent ou non, mais il y en a d'autres, dans tous les cas, qui me le disent. Seulement je ne veux pas me marier encore. Je suis bien comme je suis. Nous verrons plus tard, ainsi que je vous l'ai dit l'autre jour.

RENÉ

Écoutez, Mademoiselle, écoutez : je me présente à vous en homme loyal, et vous pouvez, si vous le voulez, voir en moi comme dans un bloc de cristal. Mes paroles sont les flammes qui montent de mon cœur en feu et qui s'échappent empressées de ma bouche pour allumer le vôtre.

VIRGINIE (*l'interrompant*).

Mais, l'autre jour, vous me parliez en vers, comment se fait-il qu'aujourd'hui...

RENÉ (*sans la laisser continuer.*)

Ah ! vous voulez que je vous parle en vers ? Eh, bien ! soit ! Mais, vous, promettez-moi de m'aimer.

NENIO *risènt.*

Pas tant vite, Moussu Reinié ; pas tant vite !
Parlas d'abord en vers, e veiren après.

REINIÉ

Enfin ! Madamisello, vese qu'emé vous fau que tout
vèngue dóu meme coustat.... dóu coustat dis autre.. .
Eh ! hèn, tenès ! pèr me faire vèire que sias pas insen-
siblo à ma preguiero, acourdas me soulamen la per-
messioun de vous tuteja. Ansin me semblara que sian
mai ami, que sias un pau miéuno, e vous parlerai en
vers.

NENIO

Parèis que fau que me derrabés quaucarèn encaro.
An ! vous la doune, e vous escoute.

REINIÉ

Sus ta bouco que fai que rire
Laisso-me douc,
Se vos que de bonur espire,
Faire un poutoun.

NENIO

Noun !

REINIÉ

Laisso-me, sus ti gauto roso,
Laisso-me douc,
Aqui qu'un plour jamai n'arroso,
Faire un poutoun.

NENIO

Noun !

VIRGINIE (*enjouée.*)

Pas si vite Monsieur René, pas si vite ; parlez-moi d'abord en vers, et nous verrons après.

RENÉ

Enfin, Mademoiselle, il faut qu'avec vous tout vienne du même côté... du côté des autres. Eh bien, tenez ! pour me prouver que vous n'êtes pas insensible à ma prière, accordez-moi seulement la permission de vous tutoyer. Il me semblera ainsi que nous sommes de meilleurs amis, que vous êtes un peu à moi, et je vous parlerai en vers.

VIRGINIE

Il paraît qu'il faut que vous m'arrachiez quelque faveur. Allons ! je vous donne cette permission et vous écoutez.

RENÉ

Sur ta lèvre, toujours souriante,
Laisse-moi donc,
Si tu veux que de bonheur j'expire,
Prendre un baiser.

VIRGINIE

Non !

RENÉ

Laisse-moi sur tes jours roses,
Laisse-moi donc,
Là où le pleur jamais ne coule
Prendre un baiser.

VIRGINIE

Non !

REINIÉ

Sus toun coui blanc, bello paloumbo,
Laisso-me dounc
Coume l'alén pur de la coumbo
Faire un poutoun.

NENIO

Noun !

REINIÉ

Sus toun front blous que rên treboulo
Laisso-me dounc,
Dôu têmes qu'en iéu l'amour gingoulo,
Faire un poutoun.

NENIO

Noun !

REINIÉ

Sus tis iue, qu'an de rai de flamo,
Laisso-me dounc,
Dôu founs dôu cor, dôu founs de l'amo,
Faire un poutoun.

NENIO

Noun !

REINIÉ

Sus ta fino cabeladuro
Laisso-me dounc
Apasima mi blessaduro,
Faire un poutonn.

NENIO

Noun !

RENÉ

Sur ton cou blanc, belle colombe !
Laisse-moi donc,
Ainsi que l'air pur de la vallée,
Prendre un baiser.

VIRGINIE

Non !

RENÉ

Sur ton front serein que rien ne trouble,
Laisse-moi donc,
Pendant qu'en moi l'amour gronde,
Prendre un baiser.

VIRGINIE

Non !

RENÉ

Sur tes yeux aux rayons de flamme,
Laisse-moi donc,
Du fond du cœur, du fond de l'âme,
Prendre un baiser.

VIRGINIE

Non !

RENÉ

Sur ta fine chevelure,
Laisse-moi donc,
Pour apaiser ma souffrance,
Prendre un baiser.

VIRGINIE

Non !

REINIÉ

Ah ! laissez-me, bello Nineto,
Laissez-me dounc,
Pioussamen, sus ta maneto,
Faire un poutoun.

NENIO

Noun !

REINIÉ

E bèn ! sus un ple de ta raubo
Laissez-me dounc,
Trebla coume un enfant que raubo,
Faire un poutoun.

NENIO

Noun !

REINIÉ

Alor, alor, laissez-me, femo !
Laissez-me dounc
Bagna ti pèd de mi lagremo,
E d'à-geinoun !

Toumbo à geinoun.

NENIO

Noun ! noun ! rèn de tout acò. Vous ai acourda de
me tuteja, es adeja poulit ; vole resta ounesto. Parlas
mai en vers, se voulès. Parlas mai en vers.

REINIÉ, *encaro à geinoun.*

Treboulanto e fièro Nenio,
Que me rebutes chasque jour,
Empures plus de ta belour
Lou fiò qu'abraso ma frechiho !

RENÉ

Ah ! laisse-moi, belle Ninette !
Laisse-moi donc,
Pieusement sur ta menotte,
Prendre un baiser.

VIRGINIE

Non !

RENÉ

Eh bien ! sur un pli de ta robe
Laisse-moi donc,
Troublé comme un enfant qui « dérobe, »
Prendre un baiser.

VIRGINIE

Non !

RENÉ

Alors, alors, laisse-moi, femme !
Laisse-moi donc,
Arroser tes pieds de mes larmes,
A genoux !

(Il tombe à genoux.)

VIRGINIE

Non ! non ! rien de tout cela. Je vous ai accordé la permission de me tutoyer, c'est assez ; parlez-moi encore en vers, si vous voulez. Parlez-moi en vers,

RENÉ *(toujours à genoux.)*

Troublante et fière Virginie,
Qui me rebutes chaque jour,
N'excite plus par ta beauté
Le feu qui embrase ma poitrine !

Assolo-me. Seco mi ciho,
Me fagues plus versa de plour,
Respond, respond à moun amour
E ressènt-n'en la fernesio !

Se noun, crudèlo, à toun poudé —
Quite à me n'en mordre li det —
Fariéu l'afront d'uno escoumesso...

Mai, dequé dise ? Ai bèu soufri,
T'ame e te vole, o ma divesso !
Car, se t'ai pas, me fau mourir.

NENIO

Me parlès pas de la mort, que i'a rên de plus triste.
Ame mai que m'espliquès l'amour. Esplicas-me
l'amour.

REINIÉ, *en s'aubourant.*

Alor, encantarello ! assèto-te vers iéu,
E lèu-lèu te dirai, en tremoulant, lou miéu.

S'assèton tóuti dous.

REINIÉ

As-ti jamai vist, dins li branco,
Lou soulèu quand entre éli tranco
L'oumbrino que s'estènd sus la fueio en fremin ?
Eh bèn ! parié, l'amour, Nenio,
Escampo en iéu sis armounio ;
Founso, arderous, un tra que briho,
E, vers tu, dóu bonur m'esclairo lou camin.

Peréu, de-jour, de-niue, de-longo
Aquéu rai vers iéu s'esperlongo,
Enchusclant ma cervello, abrant dedins moun cor
La passioun que brulo ma vido,
La remembranço que te crido
E lis envanc que fan seguido
I grand trefoulimen qu'enciton l'estrambord.

Console-moi, sèche mes paupières
Ne me fais plus verser de pleurs.
Réponds, réponds à mon amour
Et ressens-en la frénésie !

Sinon, cruelle, à ton pouvoir, —
Quitte à m'en repentir, —
Je fais l'affront d'un défi...

Mais, que dis-je ? j'ai beau souffrir,
Je t'aime et je te veux, ô ma déesse !
Car, sans toi, il me faut mourir.

VIRGINIE

Ne me parlez pas de la mort, cela est trop triste.
Je préfère que vous m'expliquiez l'amour. Expliquez-
moi l'amour.

RENÉ (*en se relevant.*)

Alors, enchanteresse ! assieds-toi près de moi,
Et sans plus tarder, en tremblant, je te dirai le mien.

(*Ils s'asseyent tous les deux.*)

RENÉ

As-tu jamais vu dans les branches,
Quand le soleil, entre elles, perce
« L'ombrette » qui s'étend sur la feuille en frisson ?
Pareillement, l'amour, Virginie,
Répand en moi ses harmonies,
Lance ardemment un trait qui brille,
Et, vers toi, du bonheur me montre le chemin.

Aussi, le jour, la nuit, sans cesse,
Ce rayon vers toi se prolonge,
Grisant ma cervelle, allumant dans mon cœur
La passion qui brûle ma vie,
La souvenance qui t'appelle
Et les élans qui font cortège
Aux grandes sensations qui excitent l'enthousiasme,

Alor, moun amo, o bello amado,
Dins elo te tèn estremado,
Coume tèn lou relicle un tabernacle sant ;
Alor, pèr iéu, siés uno estello,
Uno fado, uno farfantello ;
Alor toun noum, Nio, martello
Moun pitre boumbissènt que te porge moun sang.

Nenio s'aprocho un pau en trinassant sa cadiero.

Tu que dises que rèn t'esfraio,
N'a-ti jamai, aquelo raio
Que counsumis moun cor, uscla 'n brisoun lou tiéu ?
N'a-ti jamai, sa mourdeduro,
Leissa dins tu 'no blessaduro,
O bèn l'enebriamen qu'empuro
La voulounta, la forço, e que rënd tant sutiéu ?

Nenio s'avanço un pau mai.

Te siés jamai trovado urouso
Dins uno enlusido amourouso,
E n'as-ti pas ploura, quauco fes, de bonur,
En te sentènt, mau-grat tu, presso
D'uno afecioun, d'uno tendresso
Que te parlavon di caresso
D'un bèu jouvènt qu'auriés embrassa de-segur ?

Nenio s'aprocho mai. Li dos cadiero se tocon.

Toun cor es-ti resta de maubre
En ausissènt subre lis aubre
Lou chafaret tant dous que s'escampo di nis ?
As-ti jamai tresana, quouro
As vist aleja li tourtouro,
Que se poutounon à touto ouro,
O bèn quand, dins un brès, un enfantoun te ris ?

As-ti jamai senti la peno
Qu'arrèsto lou sang dins li veno
E que tiro dóu sen un rufe e long souspir,
Se, pèr cas, aviés la cregnènço
De n'atrouva que l'inchaiènço
D'aquéu vers quau, en despaciènço,
Butaves toun amour e tóuti ti desir ?

Alors, mon âme, ô belle aimée,
Dans elle le tient enfermée
Comme tient la relique un tabernacle saint.
Alors, pour moi, tu es une étoile,
Une fée, une vision magique,
Alors ton nom, Virginie, martèle
Mon sein qui palpite et qui t'offre mon sang.

(Virginie s'approche un peu de René en trainant sa chaise.)

Toi qui dis que rien ne t'effraie,
N'a-t-il jamais, ce rayon
Qui consume mon cœur, pénétré un peu le tien ?
N'a-t-il jamais, de sa morsure,
Laisse en toi une blessure,
Ou bien l'enfièvrement qui excite
La volonté, la force et qui rend tant subtil ?

(Virginie s'approche encore en trainant sa chaise.)

Ne t'es-tu jamais trouvée heureuse
Dans une révélation amoureuse,
Et n'as-tu pas pleuré, quelquefois, de bonheur,
En te sentant, malgré toi, prise
D'une affection, d'une tendresse
Qui te parlaient des caresses [détours ?
D'un beau jeune homme que tu aurais embrassé sans

(Virginie s'approche encore. Les deux chaises se touchent.)

Ton cœur est-il resté de marbre
Lorsque tu as entendu, dans les arbres,
Le ramage si doux qui s'échappe des nids ?
N'as-tu jamais tressailli quand
Tu as vu voleter les tourterelles,
Qui se caressent à chaque instant,
Ou bien quand, dans un berceau, un enfant t'a souri ?

N'as-tu jamais senti la peine
Qui glace le sang dans les veines
Et qui tire du sein un âpre et long soupir,
Si, parfois, tu as eu la crainte
De ne trouver que l'indifférence
De celui sur qui, avec passion,
Tu fixais ton amour et tous tes désirs ?

N'as-ti jamai, d'un infidèle,
Senti lou souveni rebelle
Atuba la venjanço e bouta l'amarun
Dedins toun cor, dedins ta vido,
Enterin que, l'amo espoutido
De te saupre franco e trahido,
Lou regrèt, enca dous, te mountavo en plourun

Ah ! digo-me, te lou reclame,
N'as-ti jamai senti lou liame
Qu'encadeno li cor.....

*Enri rintro coume un fouletoun.
Reinié e Nenio s'aubouron sousprés.*

SCENO V

ENRI

Me l'imaginave ! Nenio, me lou vas paga ; fau que
t'estrange. *S'adreissant à Reinié.* E vous, sourtès !

REINIÉ

E vous, avans de menaça li gènt e de ié douna
d'ordre, anas-vous-en à l'escolo ; vous apprendran
que s'intro pas dins lis oustau sènso pica à la porto.

N'as-tu jamais, d'un infidèle
Senti le souvenir rebelle
Allumer la vengeance et porter l'amertume
Dans ton cœur, dans ta vie,
Tandis que l'âme déchirée
De te savoir franche et trahie
Le regret encore doux te montait en pleurs ?

Ah ! dis-moi, je te le réclame,
N'as-tu jamais senti le lien
Qui enchaîne les cœurs.....

*(Henri rentre précipitamment.
René et Virginie se dressent très surpris.)*

SCÈNE V

HENRI

Je m'en doutais ! Virginie, tu vas me *la* payer ; il faut que je t'étrangle. *(S'adressant à René.)* Et vous, sortez !

RENÉ

Et vous, avant de menacer les gens et de leur donner des ordres, allez-vous-en à l'école ; on vous y apprendra qu'on n'entre pas chez quelqu'un sans frapper à la porte.

ENRI

Pardi ! coumprene qu'acò vous a desrenja ; mai n'es pas à vous que n'en vole. Lis ome soun pèr demanda e li femo pèr refusa : es à Madamisello qu'ai afaire.

REINIÉ

A vous entendre, sèmblo que sias dins voste oustau e que Madamisello es vosto femo ?

ENRI

Perfetamen ! L'oustau, emai fugue pas miéu, es coume se l'èro, e la fiho es miéuno en plen. Poudès vous enana.

NENIO

Avès un pau trop la lengo longo. Sabès pas ço que disès, e, d'abord, fasian pas lou mau. N'aviéu jamai vist aquéu Moussu, sabe soulamen pas coume s'apello.....

ENRI, *la coupant.*

Ame bèn que me digues vous ; ansin, à toun comte, es censa que siéu un estrangié, parai ? Mai, ta ruso es courdurado emé de fiéu blanc... Passara pas... Moussu a deja coumprés.

NENIO

N'ai pas besoun d'agué de ruso davans aquéu Moussu, que counèisse pas, vous lou redise ; e lou

HENRI

Parbleu ! je comprends que cela vous dérange, mais ce n'est pas à vous que j'en veux ; les hommes sont pour demander et les femmes pour refuser ; c'est à Mademoiselle que j'ai affaire.

RENÉ

On dirait, à vous entendre, que vous êtes chez vous et que Mademoiselle est votre femme ?

HENRI

Parfaitement ! La maison, quoique n'étant pas à moi, est comme si elle l'était, et la fille m'appartient complètement.

VIRGINIE

Vous allez un peu trop loin. Vous parlez à la légère, et, d'ailleurs, nous ne faisons aucun mal. Je n'avais jamais vu Monsieur, et je ne sais seulement pas comment il s'appelle....

HENRI (*l'interrompant.*)

J'aime bien que tu me dises vous ; ainsi, à ton compte, je suis censément un étranger, n'est-ce pas ? Mais, ta ruse est cousue de fil blanc... Elle ne réussira pas.... Monsieur a déjà compris.

VIRGINIE

Je n'ai pas besoin d'user de ruse devant ce Monsieur, que je ne connais pas, je vous le redis ; et je le prie

pregue de vous dire, éu-meme, ço que fasian. *S'adreissant à Reinié.* Anen ! Moussu, disès la verita, la puro verita.

REINIÉ

La galantarié me fai un devé d'oubeï à Madamisello, e ma counsciènço me forço à dire la verita. Quand sias intra, esplicave à Madamisello li sentimen d'amour qu'ai pèr elo, e, respetuousamen, ié demandave sa man.

ENRI, *encagna.*

Mai ! li cadiero, li cadiero, coume vai que se tocon ?

NENIO, *vitamen.*

Acò 's esta l'asard. Quand Moussu es vengu, ère en trin d'arrenja l'oustau, e aquéli dos cadiero èron plaçado coume soun aro.

ENRI

Enfin ! vai bèn. Alor, d'abord que Moussu es vengu pèr te demanda ta man, ié rèsto plus qu'à s'enana ; car, ta man, dèves saupre que me l'as proumesso, e meme que siés touto miéuno despièi long-tèms.

REINIÉ

Jouvenome ! vous enganas, se cresès qu'oubeïrai à vòstis ordre. Sourtirai d'eici que quand Madamisello me lou coumandara.

de vous expliquer lui-même ce que nous faisons. (*S'adressant à René.*) Allons ! Monsieur, allons, dites la vérité, la pure vérité.

RENÉ

La galanterie me fait un devoir d'obéir à Mademoiselle, et ma conscience m'oblige à dire la vérité. Quand vous êtes entré, j'exposais à Mademoiselle les sentiments d'amour que j'ai pour elle, et, respectueusement, je lui demandais sa main.

HENRI (*irrité.*)

Mais ! les chaises, les chaises, comment se fait-il qu'elles soient côte à côte ?

VIRGINIE (*spontanément.*)

C'est le fait du hasard. Quand Monsieur est venu, j'étais en train d'arranger le salon, et ces deux chaises étaient placées comme elles le sont encore.

HENRI

Enfin ! ça va bien. Mais alors, puisque Monsieur est venu pour te demander ta main, il ne lui reste qu'à s'en aller ; car, tu dois savoir que ta main m'est promise, et que tu es même toute à moi depuis longtemps.

RENÉ

Jeune homme ! vous vous trompez grossièrement, si vous croyez que j'obéirai à vos ordres. Je ne sortirai d'ici que lorsque Mademoiselle me l'ordonnera.

NENIO à Reinié.

Eh, bèn ! alor, Moussu ! vous n'en prègue, e vengué plus.

REINIÉ

Madamisello, vosto darriero resoun es de rèsto. M'envau e vendrai plus ; n'avias pas besoun de me lou dire. Vosto decisioun subito me dis proun ço qu'ai à faire. Mai ! n'ai lou pressentimen... lou malur vous vai amassoula, car sias uno arrusado.

Sort.

SCENO VI

NENIO *auturouso.*

Aro saras countènt, belèu ! Ah ! fau que t'ame coume t'ame pèr supourta tout ço que me fas. Segur, d'aqueste moumen, es l'amour que m'empacho de te metre deforo, car, enfin ! pèr quau me prenes ? Se siéu feblo emé tu, es pèr ço que t'ame, e n'es pas uno resoun pèr me lou reprocha davans lou mounde ; au countràri, devriés te faire un devé de l'escoundre. E piéi, te vos marida 'mé iéu, em' acò me creses capablo

VIRGINIE (*à René.*)

Eh ! bien ! alors, Monsieur, je vous en prie, et ne revenez plus.

RENÉ

Mademoiselle, vos dernières paroles sont de reste. Je m'envais et ne reviendrai plus ; vous n'aviez pas besoin de me le dire. Votre décision subite me dit assez ce que j'ai à faire. Mais ! j'en ai le pressentiment... le malheur va fondre sur vous, car vous êtes une rusée.

Il sort.

SCÈNE VI

VIRGINIE (*hautaine.*)

Tu seras content, maintenant. Ah ! il faut t'aimer comme je t'aime pour supporter tout ce que tu me fais. Bien sûr, en ce moment, c'est l'amour qui m'empêche de te mettre à la porte, car, enfin ! pour qui me prends-tu ? Si je suis faible pour toi, ce n'est pas une raison pour me le reprocher devant le monde ; tu devrais, au contraire, te faire un devoir de le cacher. Et puis, tu veux m'épouser, me croyant capable de me donner au premier venu ? Si tu m'aimais comme je

de me douna à tout paure venènt ? Se m'amaves coume t'ame, auriés mai de counfianço en iéu. Regardo se te demande ço que fas quand siés pas eici. Te crese ounèste, iéu, e acò me sufis. Mai, tu, veses lou mau pertout e m'insultes à prepaus de rèn.

ENRI, *cranamen.*

Siéu un ome e vole que lis acord fugon lis acord. De mai, vese pas lou prejudice que te pode pourta en disènt que siés miéuno e que nous devèn marida, d'abord qu'es verai. Auriéu la tèsto sus lou plot, presto à sauta que lou diriéu quand meme. En que sièr de tartifleja ! l'on dèu èstre franc.

Recounèisse que me siéu troumpa en t'acusant d'èstre.... fouligando em' aquéu Moussu ; dequé vos de mai ? Tout dèu èstre fini aqui, e n'as pas besoun de m'aclapa de ti reproche.

NENIO

S'es fini pèr tu, l'es pas pèr iéu ; car m'ensoucito forço de faugué èstre ta femo, en te vesènt tant jalous ! Me faras rebouli. *Fouigno.*

ENRI *s'aprocho d'elo, l'embrasso, pièi :*

Noun ! ma bello, noun ! te farai pas soufri. Sabes que n'ai pas proun d'iue pèr te vèire. Se siéu un brisoun jalous, es dóumaci que t'ame. E quand meme, dequé te pòu faire, dóu moumen que vos resta

t'aime, tu aurais plus de confiance en moi. Est-ce que je te demande ce que tu fais quand tu n'es pas ici, moi ? Je te crois honnête et cela me suffit. Mais, tu vois le mal partout, toi, et tu m'insultes « à propos de rien. »

HENRI (*crânement.*)

Je suis un homme, et j'entends que les accords soient les accords. Et puis, je ne vois pas le préjudice que je puis te causer en disant que tu es mienne et que nous devons nous marier, puisque c'est la vérité. J'aurais la tête sur le billot, prête à sauter, que je le soutiendrai. A quoi bon tous ces détours ! l'on doit être franc.

Je reconnais que je me suis trompé en [t'accusant d'être trop familière avec ce Monsieur ; que te faut-il de plus ? Tout doit être fini là, et tu n'as pas à m'accabler de tes reproches.

VIRGINIE

Si c'est fini pour toi, ce ne l'est pas pour moi ; car j'apprends fort d'être ta femme en te voyant si jaloux. Tu me rendras la vie dure. (*Elle boude.*)

HENRI (*s'approche d'elle, l'embrasse, puis :*)

Non ! ma belle, non ! je ne te ferai pas souffrir. Tu sais que je n'ai pas assez « d'yeux pour te voir ». Si je suis un peu jaloux, c'est parce que je t'aime. Et quand même, qu'est ce que cela peut bien te faire, du mo-

ounèsto ? Es que l'òli vèn pas toujours au dessus ?
En s'assetant sus uno di cadiero acoublado. An ! vène ! vai !
vène t'assetta 'qui contro iéu (*en ié fasènt vèire l'autro
cadiero*), que faguen la pas, que te fague quàuqui bon
poutoun, que te mange li gauto ! *Nenio se vèn asseta sus
si geinoun.* Ansin ! siés bravo. Aqui ! i'a de goust.
L'embrasso. Ah ! que siés bello ! Oh ! que t'amé !

NENIO, *en l'embrassant à soun tour.*

E iéu ! es pèr rire ?

ENRI

Es egau ! m'as fa 'no bello pòu, quand t'ai visto
assetado tant proche d'aquelo espèci de cambo fino !

NENIO, *lou coupant.*

Ié revènes ? Mai, s'ères pas un buto-rodo, coum-
prendriés pas que, quand i'a quaucarèn, n'es pas
besoun de dos cadiero ? Regardo, s'emé tu, n'i'a pas
uno de rèsto ?

ENRI

Si ! si ! as resoun. Embrassen-nous, vai ! e'm'acò,
bello finido. *S'embrasson loungamen.*



ment que tu veux rester honnête ? Est-ce que la « bonne huile ne surnage pas toujours ? » (*En s'asseyant sur une des chaises accouplées.*) Allons ! viens ! viens t'asseoir là, près de moi (*en lui montrant la chaise*), que nous fassions la paix, que je te fasse quelques baisers, que je te mange les joues. (*Virginie vient s'asseoir sur ses genoux.*) Ainsi, tu es brave ! Là ! il y a du plaisir. (*Ils s'embrassent.*) Ah ! que tu es belle ! Oh ! que je t'aime !

VIRGINIE (*en l'embrassant à son tour.*)

Et moi ! est-ce pour rire ?

HENRI

C'est égal ! j'ai éprouvé beaucoup de peine quand je t'ai vue assise si près de ce gommeux !

VIRGINIE (*l'interrompant.*)

Tu y reviens ? Mais si tu n'étais pas un butor, ne comprendrais tu pas que lorsqu'il y a « quelque chose » on n'a pas besoin de deux chaises ? Vois donc si, avec toi, il n'y en a pas une de reste ?

HENRI

En effet ! en effet ! tu as raison. Embrassons-nous bien fort, va ! et n'en parlons plus. (*Ils s'embrassent longuement.*)

~~~~~

SCENO VII

---

*Clemènço intro bruscamen. Trovo li calignaire embrassa, Nenio toujours assetado sus li geinoun d'Enri. Aquèsti se drèisson vite, treboula e amudi.*

CLEMÈNÇO, *espantado.*

E, bèn ! vous assegnore que se m'ère imaginado uno causo ansin, riscave pas d'intra !

ENRI, *la coupant.*

S'avias pica ! Sias intrado coume un bartavèu.

CLEMÈNÇO

Perdoun, Moussu ! ai pica, e parèis que m'avès pas entendudo. E'm'acò, en me vesènt à la porto, uno vesino es vengudo, a dubert elo-memo e m'a poussado dedins, en me disènt : « Madamisello Nenio es souleto, poudès intra. » Aro, vese que vous an vougu faire uno marrido farço, mai n'es pas iéu qu'ai tort.

SCÈNE VII

---

*(Clémence entre brusquement. Elle trouve les amoureux embrassés, Virginie toujours assise sur les genoux d'Henri. Ceux-ci se dressent rapidement, décontenancés et muets.)*

CLÉMENCE *(au comble de l'étonnement.)*

Eh ! bien, je vous assure que si j'avais pu prévoir une chose pareille, je ne serais pas entrée.

HENRI *(impatient et en colère.)*

Si vous aviez frappé ! Vous êtes entrée comme une étourdie.

CLÉMENCE

Pardon, Monsieur ! j'ai frappé, et il paraît que vous ne l'avez pas entendu. Entre temps, en me voyant à la porte, une voisine est venue, a ouvert elle-même et m'a poussée dedans, en me disant : « Mademoiselle Virginie est seule, vous pouvez entrer. » Maintenant, je vois qu'on a voulu vous faire une mauvaise plaisanterie, mais ce n'est pas moi qui ai tort.

ENRI

Vese quau es que nous a fa lou tour ; mai, lou poutara pas en paradis. Que li femo dóu quartié se téngeon sus si gardo : auriéu lèu clavela li marridi lengo. D'abord, Nenio sara ma femo, la prendrai. E vous, dequé voulès ? La damo es deforo e vèn pas de dous jour. Repassarés...

CLEMÊNÇO, *s'adreissant à Nenio.*

Madamisello, es pèr vous que veniéu.

NENIO, *tastejant, pièi afrountado :*

Devès pas agué grand causo à faire emé iéu, vous counèisse pas.

CLEMÊNÇO, *coume picado au viéu.*

Ha ! me counèissès pas ? me counèissès pas ? E bèn ! *S'arrèsto, reflexis uno segoundo, pièi :* Eh ! bèn, emai iéu, counèisse pas... Mai, se Moussu vòu sourti un moumen, vous dirai ço que siéu vengudo faire.

NENIO, *à-n-Enri.*

Alor, Moussu Enri, fugués proun bon pèr nous leissa souleto.

HENRI

Je devine qui nous a fait le tour ; mais, elle ne le portera pas en paradis. Que les femmes du quartier se tiennent sur leurs gardes ; j'aurai vite cloué les mauvaises langues. D'abord, Virginie sera ma femme, je l'épouserai. Et vous, qu'est ce que vous voulez ? Madame est dehors et ne revient pas de deux jours. Vous repasserez...

CLÉMENCE (*s'adressant à Virginie.*)

Mademoiselle, c'est pour vous que je venais.

VIRGINIE (*un peu décontenancée, puis, effrontée :*)

Vous ne devez pas avoir grand'chose à faire avec moi ; je ne vous connais même pas.

CLÉMENCE (*comme piquée au vif.*)

Ah ! vous ne me connaissez pas ? vous.... ne me.... connaissez pas ? Eh bien ! (*Elle s'arrête, réfléchit une seconde, puis :*) Eh bien ! ni moi non plus, je ne vous connais pas.... Mais, si Monsieur peut sortir un instant, je vous dirai ce qui m'amène.

VIRGINIE (*à Henri.*)

Alors, Monsieur Henri, soyez assez bon pour nous laisser seules.

ENRI, *en sourtènt.*

Acò 's acò ! acò 's acò ! Digo toujours « vous » emai « moussu » ; ansin, de segur, aquelo femo n'aura rèn vist ni rèn coumprés. Quand me parlas, pamens ! quand me parlas !...

*Sort.*

---

SCENO VIII

---

NENIO, *emé precaucioun.*

Quand vous ai di que vous counaissiéu pas, es qu'ai agu pòu que me parlessias de la pichoto davans éu.

CLEMÊNÇO

Me cresès bèn pau avisado ! Auriéu jamai fa 'quelo. Vesès que l'ai coumprés. Li femo, fau agué proun d'arruso pèr nous manteni. Sarian poulió !

Alor, vous anas marida lèu-lèu, à ço que vese ? Farés bèn, anas, farés bèn .. Aquéu jouvenome a bon èr que-noun-sai. Se vesès que posque vous rèndre urouso, prenès-lou... Sèmblo un gènt de mestié... Dequé fai ?

HENRI (*en se retirant.*)

C'est cela ! c'est cela ! Dis-moi toujours « vous » et « Monsieur » ; par ce moyen, sûrement, cette femme n'aura rien vu ni rien compris. Ce que c'est, pourtant ! ce que c'est que l'habitude de la manigance !...

(*Il sort.*)

---

SCÈNE VIII

---

VIRGINIE (*avec précaution.*)

Quand je vous ai dit que je vous ne connaissais pas, c'est que j'ai eu peur que vous me parliez de la petite devant lui.

CLÉMENCE

Vous me croyez bien peu avisée ! Je n'aurais jamais fait celle-là. Vous voyez que je l'ai compris. Les femmes, il nous faut avoir assez de ruse pour nous soutenir. Nous serions « jolies ! »

Alors, vous allez donc bientôt vous marier, à ce que je vois ? Vous faites bien, allez ! vous faites bien.... Ce jeune homme a tout à fait bonne façon. Si vous voyez qu'il puisse vous rendre heureuse, prenez le.. . Il a l'air d'un artisan.... Que fait-il ?

NENIO

Es perruquié.

CLEMÊNÇO

Es perruquié ? Sarés uno damo. Prenès-lou, anas !  
se vous vòu.

NENIO

Oh ! pèr acò, es segur. S'aviéu vougu, sarian deja  
marida ; mai, se 'n moumen o l'autre, venié à saupre  
ço que se passo, dequé ié diriéu ? Ço que ! i'ai tout  
escoundu.

CLEMÊNÇO

Saupra jamai rèn. Nàutri, d'abord, saren mut.  
Moussu Anfos n'a mai de pèr dous an, avans d'agué  
fini soun service, e, quau saup ? quand sara de re-  
tour, se vous voudra 'ncaro ? Sarié belèu bèn countènt  
qu'anèsse ansin. Pèr la pichoto, fau pas vous n'in-  
quieta ; nàutri la gardaren, demandan pas miés.  
Adounc, s'avès l'òucasioun de vous bèn plaça, fasès-  
lou, anas ! fasès lou.

NENIO

Mai, cresès pas qu'Anfos, se l'asard me voulié bèn,  
en ié fasènt aquéu tour, me faguèsse quauque trin de  
malur ? Iéu crese, vesès, que tèn à iéu, e que, se  
l'esperave, me prenguèsse : tambèn, siéu foço coum-  
batudo.

VIRGINIE

Il est perruquier.

CLÉMENTCE

Il est perruquier ? Vous serez une dame. Epousez-le, allez ! s'il vous veut.

VIRGINIE

Oh ! quant à ça, c'est sûr. Si j'avais voulu, nous serions déjà mariés ; mais si, un moment ou l'autre, il vient à savoir ce qui se passe, que lui dirai-je ? C'est que ... je lui ai tout caché.

CLÉMENTCE

Il ne saura jamais rien. Nous, d'abord, nous serons muets. Monsieur Alphonse en a pour plus de deux ans avant de finir son service, et, qui sait, quand il sera de retour, s'il vous voudra encore pour femme ? Il serait peut-être bien content de vous trouver mariée. Quant à la petite, il ne faut pas vous en inquiéter ; nous la garderions, nous ne demanderions pas mieux. Ainsi donc, si vous avez l'occasion de vous bien caser, faites-le, allez ! faites-le.

VIRGINIE

Mais, ne croyez-vous pas qu'Alphonse, s'il me voulait bien, en lui jouant un pareil tour, me fit quelque train de malheur ? Je crois, voyez-vous, qu'il tient à moi, et que, si je l'attendais, il m'épouserait : aussi, je suis fort combattue.

CLEMÊNÇO

Moun Diéu ! dise pas lou countrâri ; sias engajado di dcus coustat. Mai, aro qu'avès fa lou pas emé lou perruquié, fariéu avans em' éu... Ço que, n'a pas l'èr de lou prendre pèr rire, tambèn. Pièi, vau mai teni que d'espera.

NENIO

Acò ! 's segur, e me lou dise proun souvènt.

CLEMÊNÇO

E coume diable avès fa la couneissènço d'aquéu garçoun ? A l'èr fôu de vous.

NENIO

Acò 's vengu tout soulet. Travaio aqui, à coustat de l'oustau, m'a visto passa souvènt, s'es mes à me courre après, m'a secutado, e'm'acò, un jour que Madamo èro deforo, venguè eici, e m'óublidère. Despièi, siéu plus mestresso de iéu ; Diéu garde que ié resistèsse ! Pièi, pèr vous tout dire, me desplais pas. Es foço divertissènt, a 'n caratère risible qu'es pas de crèire, e coumprene qu'ai un feble pèr éu.

Es verai, pamens, que, de fes, me sènté un cou-doun sus l'estouma en pensant à-n-Anfos. Mai, que voulès ? lou pode plus vèire. Pièi, me dise qu'es soudard, que belèu se gèino pas pèr iéu, e'm'acò, me sènté miés e m'atrove quasimen escusado. Dirias pas coume iéu ?

CLÉMENCE

Mon Dieu ! je ne dis pas le contraire ; vous êtes engagée des deux côtés. Mais, puisque vous avez fait le pas avec le perruquier, à votre place, j'irais de l'avant avec lui... C'est qu'il n'a pas l'air de le prendre pour rire, non plus. Puis, il vaut mieux tenir qu'attendre.

VIRGINIE

Cela est certain, et je me le dis bien souvent.

CLÉMENCE

Et comment diable avez-vous fait la connaissance de ce jeune homme ? Il paraît fou de vous.

VIRGINIE

Cela est venu tout seul. Il travaille là, à côté de la maison. Il m'a vue passer souvent, s'est mis à me poursuivre, m'a sollicitée, et, un jour où Madame était en voyage, il vint ici et je lui cédaï. Depuis, je ne suis plus maîtresse de moi. Si je lui résistais, il ferait un scandale. Puis, à vrai dire, il ne me déplait pas. Il est très divertissant, il a un caractère gai, comme on ne peut plus, et j'avoue que j'ai une certaine inclination pour lui.

Il est vrai, pourtant, que je me sens parfois un poids sur le cœur en pensant à Alphonse. Mais, que voulez vous ? il est loin ; je ne puis plus le voir. Puis, je me dis qu'il est soldat ; que, sans doute, il ne se gêne pas à cause de moi, et voilà que je me sens moins coupable et que je me trouve, en quelque sorte, excusée. Qu'en dites-vous ?

CLEMÊNÇO

Acò es un afaire que regardo que vous. Devès saupre miés que degun ço que se passo dins vous, e se lou coudoun qu'avès sus l'estouma vous peso trop pèr èstre urouso, farès de voste miés....

Siéu vengudo pèr vous dire que Tetino es un pau malauto. Voudriéu pas, s'arribavo quaucarèn, que me pousquessias faire lou reproche de pas vous agué avertido. Alor, d'abord que Madamo es deforo, escapas-vous uno jouncho ; venès deman matin.

NENIO

Es-ti malauto pèr mourir ? Dequ' a ? Quau la gardo ?

CLEMÊNÇO

Oh ! n'es pas malauto, malauto .. Crese qu'acò sara rèn : dèu agué quauque mau de vèntre. Mai ! pamens, me farié plesi que venguessias ! Es Francés que la gardo e se dèu languir qu'arribe. M'envau lèu.

NENIO

Farai tout moun poussible pèr i'ana deman matin ; vous pourtarai un pau de linge que rabaiarai pèr aqui, que me sièr plus ; mai... de sòu... emé la meiouro voulounta...

CLEMÊNÇO, *la coupant.*

Vous n'en demande ges, emai n'avès pas besoun de rèn adurre. La pichoto n'a besoun de rèn e vous de-

CLÉMENCE

Ceci est une affaire qui ne regarde que vous. Vous devez savoir, mieux que personne, ce qui se passe dans votre conscience et si l'oppression que vous avez au cœur peut vous empêcher d'être heureuse, faites de votre mieux.....

Je suis venue pour vous dire que « Titine » est un peu malade. Je ne voudrais pas, s'il arrivait quelque chose, que vous puissiez me faire le reproche de ne pas vous en avoir avertie. Ainsi donc, puisque Madame est absente, échappez-vous quelques heures ; venez demain matin.

VIRGINIE

Est-elle malade à mourir ? Qu'a-t-elle ? Qui la garde ?

CLÉMENCE

Oh ! elle n'est pas malade, malade... Je crois que cela ne sera rien ; elle doit avoir quelque « colique ». Mais, pourtant, vous me feriez plaisir en venant ! C'est François qui la garde, et il doit lui tarder. Je m'en vais vite.

VIRGINIE

Je ferai tout mon possible pour y aller demain matin ; je vous porterai un peu de linge, que je chercherai par là, et qui ne m'est pas indispensable ; mais... quant à de l'argent... avec la meilleure volonté...

CLÉMENCE (*l'interrompant.*)

Je ne vous en demande point, et vous n'avez nullement besoin d'apporter quoi que ce soit. La petite n'a

mande rên ; lou tout es que pousquen la sauva. Acò nous sufis ! Alor, venès deman matin ; iéu, m'envau tout d'un tèms. Adessias ! *S'envai.*

NENIO *en l'acoumpagnant à la porto.*

Es entendu. Adessias, Clemènço !



SCENO IX



NENIO *se parlant à-n-elo.*

Creiriéu, quasimen, qu'acquéu Reinié es masc, e qu'es éu que m'a jita lou marrit sort ! N'en pode plus... La tèssto me peto... Au-jour-d'uei, pèr eisèmple, se n'en passo que tubon ! E... n'es pas lou tout : coume farai pèr ana eila deman matin ? Enri es fourça de saupre que manque d'eici ? Dequé me ié fau dire pèr que coumpregue rên ? Quénti varai ! quénti varai ! ! E la letro que me fau manda 'n-Anfos, que ié pensave plus ! Es que... s'ai óublida de la faire aièr, faudrié pas óublida de la manda au-jour-d'uei. Enfin, vau sourti, la pourtarai. Quéntis escaufèstre ! E pamens, reflècioun facho, siéu encaro bèn urouso : poudié m'arriba

besoin de rien, et je ne vous demande rien. Le tout est que nous la sauvions, cela nous suffit. Or, venez donc demain matin ; moi, je pars tout de suite. (*Elle sort.*)

VIRGINIE (*en l'accompagnant à la porte.*)

C'est entendu. A revoir, Clémence !

---

SCÈNE IX

---

VIRGINIE (*se parlant à elle-même.*)

Je croirais, presque, que ce René est sorcier et que c'est lui qui m'a « jeté un mauvais sort ! » Je n'en puis plus... ma tête éclate !... Aujourd'hui, par exemple, il s'en passe de fortes ! Et... ce n'est pas fini : comment ferai-je pour aller là-bas demain matin ? Henri est forcé de savoir que je sors... Que faut-il que je lui dise pour qu'il ne soupçonne rien ? Quels troubles ! quels troubles ! Et la lettre qu'il me faut envoyer à Alphonse, si j'allais encore l'oublier ! Il me faut y penser... Si j'ai oublié hier de la faire partir, je ne veux pas manquer aujourd'hui. Enfin ! je vais sortir et je la porterai à la poste. Quelle fâcheuse aventure ! Et pourtant, en y réfléchissant, je suis encore bien heureuse : il pouvait m'arriver pis. Si Clémence n'avait pas compris le « coup de temps », il se serait produit une scène épouvantable. Mais, comme elle le dit si bien :

pire... Se Clemènço aguèsse pas coumprés lou cop de tèms, se sarié passa quaucarèn ! Mai .. coume dis : li femo soun rusado, e, en se mantenènt, quand n'en vendrian pas, d'ome ? Oh ! pièi, ma fisto ! que sièr de se n'en faire ! S'arribavo quaucarèn, lis auriéu lèu manda tóutis en l'èr. Siéu libro, ié dève rèn, m'an jamai nourri, aurién lèu fini emé iéu.



## SCENO X

ENRI *rintro, e un pau encagna.*

Siés touto desvariado ! Dequé se passo ? quau es aquelo femo ? Veguen tout eiçò !

NENIO

Pardi ! Emé li tour que me fas, faudrié èstre cointènto ? Mancarié plus, aro qu'as fa bugado sus bugado, que m'atrouvèsses tort ! Coume es tant brave de s'entèndre dire davans lou mounde tout ço que m'as di ? N'i'aurié pèr crèire. à la fin, que cerques à me gara ma reputacioun. Partes coume un barrau destapa, em' acò, sènso saupre ni quant vau ni quant costo,

les femmes sont rusées, et, en se soutenant entre elles, combien ne vendraient-elles pas d'hommes ? Oh ! puis, ma foi ! à quoi bon tant s'inquiéter ? S'il arrive quelque chose, je « les » aurai vite expédiés. Je suis libre, après tout. Je ne leur dois rien. Ils ne m'ont jamais nourrie ; ils auraient vite fini avec moi.

---

SCÈNE X

---

HENRI (*rentre, et, un peu nerveux.*)

Tu es toute bouleversée ! Que se passe-t-il ? qui est cette femme ? Voyons tout cela.

VIRGINIE

Parbleu ! Avec les tours que tu me joues, il faudrait encore être contente ? Il ne manquerait plus, après que tu as fait gaffes sur gaffes, que de vouloir que ce soit moi qui ai tort ! Comme il est si agréable de s'entendre dire devant le monde tout ce que tu m'as dit ? Je finirai par croire, à la fin, que tu cherches à ternir ma réputation. Tu pars comme un tonneau débondé, et, sans réfléchir aux conséquences, zou ! tu répètes à qui veut l'entendre, que je suis ta maîtresse ; à tel

zou ! dises en tóuti que siéu ta mestresso, talamen que l'ai pas pou scu nega à-n-aquelo fiho (e me n'a di quatre). Aro, siéu dins un pou lit drap, que?... aro, vaqui lou quartié que lenguejo. Dins quàuqui jour, Madamo saupra tout, m'enmandara, e'm'acò, me vendras vèire, se me fau ana liuen d'eici ! Mai sara bèn fa pèr tu, l'auras bèn amerita. S'es pou ssible de pas mai agué de sèn ; s'es pou ssible ! Se 'ncaro ères soulet à n'en soufri...

ENRI, *l'embrassant.*

Anen ! anen ! ma bello Nenio, lou prengues pas ansin, d'abord que te vole, lou sabes, d'abord que nous maridaren quand voudras. Dequ'as à faire dóu mounde ? Lou tout es que fuguen ami nous-àutri dous ; acò's lou mai.

NENIO

Te fai bon dire, à tu ? Mai, iéu, pèncse que se Madamo m'enmandavo, me faudrié cerca uno outro plaço ; urousamèn que, belèu, n'atrouvariéu uno. L'asard fai qu'aquelo fiho — qu'es uno servicialo coume iéu — es vengudo pèr me parla d'un oustau mounte gagnariéu mai ; soulamen, la damo voudrié que i'anèsse tout-d'un-tèms. Parèis que i'an parla de iéu. Alor, se te fasié rèn, i'anariéu deman matin ; veiriéu un pau ço que me dis, e segound coume me parlarié, ié tendriéu lou bè dins l'aigo enjusquo que fuguèsse fourçado de quita d'eici. Aurian toujours uno visto d'aquéu coustat en cas de quaucarèn.

point que je n'ai pas pu le nier à cette fille (et elle m'en a dit quatre). Maintenant, je suis dans de jolis draps, hein?... maintenant, voilà le quartier en éveil. Dans quelques jours, Madame saura tout, me chassera, et alors, s'il faut que je m'en aille loin d'ici, tu viendras me voir ! Mais ce sera bien fait pour toi, tu l'auras bien mérité. S'il est possible de n'avoir pas plus de bon sens ; si c'est possible ! Si, encore, tu étais le seul à en souffrir...

HENRI (*l'embrassant.*)

Allons ! allons ! ma belle Virginie, ne le prends pas sur ce ton, puisque je veux t'épouser, tu le sais ; puisque nous nous marierons quand tu voudras. Qu'as-tu à faire du monde ? Pourvu que nous soyons d'accord tous deux, c'est l'essentiel.

VIRGINIE

Tu en parles à ton aise, toi ? Mais je pense, moi, que si Madame me renvoyait, il me faudrait chercher une autre place ; heureusement peut-être en trouverai-je une. Le hasard fait que cette fille — qui est une servante, comme moi, — est venue pour me parler d'une maison où j'aurais de meilleurs gages qu'ici ; seulement, la dame veut que j'y aille tout de suite. Il paraît qu'on lui a parlé de moi. Alors, si cela ne te contrariait pas, j'irais demain matin, je verrais ce qu'elle me dirait, et, suivant ses propositions, je lui tiendrais le « bec dans l'eau » jusqu'à ce que je sois forcée de quitter d'ici. Nous aurions toujours une « vue » de ce côté en cas de malheur.

ENRI

Ah ! sabe que fau pas ana après tu. As une bono idèio ; vai toujours vèire. Riscan rèn... Mai ! ve, me fougnes plus. *En ié prenènt la taio.* Oh ! que siés bello ! me fas parpeleja ; t'ame à la foulié.

NENIO, *doucinouso.*

E iéu ! *S'embrasson.*

LOU RIDÈU TOUMBO.

---

FIN DE L'ATE TRESEN.

HENRI

Ah ! je sais qu'il ne faut pas aller après toi. Va toujours voir. Nous ne risquons rien. Mais ! vois, ne me boude plus (*En lui prenant la taille.*) Oh ! que tu es belle ! Tu m'éblouis ! Je t'aime à la folie.

VIRGINIE (*douceuse.*)

Et moi ! (*Ils s'embrassent.*)

LE RIDEAU TOMBE.

---

FIN DU TROISIÈME ACTE

ATE QUATREN

---

*La sceno coume au segound ate. — Anfos es asseta  
souto la touno. — Francés es dre davans éu.*

---

SCENO I

---

FRANCÉS

Iéu, me sèmblo, Moussu Anfos, que lou prenès trop au pire. Anen ! fugués mai resoulu. Aièr au sero, quand Clemènço vous aguè tout di, coumpreniéu vosto tristesso ; mai aro qu'avès agu touto la niue pèr reflechi, devrias meme plus pensa à n-elo ; n'en vau pas la peno. Iéu vous counseie de pas l'espera (d'abord quau saup se vendra ?) e de parti tout d'un-tèms. Arribarias encaro proun lèu au quartié pèr pas

## ACTE QUATRIÈME

---

*La scène comme au second acte. — Alphonse est assis sous la tonnelle ; François est debout, à côté de lui.*

---

### SCÈNE I

---

FRANÇOIS

Il me semble, Monsieur Alphonse, que vous vous chagrinez trop. Allons ! soyez plus résolu. Hier au soir, lorsque Clémence vous eut tout dit, je comprenais votre tristesse ; mais, à présent, que vous avez eu toute la nuit pour réfléchir, vous devriez même ne plus penser à cette fille ; elle n'en vaut pas la peine. Je vous conseille de ne pas l'attendre et de partir tout de suite. D'abord, qui sait si elle viendra ? Vous arriveriez encore assez tôt au quartier pour ne pas être porté comme déserteur. Pensez bien à cela, je vous le

èstre pourta coume desertour. Pensas bèn à-n-acò !  
Vous parle dins voste interès ... Aro, vous laisse ! Me  
fau ana planta quàuqui pesseguié, mai vendrai lèu.

ANFOS

Sabe que me parlas bèn, mai tout acò n'intro pas  
dins ma tèsto. Iéu vole l'entèndre, coste que coste,  
car la causo es talamen abouminablo, que me sèmblo  
impoussiblo.

FRANCÉS

Enfin ! veirés....

*S'envai.*

~~~~~

SCENO II

—

ANFOS à Clemènço, qu'es dins la granjo.

Clemènço, venès me dire encaro un cop coume li
trouverias e ço que se passè. Avès-ti bèn vist, bèn
coumprés ? Me sèmblo, de mai en mai, que vous sias
troumpado. La niue a fa naisse de doute dins iéu. Me
fau d'àutris esclargiduro.

~~~~~

dis dans votre intérêt. Maintenant, je vous laisse. Il me faut aller planter quelques pêchers, mais, je serai vite de retour.

ALPHONSE

Je sais que vous me donnez de bons conseils, mais ils n'entrent pas dans ma tête. Je veux l'attendre, coûte que coûte, car la chose est tellement abominable qu'elle me paraît impossible.

FRANÇOIS

Enfin, vous verrez.

*(Il s'éloigne.)*



SCÈNE II



ALPHONSE *(à Clémence qui est dans la grange.)*

Clémence ? venez me dire encore une fois comment vous les avez trouvés, hier, et ce qui se passa. Avez-vous bien vu ? bien compris ? Il me semble de plus en plus que vous vous êtes trompée. La nuit a fait naître des doutes en moi. Il me faut d'autres éclaircissements.



SCENO III

---

CLEMÊNÇO, *que s'es avançado.*

Vous lou diriéu cènt cop, que cènt cop vous diriéu la memo causo. Nenio vous a troumpa, vous troumpo, e acò 's ansin, bèn ansin.

ANFOS

Ah ! Clemênço, anés pas tant vite, agués pieta de iéu. Disès-me, emai lou cresegués vertadié, que vous sèmblo ansin, que cresès pas de vous èstre troumpado ; mai, me l'afourtigués pas d'aquelo maniero... Me fasès trop soufri.

CLEMÊNÇO

Que Diéu fague que vèngue, car, tout aro, vese que creirias que l'ai enventa. S'aviéu cresegu que fuguessias tant sensible, auriéu belèu pas fa ço que faguère.

ANFOS

Ah ! se l'aguessias tout di, sariéu belèu pas tant malurous.

SCÈNE III

---

CLÉMENCE, (*qui s'est avancée.*)

Je vous le dirais cent fois, que cent fois je vous répéterais la même chose. Virginie vous a trompé, vous trompe, et cela est ainsi, bien ainsi.

ALPHONSE

Ah ! Clémence, soyez plus prudente. Ayez pitié de moi. Dites-moi, quoique vous en soyez certaine, que cela vous *semble* ainsi, que vous ne croyez pas vous être trompée ; mais ne me l'affirmez pas de cette façon ; vous me faites trop souffrir.

CLÉMENCE

Que Dieu fasse quelle vienne, car tout à l'heure je vois que vous croirez que j'ai inventé mon récit. Si j'avais cru que vous fussiez si sensible, je n'aurais peut-être pas fait tout ce que je fis.

ALPHONSE

Ah ! si vous lui aviez tout dit, je serais, sans doute, moins malheureux.

CLEMÊNÇO, *coume pougnegudo.*

Mai quau sarié 'sta la crestiano de femo qu' en vesènt ço que veguère, sarié anado debana, tout-d'un-tèms, à-n aquelo perdudo, ço que venias de faire pèr elo ? Cresès dounc que vous vole faire la man pèr vous ajuda nega ? D'abord, vouguère pas ié douna 'quelo satisfacioun, — se l'amerito pas. E pièi, en estènt la malurouso qu'es, quau saup se vous sarié pas anado denuncia ? Amère mai vira de soun biais, ié faire bava lou mot de Santo Claro, e ié tira un plan pèr la faire veni eici e vous la faire entendre, pèr que n'aguessias ges de doute. Emé li gènt coume acò, li messorgo soun de pan signa, e li plus marrit tour soun encaro trop bon.

ANFOS

E quand vous parlè de iéu, dequé vous diguè ?

CLEMÊNÇO

Diguè que crezié que tenias à n'elo e que la prendrias, se vous esperavo. E pièi, que s'èro pas mariado, amor qu'avié pòu que ié faguessias quauque trin de malur.

ANFOS

Oh ! la couquino ! saup proun qu'es fautiblo. Mai, s'acò es bèn ansin, vesès, quauca"èn me venjara. Sara malurouso !

CLÉMENCE (*comme piquée.*)

Mais quelle aurait été l'honnête femme qui, en voyant ce que je vis, aurait avoué ainsi à cette perdue ce que vous veniez de faire pour elle ? Vous croyez donc que je veux me faire la complice de votre perte ? D'abord, je ne voulus pas lui donner cette satisfaction ; elle ne la mérite pas. Puis, étant la malheureuse qu'elle est, qui sait si elle ne serait pas allée vous dénoncer ? Je préférerais *tourner* de son côté, lui faire baver le « fin mot » et lui tirer un plan pour la faire venir ici et vous la faire entendre afin que vous n'eussiez aucun doute. Avec les gens comme elle, le mensonge est du pain bénit, et les plus mauvais tours sont encore trop bons.

ALPHONSE

Et quand elle vous parlait de moi, qu'en disait-elle ?

CLÉMENCE

Elle dit qu'elle croyait que vous teniez à elle et que vous l'épouseriez si elle vous attendait. Puis, qu'elle ne s'était pas mariée dans la crainte que vous lui fissiez quelque scène de malheur.

ALPHONSE

Ah ! la coquine ! elle sent bien sa faute. Mais si cela est bien ainsi, voyez-vous ! quelque chose me vengera ; elle sera malheureuse.

CLEMÊNÇO

Li femo de sa jaujo, Moussu Anfós, li soun jamai.

ANFOS, *impacient*.

Si ! si ! sara malurouso ; finira pèr ana trinassa sa vidasso sus li camin, escounjurado de la soucieta.

CLEMÊNÇO

Eh bèn ! se 'n-cop n'es aqui, fara encaro si farço emé li trimard e s'acoublara 'm' éli dins li valat.

ANFOS, *aclapa, souffrènt*.

Oh ! Clemênço, que sias crudèlo, e belèu injusto ! Se iéu desparle, se siéu fèu, agués au-mens regrèt de ma peno e tenès-vous de mespresa 'nsin davans iéu uno femo qu'ai amado e qu'ame 'ncaro, ai las ! mai que mis iue....

CLEMÊNÇO

Basto ! se vèn, coume me l'a proumés, veici — coume vous lou diguère aièr — ço que faren. L'esperarai eici ; en l'amusant, l'empacharai d'intra e ié farai estaca soun bout, e'm'acò, crese bèn que debanara soun cabedèu. D'aquéu tèms, vous tendrés darrié la porto, — que leissarès entre badanto, — e ausirés tout. Soulamen, vous lou recoumande, agués de paciènci e de courage, vous fagués pas vèire, e quand coumprendrés qu'anan intra, anas vous en,

CLÉMENCE

Les femmes de sa jauge, M. Alphonse, ne le sont jamais.

ALPHONSE (*impatient.*)

Si ! Si ! elle sera malheureuse ; elle finira par aller traîner sa misère sur les chemins, bannie de la société.

CLÉMENCE

Eh bien ! lorsqu'elle en sera là, elle fera encore ses farces avec les « trimardeurs » et s'accouplera avec eux dans les ruisseaux.

ALPHONSE (*accablé, souffrant.*)

Oh ! Clémence, que vous êtes cruelle, et, peut-être injuste. Si je déraisonne, si je suis fou, ayez au moins pitié de ma douleur et gardez-vous de mépriser ainsi devant moi une femme que j'ai aimée et que j'aime encore, hélas ! plus que mes yeux.

CLÉMENCE

Enfin ! si elle vient ainsi qu'elle me l'a promis, voici — comme je vous l'ai dit hier — ce que nous ferons. Je l'attendrai ici ; en l'amusant, je l'empêcherai d'entrer et j'engagerai la conversation de manière à lui faire dévider tout son peloton. Pendant ce temps, vous vous tiendrez derrière la porte — que vous laisserez entr'ouverte — et vous entendrez tout. Seulement, je vous le recommande, ayez de la patience et du courage ; ne vous montrez pas, et quand vous compren-

plan-plan, dins lou celié. Enterin, tenès-vous dins l'oustau ; sabès que sias pas en règlo e que vous fau pas èstre vist.

ANFOS

Fau pousqué ié resta dins l'oustau ! Me i'estoufe. Vesès pas qu'es pas proun grand pèr caupre ma doulour ?

CLEMÈNÇO

Enfin ! mesfisas-vous ... Iéu, vau muda Tetino.

*Rintro dins l'oustau.*



SCENO IV



ANFOS, *aclapa e se permenant davans la granjo.*

Dèu veni, l'a di, l'a proumés ; adounc, vendra pas ! Quand a menti, rusa, troumpa coume l'a fa, quand a chaucha li sarramen soulenne que me jurè, es que n'a plus ni amour ni sentimen, e ço que dis pòu n'èstre que lou countràri de la verita. Oh ! grando malurouso ! malurouso Nenio ! quau m'aurié di acò ! Es-ti pous-sible ? Iéu, que despièi tres an t'amave tóuti li jour

drez que nous allons entrer, retirez-vous tout doucement dans le cellier. En attendant, tenez-vous dans la maison, vous savez que vous n'êtes pas en règle et qu'il ne vous faut pas être vu.

ALPHONSE

Il faut pouvoir y rester dans la maison ! J'y étouffe. Ne voyez-vous pas qu'elle n'est pas assez grande pour contenir ma douleur ?

CLÉMENCE

Enfin ! méfiez-vous. Moi, je vais emmaillotter Augustine.

(*Elle rentre.*)

---

SCÈNE IV

---

ALPHONSE (*brisé de douleur et se promenant agité devant la grange.*)

Elle doit venir. Elle l'a dit, l'a promis, donc, elle ne viendra pas. Quand elle a menti, rusé, trompé comme elle l'a fait ; quand elle a piétiné les serments solennels qu'elle me fit, c'est qu'elle n'a plus ni amour, ni sentiments, et, ce qu'elle dit, ne peut être que le contraire de la vérité. Oh ! grande malheureuse ! Malheureuse Virginie ! qui m'aurait dit cela ! Est-ce possible ?

que mai, e que t'auriéu amado de mai en mai touto ma vido ! Iéu, que me siéu facha 'mé moun paire pèr tu ! iéu, qu'ai tant soufert, tant ploura d'être liuen de tu ! iéu que m'ère douna a tu cors e amo ! iéu que vesiéu que tu ! que pantaïave que tu ! que coumpreniéu que tu ! Iéu que t'amave enjusquo à l'amiracioun, enjusquo à l'adouracioun ! Iéu, Nenio, iéu, que t'ai amado enjusquo au crime ! Oh ! malurouso, malurouso, se sabiés ço que me fas soufri !

E dire que, aièr, d'aquéstis ouro, ère encaro lou rèi di rèi ; que me cresiéu inmourtau en t'amant, en belant toun amour, ai las ! e qu'au jour-d'uei siéu plus qu'un esclau martirisa pèr toun outrage e bramant la mort.

Aièr encaro, o Nenio ! toun noum, — que ma bouco a mai di de fes que ço que moun pous a batu de cop, — caressavo moun cor deliciosamen, e au jour-d'uei, lou pessugo, lou mastego e l'ensaunousis. Aièr, dins moun souveni, coumtave encaro nòsti milo poutoun, tout en en ressentènt lis ardour devouranto, lou chale paradisen, e iuei, li restituïsse en lagremo de fiò dins la plus couisènto doulour. Aièr, Nenio ! ères encaro l'ange gardian de moun bonur e de ma vido, e iuei, n'en siés plus que lou destrüssi e lou bourrèu. Aièr, Nenio ! aièr, en me cresènt encaro toun ami, ère un ome, e iuei, que vese que te siéu rèn, siéu plus qu'un cadabre. O ! un cadabre, e pamens sènte, soufre, emé tóutis aquéli tourment, lou darrié di suplice, aquéu de faugué te mespresa..... Te mespresa ! tu ! Nenio, tu. .. qu'ères iéu meme ! te mespresa, tu... que m'ères tout. Oh ! Nenio ! Nenio ! lou pode-ti ?

Moi qui, depuis trois ans, t'aimais tous les jours de plus en plus et qui t'aurais aimée de plus en plus toute ma vie ! Moi qui me suis brouillé avec mon père pour toi ! Moi qui ai tant souffert, tant pleuré d'être loin de toi ! Moi qui m'étais donné à toi corps et âme ! Moi qui ne voyais que toi, qui ne rêvais que de toi ! Moi qui t'aimais jusqu'à l'admiration, jusqu'à l'adoration ! Moi, Virginie ! moi, qui t'ai aimée jusqu'au crime ! Oh ! malheureuse, malheureuse, si tu savais ce que tu me fais souffrir...

Et dire qu'hier, à cette heure, j'étais encore le roi des rois ; que je me croyais immortel en t'aimant, en appelant ton amour, hélas ! et qu'aujourd'hui je ne suis plus qu'un esclave martyrisé par ton outrage et bravant la mort.

Hier encore, ô Virginie ! ton nom, — que ma bouche a prononcé plus de fois que mon poulx n'a battu de pulsations, — caressait mon cœur délicieusement, et aujourd'hui il le tenaille, l'écrase et l'ensanglante. Hier, par le souvenir, je comptais encore nos mille baisers, tout en en ressentant les ardeurs dévorantes, le charme *paradisien*, et aujourd'hui je les restitue en larmes de feu dans la plus atroce douleur. Hier, Virginie ! tu étais encore l'ange gardien de mon bonheur et de ma vie, et aujourd'hui tu n'en es plus que la destructrice et le bourreau. Hier, Virginie ! en me croyant encore ton ami, j'étais un homme, et aujourd'hui, en voyant que je ne te suis plus rien, je ne suis plus qu'un cadavre. Oui ! un cadavre. Et pourtant, je sens, je souffre, avec tous ces tourments, le dernier des supplices ; celui de *falloir* te mépriser... Te mépriser ! toi ! Virginie, toi qui étais moi-même !

pode-ti esvaria de iéu la remembranço de tant de trasport indefinissable ? Pode-ti estoufa aquelo afeccion, aquel amour qu'avenavon ma vido ? Pode-ti revira en ahiranço uno amista enracinado enjusquo dins mi mesoulo ? Noun ! lou pode pas. Se ma resoun, se ma fierta me coumandon de t'enjita, moun aveni proutèsto. Se moun amour se revòuto à l'idèio de ta trahisoun, moun cor, plen de tu, se revòuto à l'idèio de t'ahi, e quand toun ingratitude lou matrasso, éu crido que sèmpre t'amo e que vòu pas mourir. Oh ! varai de l'amour, coume sias crudèu ! oh ! resoulucion imprenable, coume costes à moun counsentimen ! E pièi ! vole pas, pode pas crèire, o ma Nenio, que fugues infamo, tu... qu'à mis iue — ères la vertu que me li dounavo tóuti.

Noun ! Nenio, noun ; es iéu que t'insulte en doutant de tu ! Ah ! vène lèu, vai ! vène, e digo-me que m'an troumpa e que siés toujours miéuno. Vène m'esbrihauda de tis iue, e me demandaras s'aquélis iue, ounte li miéu se soun tant miraia de fes, s'aquélis iue, ounte ai vist e revist lou cèu, podon èstre dous pèr un autre que pèr toun Anfos, e se podon moustra à-n-un autre qu'à iéu tóuti si mera-viho. Vène ! me dounaras ta bouco, aquelo bouco tant douço, moute ai tant de fes desartera 'n tresanant mi labro de fiò, e me demandaras s'aquelo bouco poudrié s'aproucha de la bouco d'un autre sènso ferni d'ourrou. Vènè ! me faras vèire toun front, qu'èro blanc e seren, e me demandaras s'aquéu front se sarié pas rougi e frounsi de crento i poutoun d'un autre ome. Vène, me faras vèire ta man, e me

Te mépriser, toi qui m'étais tout ! Oh ! Virginie ! Virginie ! le pourrai-je ! Puis-je chasser de moi la souveraineté de tant de transports indéfinissables ? Puis-je étouffer cette affection, cet amour qui alimentaient ma vie ? Puis-je retourner en haine une amitié enracinée jusque dans mes moelles ? Non ! je ne le puis pas. Si ma raison, si ma fierté commandent de te rejeter, si mon amour se révolte à l'idée de ta trahison, mon cœur, plein de toi, se révolte à l'idée de te haïr, et quand ton ingratitude le torture, lui, crie encore qu'il t'aime et qu'il ne veut pas mourir. Oh ! troubles de l'amour, comme vous êtes cruels ! O résolution terrible, comme tu coûtes à mon consentement !... Mais non ! non ! je ne veux pas, je ne peux pas croire, ô ma Virginie ! que tu sois infâme, toi qui étais, à mes yeux, la vertu qui me donnait toutes les vertus.

Non ! Virginie ! non ! c'est moi qui t'insulte en doutant de toi. Oh ! viens vite, viens ! Viens et dis-moi qu'on m'a trompé et que tu es toujours à moi. Viens m'éblouir de l'éclat de tes yeux, et tu me demanderas si ces yeux, dans lesquels les miens se sont mirés tant de fois, dans lesquels j'ai vu le ciel, peuvent être doux pour un autre et lui montrer toutes leurs merveilles ? Viens ! tu me donneras ta bouche, cette bouche si douce où j'ai tant de fois désaltéré, en tressaillant, mes lèvres de feu, et tu me demanderas si cette bouche pourrait s'approcher d'une autre que la mienne sans frémir d'horreur ? Viens ! tu me montreras ton front, qui était blanc et serein, et tu me demanderas si ce front n'aurait pas rougi, ne se serait froncé de honte aux baisers d'un autre homme. Viens ! tu me feras voir ta main, et tu me demanderas si l'anneau de ma mère,

demandaras se l'anèu de ma maire t'aurié pas brula, coupa lou det pèr s'enana, pulèu que de supourta l'insulto, l'afront de toun infidelita. Vène ! vène ! e me demandaras se noste enfant n'aurié pas l'istint d'escoundre sa fâci dins si man, s'ères coupablo, pulèu que de la leissa s'espandi à toun indigne regard. Vène ! vène ! amigo, e.....

~~~~~  
SCENO V
—————

CLEMÈNÇO, *sus la porto de la granjo.*

Crese que perdès la tèsto, Moussu Anfos ! Que diantre parlas ansin soulet ? Rintras ! vous dise... D'abord, aro, pòu veni d'un moumen à l'autre. Fau pas s'affligi coume acò ! N'en trovarés proun une outro, anas ! N'en manco pas, de fiho.

ANFOS, *que s'es aproucha.*

Amariéu mai reçaupre un bon bacèu que de vous entendre me dire acò ! E toujours me lou disès... Es que l'on amo quand l'on vòu e quau l'on vòu ? L'amour es uno favour requisto, e... pèr aquèu que l'a touto, es desesperant, terrible, de se vèire coundana à l'embandi.

CLEMÈNÇO

Coumprene acò... Mai, en que sièr de la tant regreta, d'abord que disias que tout èro fini.

ne t'aurait pas brûlé, coupé le doigt pour s'en aller de lui-même plutôt que de supporter l'insulte, l'affront de ton infidélité. Viens! Viens, et tu me demanderas si notre enfant n'aurait pas l'instinct de cacher sa face dans ses mains plutôt que de la laisser s'épanouir à ton indigne regard. Viens! Viens, amie! et.....

SCÈNE V

CLÉMENCE (*sur le seuil de la grange.*)

Je crois que vous perdez la tête, M. Alphonse. Que diable dites-vous ainsi, tout seul? Rentrez, vous dis-je! D'abord, maintenant, elle peut venir d'un moment à l'autre. Il ne faut pas s'affliger ainsi. Vous en trouverez une autre, allez! Il n'en manque pas de filles.

ALPHONSE (*qui s'est approché.*)

Je préférerais recevoir un soufflet que de vous entendre me dire cela... et toujours vous me le dites. Est-ce que l'on aime quand on veut et qui on veut? L'amour est une faveur rare, et pour celui qui la possède toute, il est désespérant, terrible, de se voir condamné à la bannir.

CLÉMENCE

Je comprends ça; mais pourquoi la regretter puisque vous disiez que tout était fini?

ANFOS

Eh ! quand amas, amas.... Emé voste resounamen faudrié pas regreta sa maire uno fes morto, alor ? Ço que regrète e que ploure, n'es pas que Nenio elo-memo : regrète que fugue pas ço que la cresièu, e ploure lou bonur que m'a pres.

CLEMÈNÇO

Moussu Anfós, resounas-vous. Sias avugla de-founs ! sias avugla !

ANFOS

Avugle, lou siéu plus, malurousamen ; quand l'ère, ère urous ; e aro que lou siéu plus, vese l'infèr e soufre si tourturo.

CLEMÈNÇO

Dou bon, sias fòu ! Mai acò vous passara. .. Que vèngue !

ANFOS

O ! siéu fòu, siéu fòu d'amour e jamai sarai gari ! Moun cor es ana trop liuen pèr s'entourna, trouvara plus lou camin.

CLEMÈNÇO, *regardant dou coustat de la lèio.*

Ah ! vese veni uno femo, dèu èstre elo. Estremas-vous lèu ; zóu, rintras....

ANFOS, *en s'escafant de soun miés.*

Oh ! Clemènço, esperas. Leissas-me la vèire, que sara belèu lou darrié cop. *Espincho.* Ah ! es bèn elo...

ALPHONSE

Ah ! quand on aime, on aime. Selon votre raisonnement, il ne faudrait pas regretter sa mère une fois morte, alors ? Ce que je regrette et pleure, ce n'est pas Virginie seulement. Je regrette qu'elle ne soit pas ce que je la croyais, et je pleure le bonheur qu'elle m'a pris.

CLÉMENCE

M. Alphonse, raisonnez-vous. Vous êtes aveugle absolument : vous êtes aveugle.

ALPHONSE

Aveugle, je ne le suis plus, malheureusement. Quand je l'étais, j'étais heureux, et maintenant que j'y vois, je souffre les tortures de l'enfer.

CLÉMENCE

Vraiment, vous êtes fou ! mais cela vous passera. Quelle vienne !

ALPHONSE

Oui ! je suis fou. Je suis fou d'amour et je ne serai jamais guéri. Mon cœur est allé trop loin pour revenir en arrière ; il ne trouverait plus le chemin.

CLÉMENCE (*regardant du côté de l'allée.*)

Ah ! je vois venir une femme, ce doit être elle. Rentrez ! zou ! rentrez !

ALPHONSE (*en se dissimulant derrière Clémence.*)

Oh ! Clémence ! attendez. Laissez-moi la voir encore, car ce sera peut-être la dernière fois. (*Il fouille au loin du*

Ah ! Clemènço ! Clemènço ! moun sang se verso ;
tremole, soufre e l'ame... O ! l'ame. Que s'aviéu pas
crento de vous, ié courreiriéu à l'endavans e l'embras-
sariéu. Oh ! ma Nenio ! ma Nenio ! quento esprovo e
quente cop pèr iéu, s'es bèn verai que m'as troumpa...

Rintro e buto la porto.

SCENO VI

CLEMÈNÇO *s'assèto e, fasènt soun debas,*
se parlant à-n-elo :

Anan vèire eiçò ! anan vèire se sara toujours li
voulur que menaran li gendarmo... Ai proun, es
verai, l'estouma que me bat, mai, emé li gènt coume
elo, fau agué li tres péu dóu diable, e lis aurai.

SCENO VII

NENIO, *uno ombriero e un cabas à la man, pareissènt*
à la pouncho de la sebisso, e s'avançant :

Bon-jour, Clemènço !

CLEMÈNÇO, *restant assetado.*

Bon jour, Madamisello Nenio... Sémble qu'avès
caud ?

regard.) Ah ! c'est bien elle... Ah !... Clémence !... Clémence ! mon sang se glace, je souffre et je l'aime... Oh !.. je l'aime au point que si je n'avais pas honte de vous, je me précipiterais à sa rencontre et je la serrerais dans mes bras. O ma Virginie ! ma Virginie !... Quelle épreuve et quel coup pour moi, s'il est bien vrai que tu m'as trompé. *(Il rentre et pousse la porte.)*

~~~~~

SCÈNE VI

—

CLÉMENCE *(s'assoit en tricotant, et, se parlant à elle-même.)*

Nous allons voir. Nous allons voir si ce sera toujours les voleurs qui mèneront les gendarmes. J'ai bien, il est vrai, l'estomac qui bat ; mais, avec les gens comme elle, il faut avoir le toupet du diable et je l'aurai.

~~~~~

SCÈNE VII

—

VIRGINIE *(une ombrelle et un petit cabas à la main, paraît à l'extrémité de la haie, et s'avançant :)*

Bonjour, Clémence !

CLÉMENCE *(demeurant assise.)*

Bonjour, Mademoiselle Virginie ! On dirait que vous avez chaud ?

NENIO

Segur que fai pas fre, subre-tout en marchant. Alor, que fai aquelo pichouno ? Me rasseguas en vous vesènt tant tranquilo.

CLEMÈNÇO

Vai bèn .. N'en sara pas mai. Aièr, en arribant, ié faguère prendre un contro-verme, e'm'acò, fuguè miés. Soulamen, just la vène d'endouimi; es à la chambro e la fau pas reviha. Es aflancado, leissen-la repausa 'n moumen. Assetas-vous un pau. Mountaren tout-aro.

NENIO, *en s'assetant.*

An ! tant-miés ; aièr, m'avias messo dins lou soucit. Alor, la veiren tout aro. Pamens, pode gaire resta, car Madamo arribo aniue, e voudrièu pas m'atrouva deforo.

CLEMÈNÇO

E coume vous sias arrenjado pèr que Moussu Enri sachèsse pas que venias eici ?

NENIO

A prepaus ! avès rèn di à vostre ome, au-mens, de tout aquel afaire d'aièr ?

CLEMÈNÇO

Enfin ! avès pas perdu lou sèn, belèu ; me cresès niaisò ? Vous diguère que lis afaire de femo devien resta entre femo. Ah ! siéu pas d'aquéli que barjacon tout à sis ome.... Coume nous dison tout, éli !

VIRGINIE

Bien sûr, il *fait* chaud, surtout en marchant. Alors, que fait la petite ? Vous me rassurez, à vous voir si tranquille.

CLÉMENCE

Elle va mieux. Ce ne sera pas sérieux. Hier, en rentrant, je lui fis prendre un vermifuge, et voilà qu'elle fut soulagée. Seulement, je viens à peine de l'endormir ; elle est à la chambre et il ne faudrait pas l'éveiller. Elle est affaissée. Laissons la reposer un peu ; asseyez vous un moment, nous monterons tout-à-l'heure.

VIRGINIE (*en s'asseyant.*)

Allons ! tant mieux. Hier, vous m'aviez mise en souci. Alors, nous irons la voir dans quelques instants. Cependant, je ne puis pas rester longuement ici, car Madame arrive ce soir, et je ne voudrais pas être absente.

CLÉMENCE

Et comment vous êtes vous arrangée pour que M. Henri ne sache pas que vous êtes venue ici ?

VIRGINIE

A propos ! Vous n'avez rien dit à votre mari, au moins, de toute cette affaire d'hier ?

CLÉMENCE

Comment donc ! Vous perdez la tête ! Vous me croyez folle ? Je vous ai dit que les affaires de femmes devaient rester entre femmes. Ah ! je ne suis pas de celles qui babillent tout à leur homme ; comme ils nous disent tout, eux !

NENIO

Veici : quouro siguerias partido, venguè mai tout-d'un-tèms, e ié diguère qu'erias la servicialo d'uno damo que vous mandavo pèr saupre se voulièu pas chanja de plaço, que me pagarien bèn, que sarièu encaro plus libro ; e'm'acò, ié faguère coumprendre qu'èro toujours bon d'ana vèire, que i'anarièu au-jour-d'uei matin, e, d'aquétis ouro, me crèi encò d'aquelo damo.

CLEMÊNÇO, *la regardant un pau souto, e....
d'un èr catihous :*

Que sias finocho ! A bèl èstre perruqué, aquéu ; vous fara pas la barbo, parai ? Dins acò, dèu èstre proun alura, emai a foço bon èr ; crese que farias bèn de lou prendre. E pièi, uno fes maridado, sarias libre de tóuti li coustat, liogo que, coume sias, vous dèu falé jouga de-longo is escoundudo ; vosto damo n'es pas toujours deforo. Maridas-vous, anas ; maridas-vous !

NENIO

N'es pas coume se lis erian ? Madamo s'envai souvènt, e, aqui, l'avèn bello !



VIRGINIE

Voici : quand vous fûtes partie, il revint tout de suite, et je lui dis que vous étiez la fille de service d'une dame qui vous envoyait pour me demander si je ne voulais pas changer de *place* ; qu'elle me paierait bien, que je serais plus libre ; je lui fis comprendre qu'il serait toujours bon d'aller voir et que j'irais aujourd'hui matin, de telle sorte qu'à cette heure, il me croit chez cette dame.

CLÉMENCE (*la regardant un peu en dessous et d'un air châtouilleur.*)

Que vous êtes habile ! Il a beau être perruquier ce-lui là, il ne vous fera pas la barbe, hein ? Pourtant, il a l'air déluré et a bien bonne façon ; je crois que vous feriez bien de l'épouser. Une fois mariés, vous seriez libres, tandis que, dans votre situation, il vous doit falloir continuellement jouer à cache-cache. Votre dame n'est pas toujours *dehors* ; mariez-vous, allez ! mariez-vous.

VIRGINIE

Est ce que ce n'est pas comme si nous l'étions ? Madame s'absente souvent, et, là... nous l'avons belle.



SCENO VIII

ANFOS *sort coume un uiau, li poung sarra,
cour vers Nenio, e.... terrible :*

O grando malurouso ! o marrido maire ! o femo indigno d'aquéu noum, es ansin que tenès vòsti sarmen ?

NENIO, *espantado, tremoulanto, pièi jougant de toupet
en se vesènt perdudo :*

E vous ! es ansin que me prenès ? en me plaçant de leco ? Eh bèn ! ai bèn fa ! vous dève rèn.... Sian pas marida... Ah ! vous counvèn de m'insulta ! Sias ounèste, vous.... Vau la peno que digués tant que sias un ome franc e leiau, en me prenènt pèr trahisoun !

ANFOS, *foro d'éu.*

Miserablo !

NENIO, *se trufant.*

Pardi ! reprouchas-me d'être pauro, aro qu'avès abusa de iéu !

ANFOS, *fièr, e coume estrangla pèr la doulour.*

Couquino ! pas proun que m'avès óutraja dins ço qu'ai de plus propre ; pas proun d'agué trepeja sus moun cor, me mourgas encaro de vosto insoulènci ? He bèn ! sias la darriero di creaturo e vous mes-

SCÈNE VIII

ALPHONSE (*sort comme un éclair, les poings crispés, court vers Virginie et, terrible :*)

O grande malheureuse ! O mauvaise mère ! O femme indigne de ce nom ! C'est ainsi que vous tenez vos serments ?

VIRGINIE (*stupéfaite, tremblante, puis jouant d'audace, se voyant perdue.*)

Et vous ! C'est ainsi que vous me prenez ! en me tendant des pièges ? Eh bien ! j'ai bien fait ! Je ne vous dois rien. Nous ne sommes pas mariés. Ah ! il vous convient bien de m'insulter ! Vous êtes honnête, vous. C'est bien la peine de dire que vous êtes un homme franc et loyal en me prenant par trahison.

ALPHONSE (*au paroxysme de la colère.*)

Misérable !!!

VIRGINIE (*moqueuse.*)

C'est ça ! Reprochez-moi d'être pauvre après que vous avez abusé de moi.

ALPHONSE (*fier et comme étranglé par la douleur.*)

Coquine ! non contente de m'avoir outragé dans ce que j'ai de plus intimement cher, non contente d'avoir piétiné sur vos serments, vous me narguez encore par vos insolences ? Eh ! bien, vous êtes la dernière des

prese. Adounc, coupèn court : metès-vous à geinoun e rendès-me l'anèu de ma maire. Sabès qu'es d'à-geinoun que vous lou baière, e volè que fugue d'à geinoun que me lou rendegués.

NENIO

Vesès que vous-meme counvenès que me l'avès baia ? Adounc, es miéu, e l'aurès pas ; lou dounarai à la pichoto s'un cop 's grando, s'acò me fai plesi.

ANFOS, *au darrié boui de la coulèro.*

Aurai pas l'anèu de ma maire ?

NENIO, *meichantamen.*

Noun ! noun ! l'aurès pas.... me leissariéu pulèu coupa lou det. M'avès trop presso dóu marrit coustat...

ANFOS, *courrènt dins la granjo coume un fòu.*

L'ounour me coumando e la venjanço m'eicito.... Sariéu lou darrié di lache.... L'aurai !

NENIO, *en meme tèms, fort.*

Noun ! l'aurès pas.... Noun ! noun ! noun !

ANFOS *sort, enrabia, em' un revolver à la man, e amirant Nenio :*

L'avès proun ensali.... Rendès-lou, o vous tue !

NENIO, *arrouganto.*

N'avès trop pòu dis armo.... pèr vous n'en servi !
L'aurès pas !...

créatures, et je vous méprise ! Ainsi donc, faisons court. Mettez vous à genoux et rendez moi l'alliance de ma mère. Vous savez que c'est à genoux que je vous l'avais donnée, je veux donc que ce soit à genoux que vous me la rendiez.

VIRGINIE

Vous voyez que vous reconnaissez vous-même me l'avoir donnée, donc, elle est à moi et vous ne l'aurez pas. Je la donnerai à la petite quand elle sera grande, si cela me plaît.

ALPHONSE (*furieux.*)

Je n'aurai pas l'anneau de ma mère ?

VIRGINIE (*méchamment.*)

Non ! non ! vous ne l'aurez pas, je me laisserai plutôt couper le doigt. Vous m'avez trop pris du mauvais côté.

ALPHONSE (*courant dans la grange comme un fou.*)

L'honneur me commande et la vengeance m'excite. Je serais le dernier des lâches... Je l'aurai !

VIRGINIE (*en même temps et fort.*)

Non ! vous ne l'aurez pas. Non ! non ! non !

ALPHONSE (*sort exaspéré, un revolver à la main et visant Virginie.*)

Vous l'avez assez sali. Rendez-le ou je vous tue !

VIRGINIE

Vous en avez trop peur des armes pour vous en servir. Vous ne l'aurez pas !

ANFOS, *en ié tirant subre.*

Sênso-cor !

*Nenio fai tres pas arrêire en trantaiant e toumbo.
Anfos rêsto coume un dessena, soun armo à la
man.*

CLEMÊNÇO, *enjusquo alor coume atupido, cour vers Nenio,
e brassejant :*

Moun Diéu ! quente malur !.. quente malur ! Sian
tôuti destrui.... Au secours ! au secours !

Assajo d'auboura Nenio e la soustèn agrouvado.

NENIO, *à l'angôni, rauco.*

Anfos ! moun Anfos !... m'as.... douna.... lou cop
de la mort ! Mai.... te perdoune.... *Anfos vai tounba à
geinoun vers clo. Ai fa espès de te poussa à bout.... Ai
mai ama.... mourir.... que.... de viéure.... mespresado
de tu !... Me laisses ... pas.... espira.... sênso me per-
douna.. . tout ço que t'ai.... fa.... souffri. N'ai....
plus.... qu'uno minuto.... de vido.... Anfos !.... Te....
demande... en grâci.... de me faire.... vèire.... noste
enfant.... Me lou.... refuses.... pas !...*

ANFOS, *plourant e troussa de douleur, s'adreissant
à Clemênço :*

Anas vitamen querre Tetino.

Clemênço ié cour.

ALPHONSE (*faisant feu sur elle.*)

Sans cœur !

(*Virginie fait trois pas en arrière, chancelle et s'affaïsse. Alphonse demeure immobile, son arme à la main et comme inconscient.*)

CLÉMENCE (*restée jusque-là abasourdie, court vers Virginie, et gesticulant.*)

Mon Dieu ! quel malheur ! quelle catastrophe ! Nous sommes tous perdus... Au secours ! Au secours !

(*Elle essaie de relever Virginie et la soutient à demi assise.*)

VIRGINIE (*mourante et d'une voix saccadée.*)

Alphonse ! mon Alphonse ! tu m'as... donné... le coup... de la mort... mais... je te... pardonne (*Alphonse vient tomber à genoux vers elle.*) J'ai fait... à dessein... de te... pousser à bout... J'ai... préféré mourir... que de vivre... méprisée... de toi... Ne me laisse pas... expirer... sans... me... pardonner... de t'avoir... tout... fait .. souffrir... Je n'ai plus... qu'une minute à vivre... Alphonse !.. je te demande... en grâce... de me faire... voir notre enfant... Ne me .. le refuse pas.

ALPHONSE (*pleurant, écrasé par la douleur, s'adressant à Clémence.*)

Allez vite chercher Augustine.

(*Clémence y court.*)



SCENO IX

ANFOS, *se jito sus Nenio, e, la sarrant dins si bras :*

Nenio ! ma Nenio ! te perdoune, e t'ame toujours....
T'aviéu douna ma vido.... He ! bèn, l'auras.... vau
mouri emé tu !... Sara pas di que iéu, que n'ai jamai
ploura que de bounta e d'amour, ai ploura de remors.
Adiéu ! Nenio.... adiéu ! *Se brulo la cervello e toumbo
à coustat de Nenio.*

*Clemènço arribo, pouso un crid, e, se sentènt mau,
se laisso ana sus uno cadiero.*

SCENO X

LÔU PAIRE D'ANFOS

*Lou paire d'Anfos parèis au cantoun de la granjo.
Sousprés de l'espèctacle, s'avanço mut vers li
cadabre, e, li reconneissènt :*

Anfos !... moun fiéu !...

Se jito sus soun fiéu en l'embrassant e en senglutant.

SCÈNE IX

ALPHONSE (*se jette sur Virginie et la serrant dans ses bras :*)

Virginie ! Ma Virginie ! je te pardonne et je t'aime toujours. Je t'avais donné ma vie, eh bien ! tu l'auras ; je vais mourir avec toi. Il ne sera pas dit que, moi, qui n'ai jamais pleuré que de bonté et d'amour, j'ai pleuré de remords. Adieu, Virginie ! adieu ! (*Il se brûle la cervelle et tombe à côté de Virginie.*)

(*Clémence accourt avec l'enfant, pousse un cri, et s'affaisse défaillante sur une chaise.*)

SCÈNE X

LE PÈRE D'ALPHONSÉ

(*Le père d'Alphonse paraît au coin de la grange, s'avance terrifié du spectacle et, reconnaissant son fils, crie, désespérés :*)

Alphonse !!! Mon fils !!!

(*Il se jette sur lui et l'embrasse en sanglotant.*)

SCENO XI

FRANCÉS

Francés arribo de l'autre coustat de la granjo.

S'es possible ! s'es possible !

Clemènço se drèisso muto e desvariado. — Lou paire d'Anfos se destaco dóu mort, s'oubouro, pren la chatouno e la sarro sus soun cor en plourant. — Clemènço e Francés se bouton à si coustat, escranca de doulour.

LOU RIDÈU TOUMBO.



SCÈNE XI

—
f
FRANÇOIS

(François venant du côté opposé.)

Si c'est possible !!! Si c'est possible !!!

(Clémence se dresse muette et bouleversée. — Le père se détache du corps d'Alphonse, prend l'enfant et la serre sur son cœur en pleurant. — Clémence et François, profondément émus, se rangent à ses côtés.)

LE RIDEAU TOMBE.



L'AIÒLI

LI VARAI DE L'AMOUR, PÈR JULI CASSINI
I VARIETA D'AVIGNOUN

S'es jouga davans la fino flour dóu felibrige, aquest dramo ounte Cassini a mes tout lou fiò de soun cor e touto la prefoundour de soun óusservacioun. L'an forço aplaudi.

L'amour unis d'escoudoun la bello Nenlo e l'apassiouna Anfos ; lou paire dóu jouvenome noun vòu li marida. Anfos s'enrâbio contro un tau refus, e, coume vai parti pèr faire si tres an, baio à soun amado l'anèu de sa maire en signe de fidelita. N'es pas éu que mancara à la prou-messo, pecaire ! éu, afouga d'amour, deserto soun regi-men ; éu, noun pòu viéure sènso elo, sènso l'enfant que i'es nascu. Vai lou tintourleja vers sa bailo e rèsto aqui sèns sourti, crento di gendarmo, e forço jalous de noun poudé vèire Nenlo à la vilo, ounte aquelo fino mousco es en plaço. O, fino mousco, que se gèino gaire pèr lou troumpa em' Enri, garçoun dóu vesinage ; se gèino tala-men pau que la bailo li souspren en ié venènt faire ve-sito. Alor, li varai amoureux de Nenlo finisson mau : n'en parlo emé la bailo, au mas ounte s'atrovo Anfos que manco pas d'être averti e de se teni is escouto ; Anfos, feroun, ié redemandò l'anèu ; elo refuso ; éu la tuio e se tuio après. Lou paire adoulenti plouro tant de malur e pren lou pichot enfant que, soulet, ié rèsto coume coun-soulacioun.

L'AIOLI

LES TROUBLES DE L'AMOUR, PAR JULES CASSINI
AUX VARIÉTÉS D'AVIGNON

Devant la fine fleur du Félibrige, a été joué ce drame où Cassini a mis tout le feu de son cœur et toute la profondeur de son observation. On l'a fort applaudi.

L'amour unit en cachette la belle Virginie et le passionné Alphonse ; le père du jeune homme ne veut pas consentir à leur mariage. Alphonse s'emporte contre un tel refus ; et, comme il va partir pour faire son service militaire de trois ans, il donne l'anneau nuptial de sa défunte mère à son aimée, en signe de fidélité. Ce n'est pas lui qui fail ira à la promesse, *pecaire !* lui, affolé d'amour, déserte son régiment ; lui, ne peut vivre sans elle, sans l'enfant qui leur est né. Il va le caresser, le bercer entre ses bras, chez sa nourrice, et il reste là sans mettre le nez dehors de peur des gendarmes et grandement jaloux, ne pouvant aller voir sa Nénie à la ville, où elle est placée, la fine mouche. Oui, fine mouche, qui ne se gêne guère pour le tromper avec Henri, un garçon du voisinage ; elle se gêne si peu que la nourrice, venant lui faire visite, les surprend. Alors, les « troubles » amoureux de Virginie finissent mal : elle en cause avec la nourrice dans le *mas*, où se trouve Alphonse, qui ne saurait manquer d'être averti et de se tenir aux écoutes ; Alphonse, furieux, lui redemande l'anneau ; elle refuse ; il la tue et se tue ensuite. Le père douloureusement pleure sur tant de malheur, et il emporte l'enfantelet qui seul lui reste comme consolation.

Vaqui, forço en abrèujat, lou founs de la pèço, talo que s'es jougado dilun i *Varieta* d'Avignoun. Mai lou manuscri que l'endeman, Cassini m'a moustra, es encaro mai dramati. Se n'es coupa de tros que, vous n'en responde, èro pas d'alòngui. N'en voulès un eisèmple : au-sissès aquesto cansoun d'un galant de Nenio, e que Cassini me perdoune se, coume sis artistico, passe quaucarèn de poulit,

— « Sus ta bouco que fai que rire,
Laisso-me dounc
Se vos que de bonur espire,
Faire un poutoun ! »

NENIO

— « Noun ! »

ÉU

— « Laisso-me sus ti gauto roso,
Laisso-me dounc,
Aqui qu'un plour jamai n'arroso,
Faire un poutoun ! »
— « Noun ! »

.....
« Sus ta fino cabeladuro,
Laisso-me dounc
Apasima mi blessaduro,
Faire un poutoun ! »
— « Noun ! »

— « Ah ! laissez-me, bello Nineto,
Laisso-me dounc
Piousamen sus ta maneto,
Faire un poutoun ! »
— « Noun ! »

— « Eh bèn, sus un ple de ta raubo
Laisso-me dounc,
Trebla coume un enfant que raubo,
Faire un poutoun ! »
— « Noun ! »

Voilà, très abrégé, le sujet de la pièce qui a été jouée lundi soir aux *Variétés* d'Avignon. Mais le manuscrit, que Cassini m'a montré le lendemain, contient encore d'autres éléments dramatiques. Il en a été coupé des fragments qui, je vous en réponds, n'étaient pas des longueurs. En voulez-vous un exemple ? Écoutez cette romance d'un amoureux de Virginie, et que Cassini me pardonne si, comme ses artistes, je passe quelque joli couplet :

— « Sur ta bouche toujours souriante
Laisse-moi donc,
Si tu veux que de bonheur j'expire,
Prendre un baiser ! »

VIRGINIE

— « Non ! »

LUI

— « Laisse-moi, sur tes joues roses,
Laisse-moi donc,
Là où tes pleurs jamais ne coulent,
Prendre un baiser ! »
— « Non ! »

.....
— « Sur ta fine chevelure,
Laisse-moi donc
Pour adoucir mes blessures,
Prendre un baiser ! »
— « Non ! »

— « Ah ! laisse-moi, belle Ninette,
Laisse-moi donc
Pieusement sur ta menotte,
Prendre un baiser ! »
— « Non ! »

— « Eh bien ! sur un pli de ta robe,
Laisse-moi donc,
Troublé comme un enfant qui dérobe,
Prendre un baiser ! »
— « Non ! »

— « Alor, alor, laissez-me femo,
Laissez-me dounc
Bagna ti pèd de mi lagremo,
E d'â-geinou ! »

Pas vrai que vaqui uno cansoun fino e agradivo ?
E la sceno entre la bailo Clemenço e Nenio souspresso
emé soun segound calignaire :

. . . « Me cresès bèn pau avisado, — fai Clemenço.
— Macastin ! Li femo, fau agué proun de ruso pèr nous
manteni ; sarian poulido ! »

E vague de charra, en mesclant, coume se dèu, mes-
sorgo e verita.

Bèn menado tambèn soun li sceno entre Nenio e Enri,
entre Nenio e Anfos. Coume te lis engano, l'un après
l'autre, moun bèl ami de Diéu !

S'es arremarca forço detai simple e naturau de la vido
prouvençalo, subre-tout pèr ço que pretoco lis enfantoun.

Aro, se pau que l'ague quàuqui deco au dramo de
Jùli Cassini, d'abord que n'an meme li cap-d'obro Sou-
lamen n'ai pas lesi de n'en parla vuei.

Tau qu'es, sarié de souveta que lou pople l'ausiguèsse,
— emai li gènt rafina, — en liogo di cansoun petrado o
di lugùbri fantasié que lou tiatre di Varieta, segound la
modo, n'en fai soun repertòri à l'acoustumado.

E s'aplaudirié aqui uno lengo claro, simple, acoulou-
rido, talo que la fau pèr faire d'un dramo uno obro lite-
ràri.

Ah ! boutas ! podòn courre, li felibre carga de dicicu-
nàri, — agantaran pas Jùli Cassini.

A. MOUZIN.

— « Alors, alors, laisse-moi, femme !
Laisse-moi donc
Arroser tes pieds de mes larmes,
Et à genoux ! »

N'est-ce pas que voilà une romance fine et touchante ?
Et la scène entre la nourrice Clémence et Virginie, surprise avec son deuxième amant :

..... « Vous me croyez bien peu avisée, — dit Clémence. — Mâtin ! Les femmes, il faut que nous ayons « assez de ruse pour nous soutenir mutuellement ; nous « serions jolies ! . »

Et en avant de jaser, en mêlant, comme il convient, mensonge et vérité.

Bien conduites aussi, les scènes entre Virginie et Henri, entre Virginie et Alphonse. Comme elle te les entortille, l'un après l'autre, mon bel ami de Dieu !

On a remarqué force détails, simples et naturels, de la vie provençale, principalement en ce qui touche les « enfants. »

Maintenant, qu'il y ait quelques défauts au drame de Jules Cassini, c'est possible, puisque les chefs-d'œuvre mêmes en ont. Seulement, je n'ai pas loisir d'en parler aujourd'hui.

Tel qu'il est, on souhaiterait que le peuple allât l'écouter, — et aussi les gens raffinés, — au lieu des chansons épicées ou des macabres fantaisies dont le théâtre des Variétés d'Avignon, suivant la mode, compose son répertoire, à l'accoutumée.

Et l'on applaudirait là une langue claire, simple, colorée, telle qu'il la faut pour classer un drame comme œuvre littéraire.

Ah ! certes, ils peuvent courir les félibres chargés de dictionnaires, — ils n'attraperont pas Jules Cassini.

A. MOUZIN.

L'ÉCHO DU JOUR

17 août 1894.

LI VARAI DE L'AMOUR

« Li varai de l'amour ! » (Les troubles de l'amour). Tel est le titre du drame provençal en quatre actes qui a été joué, lundi, au cours des fêtes félibréennes, au théâtre des Variétés. L'auteur, Jules Cassini, est un des nôtres, un avignonais, et de plus, un des félibres qui connaissent le mieux le caractère provençal et la langue provençale. Aussi sa pièce est-elle écrite en un style qui frappe par le naturel, par la propriété des termes, ce qui n'exclut point cette poésie particulière aux choses de Provence.

Toujours lumineuse et claire comme les rayons de notre soleil, la langue des « Varai de l'amour » est tantôt douce et caressante comme la brise, tantôt impétueuse et rude comme les grondements du mistral. Elle est le reflet exact des passions qui tour à tour captivent, charment, domptent ou exaltent nos âmes méridionales : c'est une musique que tout le monde peut ne pas comprendre, mais qui, du moins, émeut tous les cœurs.

A tous ceux qui ont assisté à la représentation de lundi, la pièce n'a point paru longue. C'est que l'intérêt y est d'un bout à l'autre soutenu, l'action unie et simple, les caractères bien observés et les situations franches et naturellement amenées.

La passion, la passion d'amour, règne en maîtresse souveraine dans les « Varai de l'amour ». C'est elle qui inspire le vieux père d'Anfos et Clémence (la nourrice) dans ces scènes délicieuses que la salle entière a tant et

si justement applaudies ; c'est elle encore qui gronde et bouillonne dans l'âme d'Anfos, lorsque, au quatrième acte, convaincu de la trahison de Nenio, il lui crie son amour, ses douleurs, ses angoisses, sa honte, et l'accable de ses reproches et de son mépris.

Belle et éloquente tirade qui a profondément remué tous les spectateurs et soulevé une tempête d'enthousiastes applaudissements.

Et quels spectateurs ! Parmi eux, Frédéric Mistral, Félix Gras, Clovis Hugues et sa famille, Paul Arène, Mouzin, Jules Gaillard, Sernin Santy, Mariéton, Th. Reinach, Aug. Marin, Elzéar Jouveau, Henry Bouvet, Folco de Baroncelly-Javon, P. Gautier, M. Bourelly, A. Blavet, G. Jourdanne, d'autres encore parmi les notabilités du Félibrige, puis plusieurs représentants de la presse parisienne et de la presse locale.

Et tout ce monde donnait à chaque instant le signal des applaudissements et acclamait, à la fin, le nom de l'auteur.

L'interprétation a été bonne ; elle eût pu être meilleure si les artistes, fort consciencieux d'ailleurs, avaient été davantage familiarisés avec leurs rôles, les avaient étudiés avec moins de hâte. On a fait pour le mieux.

C'est la première fois qu'à nos yeux se déroule sur la scène, un drame provençal. Telle qu'elle est, la tentative est heureuse et nous paraît vraiment digne d'être signalée et encouragée.

Il nous reste à espérer et à souhaiter qu'elle soit féconde.

Nous le faisons de grand cœur.

Honoré CHASSING.

LA SEMAINE MONDAINE

15 août 1894.

Théâtre des Variétés. — Hier a eu lieu la première de « Li varai de l'amour », de notre compatriote Jules Cassini. Ce drame mérite une longue analyse, car l'œuvre est très heureuse et les bons mots provençaux y abondent. Nous espérons que l'auteur voudra bien donner une deuxième représentation, qui nous permettra d'analyser ce beau drame.

Remarqués dans la salle, Mistral, Gras, Clovis Hugues, M^{me} Clovis Hugues, A. Mouzin, H. Chassing, Bout de Charlemont, Jean Carrère, Roussillon, A. Martin, M. André, etc., etc.

LE PETIT VAUCLUSIEN

16 août 1894.

CHRONIQUE AVIGNONAISE

A l'occasion des fêtes félibréennes, M. Cassini, le félibre convaincu, consciencieux et disert que l'on connaît, a fait jouer, lundi dernier, 13 août, au théâtre des Variétés d'Avignon, un drame provençal, et nous ne pouvons qu'applaudir à cette nouvelle tentative de décentralisation littéraire.

Le drame se passe à la campagne, parmi des paysans, des « masiers ». Ce sont des humbles qui sont en présence ; ils parlent le langage simple et sans détours des humbles, langage non pour cela dénué d'élégance, mais dont le principal mérite est la sincérité.

L'auteur a voulu peindre les troubles de l'amour dans

ses diverses manifestations. Il a mis aux prises le père et le fils, l'amant et la maîtresse, le grand père et le petit-fils, la nourrice et l'enfant. Sa conception est bonne et scénique, etc., etc.

H. B.

LE MISTRAL

15 août 1894.

UN DRAME PROVENÇAL AU THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Hier soir a eu lieu, au théâtre des Variétés, la représentation de « Li varai de l'amour », dû à la plume du poète Jules Cassini. Les artistes ont bien rendu leurs différents rôles. Citons, notamment, M^{me} Élodie Gontier, des Variétés de Marseille, et l'hilarant Pierrette dont la réputation n'est plus à faire.

Un grand nombre d'étrangers, parmi lesquels une foule de provençales, assistaient, en leurs coquets atours, à cette soirée.

